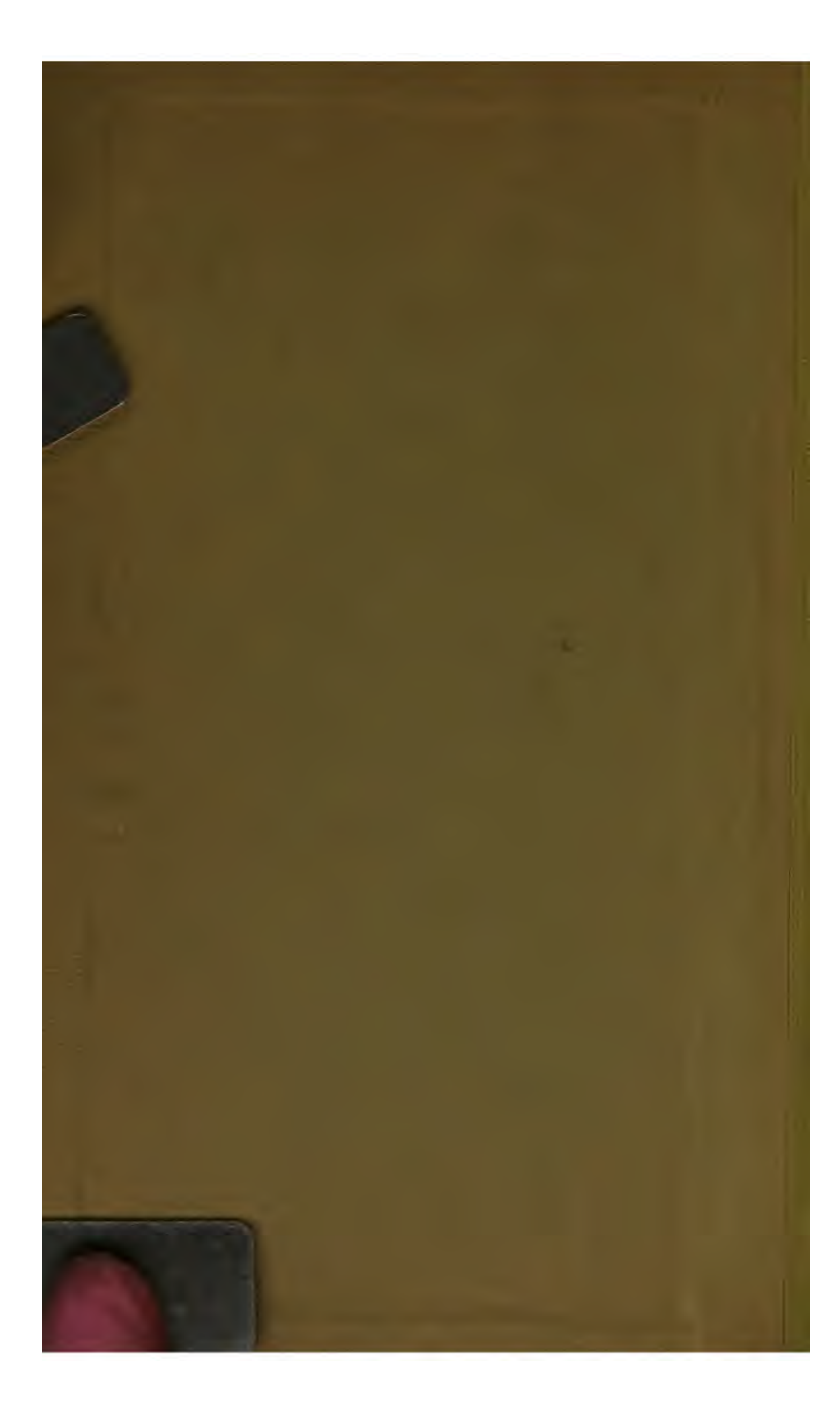

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06932199 4





MÉMOIRES

D'UNE

CONTEMPORAINE,

OU

SOUVENIRS D'UNE FEMME

SUR LES PRINCIPAUX PERSONNAGES

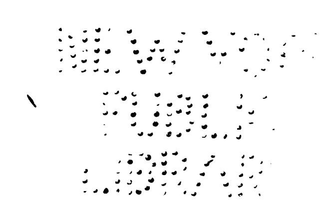
DE LA RÉPUBLIQUE, DU CONSULAT, DE L'EMPIRE, ETC.

« J'ai assisté aux victoires de la République, j'ai traversé les saturnales
« du Directoire, j'ai vu la gloire du Consulat et la grandeur de l'Empire :
« sans avoir jamais affecté une force et des sentimens qui ne sont pas de
« mon sexe, j'ai été, à vingt-trois ans de distance, témoin des triomphes
« de Valmy et des funérailles de Waterloo. » MÉMOIRES, *Avant-propos.*

TOME DEUXIÈME.

Troisième Édition.





PARIS,

LADVOCAT, LIBRAIRE, QUAI VOLTAIRE,

ET PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS.

1828.

MÉMOIRES

D'UNE

CONTEMPORAINE.

CHAPITRE XXX.

Parallèle entre le général Moreau et le général Ney. — Promesse faite à ce dernier. — Faiblesse de Moreau pour moi.

Moreau possédait au plus haut degré

La sévère vertu des mœurs républicaines [1];

la délicatesse de ses sentimens était extrême sur tous les points ; et cette délicatesse eût certainement réprouvé le lien illégitime qui nous unissait, si dès long-temps il n'avait été

[1] Voltaire, *Tancrède.*

la ferme intention de consacrer notre union par un acte solennel, aussitôt que les circonstances pourraient le permettre. Il avait formé ce projet dès le jour où il me vit déterminée à suivre son sort : il voulait plus que jamais devenir mon époux.

Moreau, ainsi que je l'ai déjà dit, ne brillait point par les dehors; il n'avait aucun de ces avantages brillans et frivoles qui éblouissent tant de femmes ; sa figure était froide, son ton bienveillant, mais calme; son courage paisible commandait plutôt l'admiration profonde et réfléchie, qu'un amour ardent et passionné. Pour me servir d'une expression de ce Cosimo qu'on a déjà vu figurer dans mes *Mémoires*, je ne l'ai point aimé d'amour : le sentiment qu'il m'inspirait ressemblait plutôt au respect. Près de lui je n'avais que le pressentiment de cet amour exalté qui devait occuper la maturité et remplir la fin de ma vie. Il était réservé à un autre homme de m'inspirer cette passion qui donne tant d'angoisses pour quelques instans de bonheur. Ney, que je veux désigner, n'était pas moins habile capitaine que Moreau ; et il joignait aux talens militaires cette audace que *la fortune*

favorise, et qui plaît tant au cœur des femmes. Ma liaison avec Ney n'eut aucun point de ressemblance avec celle qui m'unissait alors à Moreau. Lorsque celui-ci me rencontra pour la première fois, ma conduite me rendait encore digne de l'estime publique ; j'étais environnée des hommages qu'on adressait à ma beauté, que bien des gens vantaient alors comme parfaite : lorsque plus tard j'implorai son appui, j'étais encore si près du moment où j'avais droit à sa considération, que son amour pour moi dut toujours avoir quelque chose de respectueux. Moreau avait été à même, comme on l'a vu, de connaître parfaitement ma famille : et quelque éclat qu'eussent alors acquis sa fortune et sa renommée, il savait bien qu'il aurait pu devenir mon époux sans déroger à sa gloire. J'avais à peine seize ans lorsque je m'attachai à lui, et l'inexpérience même de cet âge m'eût assuré, en toutes circonstances, des droits à l'indulgence, je dirai presque à la compassion d'une ame aussi honnête que la sienne. Je voyais en lui plutôt mon protecteur que mon amant : il ne m'avait jamais caché son intention de me rendre un jour le rang qui m'appartenait

dans le monde, et mes droits à cette estime publique que j'avais si follement sacrifiés. Le caractère de Ney était aussi ardent que celui de Moreau était calme et réfléchi; mais à part ce contraste entre deux hommes aussi remarquables, j'étais loin de pouvoir inspirer le même intérêt, lorsque les circonstances me rapprochèrent enfin de ce Ney que je n'avais encore connu, pour ainsi dire, que par sa renommée. Déchue non-seulement de mes titres à la considération, et placée par l'opinion dans la classe des femmes qui n'ont que leur beauté pour tout mérite et toute fortune, je devais encore lutter dans son esprit contre bien des insinuations malveillantes, dont j'avais, sans le savoir, été l'objet. Ney connaissait en outre d'avance les sentimens qu'il m'avait depuis long-temps inspirés, et rien n'était peut-être moins propre à le prévenir en ma faveur que l'entraînement irrésistible qui m'emportait sans réflexion vers lui. J'avais alors quelques années de plus; il semblait que l'âge eût dû mûrir ma raison, et cependant je l'aimais si passionnément que j'aurais encore sacrifié pour lui tous les avantages sociaux que j'avais perdus volontaire-

ment pour m'attacher à Moreau dans ma première jeunesse. Moreau eût voulu faire de moi une femme accomplie; il m'excitait à rechercher la supériorité que donnent dans le monde la beauté et surtout les avantages de l'esprit. Ney, dont les goûts et les habitudes personnelles s'éloignaient beaucoup de la gravité de Moreau, m'encourageait à dédaigner les grâces de mon sexe, à chercher même parfois les périls et la gloire d'un sexe plus fort. L'histoire que je raconterai plus tard de ma vie *militaire* fera pleinement connaître la différence des sentimens qui m'attachèrent à ces deux grands capitaines, et de ceux que je leur inspirai.

On me pardonnera cette digression nécessaire pour faire apprécier la position de Moreau vis-à-vis de moi, et celle où je me trouvais vis-à-vis de lui. Le lendemain du jour où nous avions fait partir pour Parme la mère de Geronimo, Moreau reçut de nouvelles dépêches. Je devinai à son agitation que la nature de ces dépêches était loin de le satisfaire. Il ne pouvait supporter l'obstination des directeurs à laisser l'armée d'Italie dans la situation périlleuse où l'avait mise l'impéritie de son chef. Je cherchais à le calmer, en lui re-

présentant que la nécessité de jour en jour plus impérieuse ne pouvait manquer de forcer promptement le Directoire à lui donner le commandement en chef de l'armée d'Italie. « Eh! « ma chère amie, me disait-il, pendant qu'ils « hésitent, chaque heure qui s'écoule vient ag- « graver la position de nos soldats.

« — Pourquoi dans ce cas ne pas suivre le « conseil que vous donnait Richard? Pourquoi « ne pas vous faire proclamer par le corps d'ar- « mée sous vos ordres? »

J'avais beau dire et beau faire, rien ne pouvait vaincre son indécision naturelle. Ses inquiétudes paraissaient redoubler à chaque instant : il passa, ce jour-là, dans mon appartement la plus grande partie de la matinée; et il répondit devant moi aux diverses dépêches qu'il reçut encore dans l'espace de quelques heures. Comme nous avions beaucoup de monde à dîner, il me laissa aux soins de ma toilette, et alla s'enfermer dans son cabinet, en défendant d'avance que personne vînt l'interrompre.

Il ne reparut qu'à l'heure du dîner, et plus sombre, plus taciturne que jamais. Je ne pus lui adresser de questions qu'après la fin du

repas ; au moment de prendre le café : « Vous « avez encore reçu, lui dis-je, quelques fâ« cheuses nouvelles? » J'appris en effet que Moreau venait à l'instant même de recevoir, pour la seconde fois, l'ordre d'éloigner toutes les femmes de l'armée. Il me recommanda d'abréger la soirée, parce qu'il avait besoin d'être seul avec moi.

Sans manquer de politesse envers personne, je m'y pris de telle sorte que mon salon se trouva désert deux heures plus tôt que de coutume. Je profitai du premier moment de liberté pour courir au cabinet de Moreau. Richard venait d'en sortir, et je le trouvai seul. Il me montra les ordres du Directoire ; c'était tout ce qu'avait apporté l'estafette du jour. Il ne paraissait pas qu'on eût la pensée de confier au général le commandement en chef de l'armée ; c'était là cependant la seule mesure qui pût influer d'une manière directe sur ses succès et son salut. J'avais mon franc-parler avec Moreau ; je ne pus contenir la fougue de mon caractère et de mon langage en voyant sa patiente soumission aux ordres des directeurs. Je protestai de ma résolution bien ferme de ne point quitter l'Italie, ma terre natale.

Si l'on me forçait à partir, je déclarai à Moreau que je ne quitterais l'Italie que pour la Hollande : dans ce cas il devenait certain que je ne le reverrais jamais. Moreau me demanda si je parlais sérieusement. Sur ma réponse affirmative, il parut douloureusement ému ; puis, après quelques instans de réflexion : « Je sens, dit-il, ce que ma position a de dou-« teux ; dans l'état des choses je ne puis me « considérer comme étant véritablement en ac-« tivité : je puis donc, sans manquer à l'hon-« neur, donner dès demain ma démission ; « alors, nous partons ensemble, et je ne vous « quitte plus. »

Cette réponse me surprit au-delà de toute expression : j'étais moins fière de cette nouvelle preuve d'amour, qu'effrayée d'une résolution qui pouvait porter une si rude atteinte à la gloire du général. « Décidez de ma con-« duite, ajouta-t-il aussitôt. »

« — Moreau, croyez-vous que je voulusse « encore vous consacrer ma vie, si vous cessiez « jamais d'être vous-même ? Je partirai seule ; « c'est là toute ma réponse. »

« — Ma bonne amie, combien je sens le prix « de votre sacrifice ! Reposez-vous sur moi des

« précautions nécessaires pour garantir votre
« sûreté, et du soin de vos préparatifs de voyage.
« Ma chère Elzelina ! c'est sous le nom de ma
« femme que vous voyagerez ; vous irez descen-
« dre à ma maison de Chaillot : comptez sur
« ma tendresse pour retarder aussi loin que
« possible l'instant de votre départ. »

Sa voix était attendrie ; ses regards se fixaient tristement sur moi : les miens se baissaient vers la terre, et mon cœur était oppressé d'un poids douloureux. Depuis que j'ai vu s'évanouir pour moi toutes les chimères de la fortune, certaines personnes, les unes par l'intérêt qu'elles voulaient bien prendre à moi, les autres par cette disposition au blâme, à l'aide de laquelle tant de gens savent se dispenser d'être utiles, se sont plusieurs fois étonnées, sous un certain rapport, de la conduite que j'avais tenue à cette époque. On m'a demandé comment, après avoir long-temps porté le nom de Moreau, après avoir pu disposer aussi librement de sa fortune, je n'avais pas su obtenir de sa générosité les moyens de m'assurer pour l'avenir une existence médiocre, mais garantie de l'inconstance du sort. Il est vrai que je n'ai jamais cherché à spéculer sur la libéralité naturelle de Moreau ; loin de là,

j'ai toujours rejeté les offres que son noble cœur le portait souvent à me faire. J'ai usé jusqu'à l'extravagance de sa libéralité, mais je n'ai jamais su en profiter, ainsi que me l'auraient conseillé des gens *raisonnables et prévoyans*. Dès-lors, ma fortune personnelle était bien bornée; cependant elle n'avait pas encore disparu entièrement. Il y a d'ailleurs certains calculs dont la *prudence* répugne à la vivacité de mon imagination, à la fierté naturelle de mon caractère; et je n'ai jamais été de celles qui n'hésitent point à faire constater leur opprobre par acte notarié. J'ai toujours regardé de telles spéculations comme le comble de l'infamie, et rien n'a pu détruire mes préjugés à cet égard. J'invoque sur ce point, et sans crainte d'être démentie par personne, le témoignage de tous ceux qui m'ont connue.

CHAPITRE XXXI.

Moreau me donne une marque publique de son estime. — Les adieux. — Les projets. — Le départ. — Arrivée à Lyon.

La journée du lendemain apporta des nouvelles plus propres encore à redoubler les inquiétudes du général et à affliger son cœur. Et je partageais sa tristesse. Avant de le quitter, je voulus chercher à m'assurer par moi-même des dispositions où je laissais les habitans de Milan à l'égard des Français. Sous prétexte de faire mes visites d'adieux, j'allai, accompagnée de Richard, dans un grand nombre de maisons : je savais amener la conversation sur les affaires, pour sonder, autant que possible, l'opinion générale, et les sentimens de chacun en particulier. Partout on remarquait une certaine inquiétude : partout aussi les partisans de la cause française paraissaient mettre en Moreau toute

leur confiance et tout leur espoir : partout on le désignait comme le seul homme qui pût sauver l'Italie.

En rentrant à *casa Faguani*, je fus informée qu'une partie des autorités civiles et un grand nombre d'officiers supérieurs étaient réunis dans le cabinet du général. Il avait ordonné qu'on l'avertît de mon retour. Dès qu'il en fut informé, il m'envoya prier de me rendre près de lui. Moreau me connaissait assez pour savoir qu'il n'avait à craindre de ma part aucune scène ridicule. Dans l'intention de me donner un témoignage public de son affection et de son estime, peut-être aussi d'éviter l'attendrissement des adieux, il avait mieux aimé me parler devant un certain nombre de personnes auxquelles sa position l'obligeait de donner l'exemple du courage en pareille circonstance.

Au moment où je parus à l'entrée de son cabinet, il vint à ma rencontre, me présenta la main, me conduisit au milieu du cercle; puis s'adressant à ceux qui l'entouraient : « Madame Moreau, dit-il, connaît les ordres du « Directoire, et elle est prête à s'y soumettre; « je sais qu'elle me quitte à regret, parce que je « connais son affection pour moi, la part qu'elle

« prend au succès de nos armes, et son indiffé-
« rence pour le danger. Mais elle sait que mon
« premier devoir est d'obéir, et elle croirait
« manquer au sien si elle n'obéissait à son tour.
« Je ne le cache pas, sa présence m'est tellement
« chère et précieuse que l'espoir de la rappeler
« bientôt près de moi peut seul me déterminer
« à me séparer d'elle pour quelque temps. » Puis, se tournant vers quelques fournisseurs dont les femmes avaient rempli toute la ville des éclats de leur douleur et de leurs plaintes : « J'espère,
« ajouta-t-il, que je ne donnerai pas inutilement
« l'exemple; s'il en était autrement, je me ver-
« rais réduit à abjurer les convenances de la
« galanterie, et à faire partir toutes les dames
« par *étapes*, avant deux fois vingt-quatre
« heures. »

On s'inclina devant les ordres du général, puis on m'entoura. Les uns m'exprimaient des regrets flatteurs, les autres me félicitaient sottement du *bonheur* que j'allais goûter de revoir Paris. Par des réponses brèves j'échappai bientôt aux complimens de condoléance comme aux complimens de félicitation, et j'allai m'enfermer dans mon appartement où je pus du moins pleurer en toute liberté pendant une heure.

Je repris enfin un peu de fermeté, et j'ordonnai à Ursule, ma femme de chambre, et au fidèle Joseph, de faire mes malles sans délai. Ursule me pria de l'emmener avec moi. Je la demandai à son oncle, le majordome, qui consentit, sans difficulté, à lui accorder la permission de m'accompagner, parce que j'avais l'honneur d'être *Italienne*, ce qui n'était pas à ses yeux un titre médiocre de recommandation. Je payai sa complaisance d'une forte gratification, et je lui comptai, de plus, une somme suffisante pour subvenir aux frais du retour d'Ursule, dans le cas où *le mal du pays* viendrait à la gagner en France, et où le séjour de Paris lui déplairait. Le brave homme était ravi *della mia garbatezza.*

Dès que Moreau fut affranchi des importuns, il accourut près de moi. Tous mes préparatifs de départ étaient terminés : en apercevant sur le canapé mes habits de voyage, il détourna la tête d'un air attendri, et s'asseyant à mes côtés, il se plut à rappeler, avec une effusion de cœur vraiment touchante, et que je n'avais encore jamais remarquée chez lui, chacune des circonstances dans lesquelles j'avais pu lui donner preuve de mon dévouement, de mon affec-

tion, de mon zèle à lui complaire en toutes choses : et c'était pour m'offrir l'expression de la plus tendre reconnaissance. « Mon Elzelina, « dit-il, j'espère pouvoir vous rappeler promp« tement, si je ne puis aller vous retrouver moi« même. J'ai tout prévu, tout arrangé pour que « votre existence, loin de moi, soit aussi bril« lante et aussi agréable que vous pouvez le dé« sirer. Je ferai tout pour que du moins rien ne « manque à vos plaisirs.

« — Mon ami, répondis-je, vous ne serez « pas là pour les partager; ils me sembleront « bien amers! »

Il me remercia de ce que je venais de lui dire, puis la conversation s'engagea sur le ton de la plus entière confiance. J'exprimai le chagrin que j'éprouvais, surtout en me séparant d'un homme qui m'était cher, de me trouver seule au monde, sans enfans et sans famille. Moreau partageait, depuis long-temps, mon chagrin à cet égard : il aurait voulu me voir mère, résolu qu'il était de légitimer notre union aux yeux de la société, dès que les circonstances pourraient le lui permettre. J'étais dans la force de la jeunesse, mais quoique je pusse raisonnablement espérer d'avoir des en-

fans, un pressentiment secret m'avertissait que le ciel ne devait pas m'accorder le bonheur d'être mère. Moreau, dans nos adieux, m'exprima le désir de voir un enfant d'adoption me consoler au moins provisoirement; déjà je regardais Henri comme mon fils : Moreau partageait sincèrement mon affection pour lui; mais il aurait voulu qu'un enfant, adopté dès le berceau même, devînt, pour ainsi dire, plus véritablement le nôtre. Si dans mon voyage je rencontrais une famille qui méritât une telle faveur, il m'autorisait à prendre sur-le-champ, sous ma protection immédiate, celui de ses jeunes rejetons qui me plairait le plus.

Cette autorisation que me donnait Moreau semble d'abord indifférente : mais je la rapporte ici parce qu'elle doit m'aider à me justifier, plus tard, d'un des griefs qu'on éleva contre moi, lors de ma rupture avec le général. On sut, à cette époque, intéresser son amour-propre à la rétractation d'un consentement qui prouvait toute l'étendue de son amour pour moi, et de l'empire que j'avais exercé sur lui. Je n'ai jamais cherché à dissimuler les torts de ma vie, quelque graves qu'ils aient été parfois : ils ont été bien grands envers l'excellent homme dont

personne n'a pu mieux connaître que moi la belle âme. Mais je repousse d'avance l'imputation qu'on m'a faite d'avoir conçu, *seule*, un projet que nous avions formé ensemble. Si je n'avais été sûre de son approbation, il n'est pas vraisemblable que, dans sa maison, entourée de gens à ses gages, j'eusse osé feindre une grossesse. Un seul mot de ma main pouvait alors mettre à ma disposition une somme de vingt-cinq mille francs déposée, pour mes besoins personnels, chez M. de la Rue, banquier du général. Il m'était donc on ne peut plus facile de partir pour la campagne, d'y rester tout le temps que j'aurais cru nécessaire pour assurer la réussite de mon projet, et d'en revenir ensuite avec l'enfant que j'aurais voulu faire passer pour le mien.

Je reviendrai sur ce sujet quand il en sera temps. Sans m'étendre davantage sur une digression déjà trop longue, je me bornerai à dire que mon départ de Milan s'étant trouvé retardé de quelques jours, ce fut avec Moreau lui-même que je concertai toutes les mesures à prendre pour arriver à nos fins. Il fallut enfin partir : je quittai Milan le 26 avril 1799, et le 15 mai je reçus à Lyon la nouvelle que Moreau

venait non pas seulement de réparer les fautes de Schérer, mais encore d'acquérir de nouveaux tires à la gloire, en battant les Autrichiens et les Russes, et en passant la Sezia, malgré les forces supérieures que lui opposait Suwaroff.

Sur toute la route que j'avais à parcourir, le titre d'épouse du général Moreau me donnait droit à des égards et à des respects unanimes; j'étais touchée de la considération qu'on voulait bien me témoigner, et j'en rendais avec plaisir hommage à l'homme dont le nom seul commandait l'estime de l'Europe entière.

Qu'on me pardonne de m'appesantir sur ces détails; cette époque est la plus brillante de ma vie, agitée depuis par tant d'événemens divers. J'étais partie dans une bonne voiture avec Ursule, un domestique et Joseph, qui allait devant en courrier. Cette voiture contenait des provisions de toute espèce, et plus que suffisantes pour suppléer à ce qui me manquerait dans les auberges. Moreau m'avait engagée à descendre à Lyon, hôtel et place Belcour. Le plus bel appartement avait été d'avance retenu pour moi, et je fus reçue à ma descente par le payeur général de l'armée,

Siv**, et deux de ses amis qui m'attendaient depuis quelques jours. Le général était depuis long-temps lié avec Siv**; il l'avait prévenu de mon passage à Lyon, en me recommandant à ses soins de la manière la plus pressante. M. Siv** me montra la lettre que lui avait écrite le général. Moreau y exaltait singulièrement ma beauté, les grâces de mon esprit, en un mot tout ce dont on voulait bien me faire quelque mérite. En me rendant à Milan, j'avais fait avec Moreau quelque séjour à Lyon; depuis cette époque on y avait beaucoup parlé de moi. Quelques personnes qui m'avaient connue en Hollande, avant que je fusse séparée de mon mari, avaeint donné des détails sur ma naissance, sur mon existence passée, et ces récits avaient piqué vivement la curiosité. Cette curiosité, peut-être un peu maligne d'abord, se changea bientôt en bienveillance; les avantages de ma personne ne contribuèrent en rien, j'ose le dire, à me gagner les cœurs : on voulut bien me tenir compte de quelques bonnes qualités, et surtout de l'affabilité constante de mon langage et de mes manières. Cette affabilité m'était naturelle ; mais n'eût-elle pas été un des

traits dominans de mon caractère, j'avais trop de bon sens pour ne pas chercher à l'acquérir. Je n'ai jamais pu concevoir ces airs dédaigneux, qui ne servent le plus souvent qu'à parer d'un masque de grandeur les petitesses de l'esprit ou les vices de l'ame. Ces détails sur mon caractère peuvent paraître au moins superflus; ils sont cependant nécessaires pour expliquer l'inconcevable ascendant que prit sur moi un homme auquel je ne fus jamais unie par l'amour, et vers qui je ne fus jamais entraînée que par ce sentiment général de bienveillance que je viens de définir. Cet homme a cruellement abusé de ma confiance en lui, pour mon malheur. Je donnerai, dans le chapitre suivant, quelques traits de cet affreux caractère : on le verra plus tard apparaître avec sa difformité tout entière.

CHAPITRE XXXII.

D. L. — Accueil flatteur que je reçois à Lyon. — Comment D. L. parvient à intéresser ma pitié pour lui. — Il trouve le moyen de se rendre nécessaire.

Au commencement de ces Mémoires, j'ai pris l'engagement solennel de ne jamais désigner, de manière à les faire reconnaître, ceux qui ont cherché à tourmenter ma vie : cet engagement, je le tiendrai. Les simples initiales D. L. me serviront donc à désigner l'homme dont j'ai parlé dans le chapitre précédent, et qui m'a fait tant de mal. L'ascendant qu'il prit sur moi, à une époque où j'étais si jeune encore, ne fut jamais, je le répète, fondé sur l'amour; il le dut à l'habileté avec laquelle il parvint en peu de jours, pour ainsi dire, à connaître mon caractère, et à l'ignorance profonde où je restai pendant long-temps de toute a monstruosité du sien. Aujourd'hui que mes

yeux ont cessé d'être aveugles, je ne puis encore me former une idée nette de cet être odieux, assemblage étrange de grands sentimens et de passions basses, chez qui le désintéressement et la cupidité la plus vile se livraient de perpétuels combats. Je l'ai vu tour à tour capable d'envoyer un ami à l'échafaud, et d'exposer ensuite, pour en sauver un autre, cette fortune qu'il avait achetée par trente ans de turpitudes et de bassesses.

D. L. accompagnait Siv** le jour de mon arrivée à Lyon : celui-ci me le présenta comme l'ami de sa famille, comme un homme tout-à-fait digne de l'estime et de l'affection que cette famille lui accordait. C'était tout ce qu'il fallait pour que je l'accueillisse avec bienveillance. D. L. était alors âgé de vingt-huit ans; il était plutôt mal que bien de figure; mais sa taille était superbe, et il avait par-dessus tout cette bonne grâce française qui plaît tant aux dames de tout les pays. Sa figure m'avait cependant, au premier abord, inspiré une forte répugnance. J'étais moins choquée de sa laideur que de certains traits de sa physionomie, bien faits pour exciter la méfiance et même une sorte de crainte : il fallait toute son infernale adresse

pour vaincre d'aussi fâcheuses présomptions, en dépit de la voix intérieure et puissante qui me disait de redouter un tel homme. Il m'est impossible, lorsque je me rappelle avec quelle promptitude D. L. parvint à établir sur mon esprit sa funeste influence, de ne pas croire à un de ces effets de fascination que tant de gens regardent comme fantastique.

Dès la seconde fois que je vis M. D. L., l'aversion qu'il m'avait inspirée au premier coup d'œil me parut injuste et mal fondée. Il se gardait bien de me donner à croire qu'il connût les antécédens de ma vie; mais, dans le fait, il était assez étroitement lié avec un officier supérieur long-temps employé en Hollande : cet ami l'avait parfaitement mis au fait de tout ce qui me concernait; l'exaltation naturelle de mon caractère, mon penchant à m'exagérer à moi-même toutes les impressions que je recevais, quelques-unes de mes bonnes qualités, les fautes dont je subissais dès lors la conséquences, rien ne lui était inconnu. Cette connaissance parfaite qu'il avait de moi, à mon insu, lui donnait de grands avantages : il n'avait garde de me les laisser deviner; et je me croyais aussi complétement

étrangère pour lui qu'il l'était encore pour moi.

D. L. n'a jamais eu d'affections réelles; l'amour ni l'amitié n'ont pas, que je sache, eu d'accès dans son cœur: la beauté ne produisait sur lui qu'une impression toute passagère; jamais les femmes n'ont pu l'occuper sérieusement; et les efforts qu'il faisait parfois pour réussir auprès d'elles étaient toujours explicables par l'intention de s'ouvrir une nouvelle route pour marcher plus rapidement à la fortune. Entre ses mains les hommes n'étaient en général que les instrumens de son ambition personnelle, instrumens qu'il dédaignait dès qu'il n'en avait plus besoin. La suite de ces mémoires amènera les développemens de ce hideux caractère; je me borne maintenant à en indiquer les traits principaux.

Grâce aux soins du payeur général Siv**, mon séjour à Lyon fut des plus agréables; les invitations de toute espèce succédèrent bientôt aux visites de cérémonie. Partout recherchée et accueillie avec l'empressement le plus honorable, je ne négligeais aucun moyen de me rendre digne de tant de bienveillance. Le nom de Moreau me protégeait auprès de tous les bons

citoyens, de toutes les ames généreuses; il me signalait à la haine secrète et perfide de quelques misérables qui ne lui pardonnaient ni sa gloire, ni ses services si bien récompensés parmi l'estime publique.

Parmi ces hommes, il en était un que je connaissais déjà, et qui se trouvait alors à Lyon, Lhermite : il était alors chargé là d'un de ces espionnages honteux, que tous les gouvernemens n'hésitent point à mettre en œuvre, bien qu'ils méprisent les espions. Le règne affreux de la terreur était déjà loin; mais la défiance d'un gouvernement faible avait succédé aux horreurs de la tyrannie révolutionnaire. Le Directoire entretenait à grands frais quelques agens bien connus, et chargés d'interpréter toutes les actions et tous les discours de quiconque tenait de près ou de loin à l'administration de l'état ou aux rangs élevés de la hiérarchie militaire. Lhermite était chargé d'une mission dont le but n'était ignoré de personne. Par crainte on l'accueillait dans les meilleures maisons de la ville. Sûre que Moreau approuverait ma conduite, et forte de ma répugnance invincible pour un homme que je méprisais, je refusai formellement deux invita-

tions, en ne laissant pas ignorer que je ne voulais point être exposée à rencontrer nulle part M. Lhermite. Il quitta Lyon plein de haine contre moi; mais il poussa l'hypocrisie jusqu'à se présenter la veille de son départ, quoiqu'il fût bien sûr de trouver toujours ma porte fermée.

Il y avait dix jours que je me trouvais à Lyon, lorsque je reçus de Moreau une seconde lettre qui m'annonçait de nouveaux triomphes; ces triomphes étaient d'autant plus glorieux que le vainqueur ne les achetait point au prix du sang des soldats. Il venait de mettre en fuite l'armée napolitaine à la journée de la Trebbia; puis, après avoir remis le commandement entre les mains de Joubert, il s'était battu comme simple volontaire sous les ordres de ce général, et il avait eu trois chevaux tués sous lui au combat de Novi, qui coûta, comme on sait, la vie à Joubert.

Dans la joie que me causaient ces heureuses nouvelles, j'allais envoyez chez le payeur général pour les lui communiquer, lorsqu'on m'annonça D. L., qui venait de la part même de Siv**: il m'apportait une lettre de Moreau, confirmative de celle que je venais de recevoir.

Siv** ne voulait pas être le dernier à célébrer les succès de notre armée : il m'annonçait une fête qui devait avoir lieu à sa campagne, et m'invitait à vouloir bien l'embellir de ma présence.

J'étais transportée de joie; les formes respectueuses de D. L., le ton de cérémonie qu'il prenait avec moi, tout cela me semblait beaucoup trop froid : je croyais deviner sous ces dehors si calmes un mécontentement secret. Sans réfléchir que ce ton et cette attitude étaient précisément ceux que je dusse trouver convenables de la part d'un homme que je connaissais encore si peu, je lui dis avec impatience : « Se peut-il, Monsieur, que vous ne « partagiez pas la joie de tous les bons Fran- « çais? ou bien nos victoires ont-elles été ache- « tées par la perte de quelque brave qui vous « fût cher ? »

Pour toute réponse il baissa tristement la tête; alors passant, avec ma promptitude ordinaire, d'un sentiment de colère à un sentiment de compassion, je lui demandai sincèrement pardon d'avoir témoigné si vivement devant lui une joie qu'il ne pouvait pas partager.

« Vous ne vous êtes pas trompée, dit-il

« alors, Madame ; ces victoires m'enlèvent un « ami bien cher ; mon frère est au nombre « des morts. »

Il était peu probable que D. L. pût avoir reçu déjà des détails si bien circonstanciés ; mais cette idée ne se présenta pas d'abord à mon esprit. Je le trouvai tellement à plaindre, et le contraste de mon ivresse avec sa douleur feinte me parut si affligeant pour lui, que je mis tous mes soins à le consoler, en lui prodiguant les protestations de dévouement, et en promettant de lui rendre tous les services qui dépendraient de moi.

Le fourbe m'abusait par un grossier mensonge ; il n'avait jamais eu de frère ; mais il avait besoin de capter ma bienveillance ; c'était là le but qu'il se proposait en me racontant ses malheurs imaginaires. J'écoutai complaisamment tout ce qu'il lui plut de me débiter sur une mère et une sœur qu'il prétendait avoir encore à Paris, et auxquelles il voulait, disait-il, consacrer désormais sa vie : la crainte seule de perdre une modique place qu'il avait à Lyon l'empêchait de suivre sur-le-champ l'élan de son cœur, et le retenait encore loin d'elles.

Je m'abandonnais de plus en plus, et avec

moins de réserve, à la compassion qu'il savait m'inspirer. Il me parla plus longuement de son frère : j'écoutais, avec une religieuse crédulité, tout ce qu'il me disait du noble caractère et des hauts faits d'armes de ce héros. Il ne fallait pas s'étonner, suivant lui, que ce frère fût devenu, en si peu de temps, un officier du premier mérite : il avait été formé à bonne école. La première affaire à laquelle il eût assisté était celle de Forsheim, sous les ordres de l'ajudant-général Ney, le 8 août 1796. C'était ce combat qui, je ne l'avais pas oublié, valut à Ney le grade de général de brigade.

A ce nom que, par une inconcevable fatalité, je n'avais jamais entendu prononcer sans la plus vive émotion, ma curiosité devint plus attentive et plus avide. Depuis le jour où, pour la première fois à Utrecht, j'avais entendu célébrer la valeur de Ney par les louanges unanimes de ses compagnons d'armes, mon oreille avait été poursuivie en tous lieux du bruit de ses exploits : je ne pouvais plus l'entendre nommer sans qu'il s'opérât dans tout mon être une révolution subite que je ne pouvais m'expliquer à moi-même, et qu'aucun mot ne saurait définir. Je ne l'avais entrevu que quelques mi-

nutes à Kehl; mais il avait laissé dans mon ame d'ineffaçables souvenirs. Personne n'ignorait mon admiration pour un des plus grands militaires dont s'honorât l'armée française; mais ce que tout le monde ignorait, ce que j'ignorais encore moi-même, c'est que cette admiration, poussée jusqu'à l'enthousiasme, renfermât les germes de l'amour violent avec lequel j'ai vécu, avec lequel je veux mourir.

D. L. sonda, d'un seul coup d'œil, tous les replis de mon cœur; il devina ma folle passion, pour ainsi dire avant qu'elle eût pris naissance à mes propres yeux, et, dès ce moment, il acquit sur mon cœur cette puissance infernale qui fit de moi, pendant si long-temps, l'instrument passif ou plutôt l'esclave de ses volontés.

Dans le cours de notre entretien, qui se prolongeait outre mesure, sans que je m'en doutasse aucunement, je trouvai moyen de lui adresser quelques questions sur un homme qu'il paraissait connaître parfaitement. Il m'apprit que Ney n'était pas marié, qu'il ne paraissait pas même disposé à s'engager jamais dans les liens du mariage. J'allais l'interroger de nouveau, et il se disposait à me débiter encore quelques vérités enveloppées de beaucoup de men-

songes, lorsque nous fûmes interrompus par l'arrivée de plusieurs officiers qui venaient aussi m'apporter leurs félicitations. Je congédiai D. L. en le chargeant d'une réponse verbale pour le payeur général; et comme je n'ignorais pas le prochain départ de Siv***, je le fis prier, par son messager, de venir le lendemain prendre chez moi mes commissions pour Paris.

J'étais distraite et préoccupée: je reçus donc avec assez de froideur les complimens qu'on venait, de toutes parts, m'offrir sur les nouveaux succès de Moreau. C'était la première fois que mon cœur était moins vivement ému des louanges unanimes auxquelles, une heure plus tôt, j'aurais joint l'expression de mon enthousiasme. J'étais gênée et mal avec moi-même; car ma conscience me faisait intérieurement des reproches, et je rougissais presque du plaisir trop vif que j'avais goûté dans l'entretien de D. L.: déjà j'étais infidèle à l'amour de Moreau, infidèle même à sa gloire que personne jusqu'alors ne trouvait plus de bonheur que moi à célébrer.

Je restai seule, et je me pus livrer, sans crainte, à l'entraînement de mes pensées: il faut l'avouer, elles furent toutes reportées sur Ney. Non Moreau, tout grand qu'il était, ne

pouvait inspirer cet amour sans bornes que mon cœur avait, pour ainsi dire, pressenti dès l'enfance. Le besoin qu'il avait d'aimer, sa confiance entière dans celle qu'il chérissait, confiance que ne venait jamais troubler la jalousie, tout cela pouvait donner un bonheur paisible, mais non pas allumer une passion violente. Au reste, si ma conduite n'avait pas été jusqu'alors propre à le rendre jaloux, il ne me donnait pas non plus de motifs de jalousie. Je l'eusse vu assidu près de la plus belle femme du monde, que je n'en aurais pas conçu la moindre inquiétude. Je le savais aussi religieusement fidèle aux sermens de l'amour qu'aux lois de l'honneur.

Ney, au contraire, ne donnait aucune importance à ces fantaisies passagères qui désolent une femme lorsqu'elle met tout son bonheur dans la fidélité de l'homme qu'elle chérit. Aussi brave que Moreau, il joignait à ce genre de mérite tout français une audace à laquelle la force physique donnait quelque chose d'imposant et de gigantesque. Il semblait ignorer non seulement le besoin, mais encore la nécessité du repos. Moreau aimait, au contraire, les douceurs d'une vie tranquille; et le

repos lui semblait, après la gloire, la meilleure récompense de ses fatigues. Il aurait voulu, par ses victoires, assurer pour l'avenir l'indépendance de la république. Ney était doué, par-dessus tout, du génie des conquêtes; dans son ardeur guerrière, c'était peu pour lui que la France obtînt les respects de l'Europe, il aurait voulu la voir maîtresse du monde entier.

Tels furent les principaux traits du caractère de chacun de ces deux hommes illustres : tous deux sont morts, tous deux autre part qu'au champ d'honneur. Qu'il me soit permis, à moi qui les connus si bien, de payer un tardif hommage à leur mémoire. Qui mieux que moi pourrait attester la grandeur de leur ame, leur bonne foi jusque dans leurs erreurs. L'un, poussé par les conseils de l'orgueil irrité, ballotté par l'indécision naturelle de son esprit, céda sans réflexion à la force d'un sentiment cher et respectable qui eut toujours sur lui l'empire le plus absolu. Incapable de tromper, ou de promettre ce qu'il n'aurait pas voulu tenir, le second partit avec la ferme résolution de faire ce qu'il avait promis; il ne sut pas résister au torrent qui entraînait un si grand nombre de ses compagnons...

Cruels souvenirs qui m'assiégent sans cesse! Puissent bientôt les passions contemporaines cesser de s'agiter autour de cette tombe solitaire, sous laquelle est ensevelie tant de gloire! Puisse bientôt la France honorer, par de justes hommages, le nom de ce guerrier, à qui

Le destin des combats
Devait, après tant de gloire,
Ce qu'aux Français naguère il ne refusait pas,
Le bonheur de mourir dans un jour de victoire [1].

[1] Casimir Delavigne.

CHAPITRE XXXIII.

M. de Parny. — Mademoiselle Contat. — Molé. — Une répétition. — Étourderies.

Le lendemain même, D. L. revint chez moi, sous un prétexte assez futile : je mourais d'envie de reprendre la conversation de la veille, mais aucune puissance humaine n'aurait pu m'enhardir à lui adresser de nouvelles questions. D. L. voyait parfaitement toute l'agitation de mon âme, et il en pénétrait les causes. Un courtisan, un flatteur vulgaire aurait été de lui-même au devant de mes désirs. D. L. était bien plus habile ; il connaissait trop bien les moyens d'irriter une passion concentrée ; ces moyens, il les possédait tous, et, dès lors, il avait résolu de s'en servir pour me mettre, en quelque sorte, à sa discrétion. Avec une adresse revêtue des formes de la plus naïve simplicité, il m'ôta tout espoir d'obtenir de lui les éclaircissemens que je désirais avec tant d'ar-

deur ; et il me laissa voir clairement qu'il ne répondrait qu'à une question directe et précise.

J'ai dit, tout à l'heure, que je n'aurais pu prendre sur moi de l'interroger, cela était rigoureusement vrai. Mon dépit fut plus d'une fois sur le point d'éclater par les larmes que j'avais peine à retenir; et mes efforts mêmes pour le dissimuler ne servaient qu'à montrer clairement à D. L. tout l'empire qu'il pouvait prendre sur moi dès l'instant où j'aurais été forcée de lui avouer mon secret.

Irritée au dernier point, je le chargeai de faire pour mon compte quelques emplettes de soieries, et je le congédiai d'un ton fort sec; puis, sonnant ma femme-de-chambre, j'ordonnai qu'on fît tous les préparatifs de ma toilette. D. L. me salua respectueusement, et sortit en m'abandonnant à tout le trouble qu'il avait su faire naître dans mon cœur, et dont il voyait toute la violence. Sûr d'être le seul homme à qui je pusse parler de celui qui occupait déjà si exclusivement mon cœur et mon imagination, il était bien convaincu que ma bouderie ne serait pas de longue durée.

J'étais, pour ce jour-là, d'un grand dîner chez M***, riche négociant, distingué par ses

qualités aimables, et qui s'était recommandé à moi par son admiration pour Moreau. Ce fut chez lui que je vis, pour la première fois, M. de Parny, neveu de l'aimable poëte de ce nom. Je connaissais les vers de son oncle; je lui en parlai; il parut goûter la manière dont je lui témoignai le plaisir que j'avais trouvé à les lire. M. de Parny, qui est devenu depuis l'époux de mademoiselle Contat, se trouvait en ce moment à Lyon avec elle et Molé. J'avais le plus grand désir de connaître particulièrement cette actrice charmante qu'on a pu égaler, mais qu'on ne surpassera jamais. M. de Parny était infiniment aimable; il trouva moyen de flatter, dès la première entrevue, mon amour-propre, de la façon la plus délicate, et de bannir ainsi toute gêne entre nous. Il possédait surtout l'art de donner de l'esprit à son interlocuteur, en le ramenant toujours aux sujets qu'il paraissait affectionner: enhardie par son affabilité, je ne craignis pas de donner à notre conversation une tournure presque littéraire. Il parut surpris du grand nombre de vers français que je citais de mémoire, et il voulut bien me dire que son goût s'accordait en général avec le mien.

Comme je lui exprimais vivement le plaisir

que je trouvais au théâtre, il me demanda dans quels rôles j'avais vu mademoiselle Contat.

« — Dans presque tous ceux qu'elle joue, ré-« pondis-je aussitôt, et toujours je l'ai trouvée « admirable.

« — Qu'elle serait heureuse, Madame, d'en-« tendre un pareil éloge sortir de votre bouche !

« — Et moi, Monsieur, que je vous aurais « d'obligation, si vous vouliez bien me mettre à « même de le lui répéter à elle-même !

« — C'est un honneur que j'allais vous de-« mander pour mon amie, » répondit-il d'un air de satisfaction, qui me résolut à mettre de côté l'étiquette inséparable du rang que je tenais alors dans le monde.

Le lendemain donc, entre dix et onze heures du matin, j'arrivai chez mademoiselle Contat. A peine le domestique eut-il prononcé le nom de madame Moreau, que tout fut en mouvement dans l'hôtel. Chacune des personnes auxquelles il me nommait, en allant avertir sa maîtresse, accourait sur mon passage pour me voir de plus près. Moi, tout entière à la curiosité qui me pressait, j'avais, en un clin d'œil, sauté de ma voiture, franchi les degrés de l'escalier, et je me trouvai en présence de mademoiselle Contat,

avant que personne fût revenu de la surprise causée par une visite aussi inattendue. Dans le même instant, M. de Parny sortit avec Molé d'un appartement dont l'issue donnait sur le même pallier : il m'accueillit avec des transports de joie si flatteurs et si vrais, que j'en fus vivement touchée.

Mademoiselle Contat, qui venait à ma rencontre dans le moment où j'atteignais le haut de l'escalier, me fit entrer chez elle, et là recommencèrent les témoignages du plaisir extrême qu'on éprouvait à me voir, et d'une reconnaissance dont je ne pouvois douter, car elle se peignait dans tous les regards.

Je n'avais jamais vu d'actrice hors de la scène, et je partageais, à cette époque, la sotte prévention de tant de femmes qui s'imaginent que l'éclat des lumières, le rouge et la toilette font seuls toute leur beauté, comme l'esprit de leurs rôles fait seul la grace et l'élégance de leurs manières.

La vue de mademoiselle Contat, son langage, ses façons si distinguées, me désabusèrent entièrement. Il était impossible de trouver une femme plus fraîche et plus jolie, et de posséder mieux ce ton de la bonne société qui faisait de son jeu sur la scène la continuation des habitudes de sa vie.

Elle était alors âgée de trente à trente-deux ans. Déjà elle était fort grasse; mais cet embonpoint n'ôtait rien à la souplesse de sa taille qui me parut même plus élégante encore dans le salon qu'au théâtre : rien ne la gênait, et une robe de matin en marquait heureusement les gracieux contours.

Mademoiselle Contat m'exprima, en particulier, combien elle était sensible à l'honneur que je lui faisais, puis la conversation s'engagea entre nous quatre sur les affaires du jour, et sur l'empressement du public lyonnais à se porter aux représentations qu'elle et Molé donnaient depuis quelque temps au grand théâtre : « Voici, « dit à ce sujet mademoiselle Contat, l'heure de « notre répétition : Molé, envoyez dire au théâtre « que nous ne pouvons y aller que plus tard.

« — Non, de grâce, ne dérangez rien pour « moi, m'écriai-je aussitôt : je suis venue sans « cérémonie; vous m'avez accueillie avec amitié; « ne gâtons pas par une gêne intempestive les « heureux commencemens de nos relations. Permettez-moi, au contraire, de vous conduire « moi-même au théâtre, et d'assister à la répé« tition dans quelque coin obscur de la salle.

« — Madame, c'est la plus sotte chose du

« monde, même à Paris, reprit Molé d'un air « d'importance; jugez de ce que cela doit être « en province : là surtout où il faut supposer « l'ennui des conseils que les acteurs vous de- « mandent toujours, de manière à vous laisser « voir clairement qu'ils croyent pouvoir tout- « à-fait s'en passer. Vive Paris, Madame; c'est « là qu'on apprécie les talens : la province ne « lui ressemble en rien pour la manière dont « elle honore les artistes.

« — Allons, mon cher, reprit mademoiselle « Contat, vous exagérez singulièrement l'ennui « de nos voyages, et vous n'en énumérez pas « les plaisirs. Moi, je mets au nombre des plus « grands de pouvoir accueillir l'offre que Ma- « dame a bien voulu me faire. Parni se chargera, « Madame, de vous conduire à votre loge dans « le plus strict incognito; car si l'on vous sa- « vait au théâtre, nous ne pourrions suffire à « toutes les questions dont on nous accablerait « sur votre compte, et sur les circonstances de « votre visite. »

Je tranchai la difficulté, en répétant que je voulais garder le plus strict incognito. Molé insistait sur la curiosité impatiente à laquelle j'avais la modestie de me dérober. « C'est que,

en vérité, Madame est charmante », répétait-il à chaque instant, avec ce ton d'un marquis de l'ancien régime, qui du reste n'avait chez lui rien d'affecté. Je trouvai cependant ce ton de grand seigneur bien moins aimable que la grâce naturelle et plus bourgeoise de mademoiselle Contat, que la politesse calme et réservée de M. de Parny.

Tout en se préparant à partir, mes hôtes continuaient leur conversation avec moi. Aux yeux de personnes si spirituelles, j'aurais voulu ne point passer tout-à-fait pour une sotte; j'y faisais mon possible sans trop d'efforts; car leur affabilité, leur obligeance, étaient faites pour me mettre parfaitement à l'aise. Nous montâmes enfin en voiture, et nous nous rendîmes au théâtre.

Ainsi que nous en étions convenus d'avance, M. de Parny me conduisit à l'une des baignoires d'avant-scène, où je me cachai de manière à n'être aperçue de personne. Je trouvai tout d'abord que Molé ne m'avait pas trompée, et qu'il n'y avait rien de moins attrayant que la vue d'une salle déserte et le spectacle d'une répétition. Dès qu'il parut avec mademoiselle Contat dans le fond du théâtre, la troupe entière qui

les attendait se leva pour aller à leur rencontre. « Voilà, dis-je à M. de Parny, des témoi-
« gnages de déférence qui portent atteinte à
« notre système d'égalité républicaine : c'est
« bien là reconnaître une noblesse ; mais
« cette noblesse est celle du talent ; les hom-
« mages qu'on lui rend reposent sur l'admi-
« ration qu'il inspire, et passent avec lui.
« Comme tous les honneurs sont personnels,
« ils excitent une émulation louable ; car cha-
« cun se dit tout bas qu'avec du temps et des
« efforts, il pourra les mériter et les obtenir
« à son tour. »

Mon accent étranger, la vivacité de mon action oratoire, s'il m'est permis de parler ainsi, avaient quelque chose d'assez piquant pour M. de Parny : il m'écoutait attentivement, et il applaudissait avec une politesse toute bienveillante à mes observations. Enhardie par sa complaisance à m'écouter, je lui communiquais toutes les sensations que me faisait éprouver la pièce qu'on répétait devant nous. J'admirais la grâce que mademoiselle Contat mettait à donner aux actrices des conseils dont elles avaient grand besoin ; jamais un mot de sa bouche qui pût choquer l'amour-

propre le plus irritable; ses avis étaient autant de règles infaillibles qui, bien appliquées, ne pouvaient manquer de conduire aux succès. Quant à Molé, il me parut beaucoup moins indulgent et moins poli; il avait une brusquerie parfois fort offensante. Lorsque je le connus mieux, j'acquis la certitude que cette brusquerie n'avait pas son principe dans un sot orgueil, mais dans l'amour excessif qu'il avait pour son art, et dans l'impétuosité naturelle de son caractère. Il était vieux; cependant, à la chaleur de son jeu, on eût pu le prendre pour un homme encore dans la force de l'âge : on pouvait voir aisément qu'il avait dû être très beau. Je fis, sur ce point, une question à M. de Parny; il répondit en souriant d'une manière affirmative. Alors, pour la première fois, je m'aperçus qu'il était aussi fort bien lui-même; et, alors seulement, je songeai à l'inconvenance de cette espèce de tête-à-tête dans une loge solitaire, au milieu d'une salle obscure et déserte, avec un homme de cet âge et de cet extérieur. Cette réflexion subite me troubla au point de me faire rougir. Plus je sentais mon étourderie, plus mon embarras allait en augmentant, et plus mes efforts pour le cacher

devenaient visibles et impuissans. Toutes ces idées qui se pressaient à-la-fois dans ma tête, me firent perdre la présence d'esprit qui m'abandonne rarement; je rompis brusquement le fil de l'entretien, et, sans lever les yeux, j'exprimai à M. de Parny le regret qu'une invitation à laquelle j'étais obligée de répondre, me privât du plaisir d'assister le soir au spectacle. Je le priai d'engager de ma part mademoiselle Contat et Molé à venir chez moi le lendemain pour nous rendre tous ensemble à la fête de M. Siv***, qui ne pouvait manquer de recevoir avec plaisir mes nouveaux amis. M. de Parny accepta mon offre avec beaucoup d'empressement. Je le priai de faire agréer mes excuses à mademoiselle Contat, et que je ne pouvais attendre jusqu'à la fin de la répétition; et, sans prétexter d'autre motif que la chaleur et l'obscurité de la salle, je sortis de la loge pour aller regagner ma voiture. M. de Parny m'offrit la main pour y monter; puis il resta quelques secondes debout près de la portière, et comme attendant mes ordres. Une réflexion tardive vint se présenter à mon esprit; je sentis tout le ridicule de ma brusque sortie, et je me hâtai de commettre une nouvelle étourderie pour réparer toutes

celles que j'avais déjà à me reprocher. « Si « vous n'aviez pas été retenu ici, lui dis-je, « Monsieur, je vous aurais engagé à m'accom-« pagner dans ma promenade le long du quai « du Rhône. » A peine venais-je de prononcer ces mots que déjà il était assis près de moi; la portière se ferma et nous partîmes. J'éprouvai encore beaucoup de gêne dans les premiers momens de notre course; mais M. de Parny, avec toute l'aisance et le savoir-vivre de la bonne compagnie, feignit de ne pas voir mon embarras, qui se dissipa bientôt. J'exprimai mon admiration pour les beautés romantiques des bords du Rhône. M. de Parny paraissait entendre avec plaisir les éloges que je donnais à un pays qui était le sien; et notre conversation semblait celle de deux artistes. Nous revînmes à mon hôtel; je priai M. de Parny d'obtenir de mademoiselle Contat grâce pour l'impolitesse avec laquelle je lui avais enlevé son chevalier. Il me promit de me faire pardonner aisément, et nous nous séparâmes.

CHAPITRE XXXIV.

Une journée de plaisir. — Nouveaux mensonges de D. L. — M. Sol. m'envoie un présent magnifique.

M. Siv*** était près d'entrer chez moi au moment où j'arrivais moi-même à ma porte. J'engageai M. de Parny à rester encore quelques minutes avec moi, et je le présentai au payeur général. Siv*** me remercia, et parut se promettre un grand plaisir de le recevoir le lendemain à la campagne avec Molé et mademoiselle Contat. Je les retins tous à dîner.

Pendant que M. de Parny écrivait à mademoiselle Contat pour la prévenir de la *violence* que je lui faisais et de la partie qui venait d'être liée, il m'arriva quelques nouveaux convives, de telle sorte que nous nous trouvâmes quatorze à table. Au milieu de cette agréable réunion j'oubliai facilement l'humeur que D. L. m'avait

songeant qu'il pouvait avoir quelque chose à me demander, je repris le ton de politesse ordinaire, et je lui témoignai de nouveau le désir de lui être utile, si par hasard il avait besoin de moi. « Il mettrait toujours son bonheur, « disait-il, à être mon obligé. Son départ pour « Paris ne pouvait plus être retardé; il n'y allait « pas moins que du repos et peut-être de la vie « d'une mère qu'il chérissait. »

Je lui demandai la permission de contribuer pour ma part à lever les obstacles qui peut-être l'avaient empêché de partir plus tôt; et je lui remis une bourse bien garnie, en le priant de l'accepter à titre de prêt. Je lui indiquai en même temps mon adresse ordinaire à Paris, en lui annonçant que je le suivrais de près dans cette ville. Je profitai en outre de cette occasion pour lui demander quel motif il pouvait avoir de cacher son départ à un homme tel que M. Siv***, qui paraissait lui prodiguer toujours les témoignages de la plus active bienveillance.

« Ce n'est pas, dit-il, mon départ que M. Siv*** « doit ignorer, c'est bien plutôt la hardiesse que « j'ai eue de venir vous importuner de mes « confidences.

« — Ce motif est en effet raisonnable, lui

« répondis-je ; de mon côté, je désire qu'on « ignore aussi le bonheur que j'ai eu de vous « rendre un mince service. »

Il s'inclina d'un air respectueux, et nous retombâmes quelques instans dans le plus absolu silence. L'impatience me gagnait de nouveau; décidée toutefois à satisfaire mon avide curiosité, je relevai la conversation en prenant un détour pour l'amener sur le sujet qui m'intéressait si vivement. « Ou je me trompe, lui « dis-je, Monsieur, ou vous m'avez dit que « votre admiration pour le courage du général « Ney, et votre affection pour sa personne, vous « avaient déterminé à embrasser sous lui la « carrière des armes.

« — Sans doute, Madame ; il y a dans les « armées françaises plusieurs généraux qui ri- « valisent avec le général Ney de talent et de « courage ; mais l'affection ne se commande « pas, et celle que je lui ai vouée est née d'une « circonstance dont le souvenir se rattache à « la destinée de mon malheureux frère. »

Là dessus il me fit avec toute l'assurance imaginable le récit de je ne sais quelle aventure romanesque dont on pense bien que le héros était ce frère qui, je le répète, n'a jamais

existé. Ney intervenait dans ce récit comme un de ces êtres supérieurs dont la seule présence change la face des événemens. Comme je ne doutais nullement de la sincérité du narrateur, on peut croire que je mettais une grande bonne foi à l'écouter. Mon enthousiasme croissait à chaque instant; l'expression de mes yeux, la rougeur de mon front, dès que j'entendais prononcer le nom de Ney, auraient parfaitement révélé à D. L. l'état de mon âme, s'il n'eût été déjà maître de mon secret.

Il saisit l'instant où mon émotion paraissait la plus vive, pour me demander si je n'avais jamais vu le général Ney.

« Une seule fois, lui dis-je; je l'ai entrevu « lors de la retraite de Kehl: j'en avais un « extrême désir, parce qu'on m'en a toujours dit « beaucoup de bien. »

Ma prudence et ma patience étaient à bout; j'accablais D. L. de questions; je m'arrêtais sur les plus petits détails; je l'obligeais à me répéter vingt fois de suite la même réponse: mon délire était au comble; et tout accusait en moi la passion violente dont j'étais dévorée. D. L. ne laissait pas échapper un seul moyen de lui donner plus de force encore; il savait

profiter de tous les avantages que ma franchise lui donnait sur moi. Il se leva enfin, et me fit ses adieux, bien certain de me gouverner désormais à son gré.

J'aurais passé peut-être toute ma journée à me rappeler délicieusement tout ce que je savais de cet homme à qui j'étais presque inconnue, et que je chérissais cependant par-dessus tous les autres, si une lettre de mademoiselle Contat n'était venue me rappeler l'engagement que j'avais pris d'aller ce jour-là à la campagne de Siv***. Mademoiselle Contat m'écrivait pour s'excuser de ne pouvoir être de cette partie; un enrouement subit qu'elle avait gagné en sortant du théâtre, la forçait de suspendre pendant quelques jours ses représentations; elle craignait d'aggraver son mal en s'exposant au grand air. On ne lira pas sans plaisir quelques phrases de cette lettre tout aimable :

« Molé, écrivait-elle, me charge de vous
« offrir ses regrets : il vous a vue, madame, des-
« cendre si légèrement les escaliers, qu'il pré-
« voit ne pouvoir vous suivre dans vos prome-
« nades chez M. Siv*** : cette idée le rend aussi
« jaloux que s'il avait le droit de l'être. Il ne
« veut pas, dit-il, en voir de plus heureux que

« lui, et il reste afin de n'avoir que moi pour « témoin de sa maussaderie. Je vous dirai, moi, « en confidence, qu'à tout cela se joint une « petite attaque de goutte, cause véritable de « cette retraite forcée.

« De grâce, madame, ne soyez donc pas si « aimable, ou je tremble pour la raison de « Parny. Depuis hier, il nous parle de la beauté, « de l'esprit, en un mot, de toutes les grâces de « madame Moreau, comme si nous n'avions pas « eu le plaisir de vous admirer nous-mêmes, ou « comme s'il nous croyait aveugles et sourds. »

J'achevais à peine de lire, lorsqu'on m'annonça M. Siv***, qu'accompagnait M. de Parny. Je demandai à ces messieurs la permission de les quitter pour quelques instans; je les invitai à déjeuner en m'attendant, et je me fis conduire chez mademoiselle Contat: je ne pus la voir; elle était au lit, très-souffrante, et reposait après une nuit fort agitée. Je lui écrivis brièvement pour l'informer que j'étais venue m'assurer de l'importance et de la réalité de son indisposition, et lui renouveler en même temps l'expression de mes regrets. En rentrant chez moi, je trouvai ma compagnie grossie du capitaine Hol*** et de M. de Joy**, frère du contre-amiral

de ce nom. Ces messieurs étaient fort occupés à déployer, sur les meubles de mon salon, des pièces d'étoffes, des bas du plus beau travail, et dont M. Joy** avait composé un présent qu'il me priait d'agréer. Quatre ouvriers et un chef d'atelier avaient été chargés de m'apporter cette superbe offrande que renfermait une élégante corbeille recouverte d'une gaze satinée et rayée aux trois couleurs ; les coins en étaient retenus par des touffes de ruban pareil, attachant des branches de laurier. Une lettre flatteuse accompagnait tout cela, et contenait l'invitation la plus pressante de venir, le lendemain, visiter les fabriques. Le chef d'atelier nous donnait des explications sur le travail particulier de chaque étoffe, tandis que je faisais servir des rafraîchissemens aux ouvriers. Une coquille de noix renfermait une paire de bas de la plus grande finesse ; et une autre, une paire de mitaines admirablement travaillées.

Je m'emparai des deux coquilles, et je mis dans l'une, à la place des bas, un bon de 600 fr. sur la caisse du payeur général, avec ces mots : « De la part du général Moreau, pour être partagé entre les ouvriers de la fabrique de « M. Joy** : hommage à l'industrie française. »

Dans la seconde coquille, je remplaçai les mitaines par un bon de 100 fr. sur la même caisse, avec cette suscription : « De la part du général « Moreau, hommage à l'active surveillance d'un « honorable travail. » Je revins ensuite dans le salon, et je présentai les deux coquilles fermées au chef d'atelier, en le chargeant de remercier personnellement de ma part M. Joy**. Siv*** réclama l'exécution de l'engagement pris d'aller, ce jour-là même, à sa campagne : nous nous mîmes en route à l'issue du déjeuner.

CHAPITRE XXXV.

La maison de Siv***. — La vieille aveugle. — Piété filiale.

J'avais compté partir en calèche avec mademoiselle Contat : son indisposition l'empêchant d'être des nôtres, je revêtis mes habits d'homme, et je déclarai à Siv*** que je voulais monter son cheval anglais. Ce cheval était ombrageux. Siv*** rejeta formellement ma demande, en se fondant sur les dangers que j'aurais à courir. Quoiqu'il insistât sur ce qu'il répondait de ma vie et de ma santé au général Moreau, je finis cependant par vaincre sa résistance. On m'amena le cheval anglais ; je sautai hardiment en selle, et je fis caracoller mon coursier avec tant d'adresse et d'aplomb que

toutes les inquiétudes de Siv*** furent bientôt dissipées.

La conversation que j'avais eue dans la matinée même avec D. L., avait laissé dans mon âme un sentiment de bonheur qui me disposait à la gaieté. Entourée de personnes qui me témoignaient une bienveillance réelle, je ne tardai pas à me défaire de toutes façons cérémonieuses, et j'osai, pendant quelques heures, être *moi*.

La maison de Siv***, située sur les bords du Rhône, n'était point remarquable par son luxe intérieur; tout y était d'une simplicité élégante, mais sans aucune recherche. La maison, proprement dite, était bâtie dans la position la plus heureuse : le parc, enclos de murs de tous les côtés, était d'une étendue considérable ; et les accidens naturels du terrain y ménageaient à chaque pas des points de vue nouveaux et variés.

Il avait été formellement convenu la veille que Siv*** ne ferait aucun apprêt pour nous recevoir, que la fête serait tout improvisée, et que chacun mettrait la main à l'œuvre pour les préparatifs du repas. Siv*** avait tenu parole : la gaieté de notre réunion n'en fut que

plus franche; il semblait que chacun fît assaut de maladresse et de gaucherie; et presque toujours ces maladresses donnaient lieu à des éclats de rire qui ne finissaient plus. Il arriva qu'on eut besoin d'un plat de poisson : aussitôt nous montâmes dans un joli bateau; on jeta le filet, et nous apportâmes au cuisinier les produits abondans de notre pêche. Ce cuisinier veillait d'abord seul sur ses fourneaux; mais les détails du repas se multiplièrent bientôt au point de le forcer à demander du secours : deux de ces messieurs se transformèrent aussitôt en *aides*. J'encourageai leur zèle, sans prétendre à partager leur important ministère. Je me chargeai de faire dresser les tables et de mettre le couvert. On m'adjoignit M. de Parny et le capitaine Hol*** parce qu'ils étaient les plus jeunes.

La table avait été dressée sous une épaisse et verdoyante charmille. En un instant les plates-bandes qui nous entouraient furent dépouillées de leurs richesses, qui servirent à la décoration de notre salle de festin champêtre. La gaieté la plus franche présidait à notre repas, pendant lequel les convives firent plus d'une fois entendre les cris de : *Vive le général Moreau! vive la République!*

Au dessert, on me pria de chanter : je n'ai jamais eu assez de talent pour me faire prier. Je pris donc tout bonnement une guitare qu'on m'apporta, et j'allais chanter quelques airs à la mode, et qu'on venait de me demander, lorsqu'une autre pensée me saisit tout à coup ; je jetai ma guitare, et je commençai, avec l'accent du plus vif enthousiasme, *le Chant du Départ*. Ce morceau, que je n'avais jamais entendu sans une émotion profonde, ne parut rien perdre de son énergie en passant par ma bouche. L'enthousiasme fut porté au comble : on m'entourait, on me pressait les mains ; je crois même que, par amour pour la patrie, quelques convives se permirent de m'embrasser.

Il était près de huit heures lorsqu'on parla de retourner à la ville. Siv***, qui était bon et humain, voulut profiter de l'occasion pour nous intéresser au sort d'une pauvre infirme qu'il secourait de ses aumônes. Il proposa de faire un détour pour aller voir la bonne Marie : personne ne refusa de prendre part à une œuvre de charité, et nous montâmes à cheval.

Notre caravane côtoyait les bords du Rhône.

A un endroit où se trouvaient amarrés plusieurs bateaux, le capitaine Hol***, qui marchait le premier, voulut entrer dans un sentier que lui indiquait Siv***. Tout à coup une vieille mendiante assise sur l'herbe, et qu'il n'avait point aperçue, se lève: le cheval du capitaine, effrayé de cette apparition, fait un bond en arrière, puis s'élance vers le fleuve malgré les efforts de son cavalier pour le retenir. Hol*** courait le plus grand danger, sans le courage et le sang-froid d'un batelier qui se trouvait là par hasard. Cet homme, saisissant une planche et l'élevant à une certaine hauteur, l'oppose à l'élan du cheval, qui donne du poitrail contre cette barrière, et s'arrête tout court, comme confus de sa frayeur. Je m'étais élancée au galop sur les traces du capitaine. J'arrivrai tout juste au moment où son cheval venait de s'arrêter.

Tandis que tous les cavaliers entouraient le capitaine, je saisis la main rude et noire du batelier, et j'y glissai deux pièces d'or. Mais la joie, cupide en apparence, que lui inspira ce présent, diminua d'abord de beaucoup ma reconnaissance pour le service qu'il venait de rendre à notre compagnon de voyage. Le reste de notre

société voulut joindre son offrande à la mienne, et Hol*** invita ce brave à venir le lendemain recevoir chez lui de nouveaux témoignages de sa gratitude.

Jacques (c'était le nom du batelier) refusa l'invitation. « Il ne pouvait, disait-il, s'éloigner « de sa mère, qu'il ne quittait jamais toutes les « fois qu'il n'était pas occupé des travaux de sa « profession. » Cette mère était infirme et malade ; et ce qui lui rendait notre générosité si précieuse, c'était qu'elle allait le mettre à même de lui procurer un matelas et un bon lit.

Je reportai avec intérêt mes regards sur Jacques, me reprochant de l'avoir jugé tout à l'heure avec tant d'injustice. « Messieurs, « dis-je aux personnes qui m'entouraient, Ma- « rie aura demain son tour : allons d'abord à « la chaumière de Jacques. Qui m'aime me « suive! »

Je n'eus pas besoin de répéter deux fois l'invitation : tout le monde se mit en devoir de m'accompagner. Les paysans, que nos cris avaient attirés, paraissaient tous charmés de voir nos libéralités tomber sur Jacques, et lui prodiguaient à l'envi mille témoignages d'affection et d'estime. Nous partîmes au galop, et

nous arrivâmes en deux minutes au triste réduit où gisait, depuis longues années, une femme octogénaire, accablée de misère et de maladies ; cette femme était la mère de Jacques, qui n'avait dans le monde d'autre ressource et d'autre appui que son fils.

Qu'on se figure une chambre de dix pieds carrés, meublée d'un lit que l'ingénieuse tendresse de Jacques avait su rendre plus doux en le suspendant, avec des cordes, au plancher, comme un hamac; deux escabelles, une moitié de table appuyée contre la muraille, et quelques poteries sur une planche; telle était la demeure de la pauvre mère de Jacques. A notre arrivée, elle étendit vers nous ses mains, et nous remercia, avec l'expression de la plus vive reconnaissance, de ce que, disait-elle, nous avions bien voulu faire pour son fils qui était agenouillé devant elle.

Nous étions d'abord restés immobiles devant ce tableau touchant. Les pièces d'or que nous avions données à Jacques étaient sur la couverture de la vieille infirme; elle les montrait à son fils, en lui disant : « Jacques, te voilà heureux; « tu pourras maintenant épouser Georgette. »

Je voulus savoir ce que c'était que Georgette, et j'appris bientôt que ce nom était celui d'une jeune fille aussi recommandable par sa bonne conduite que par sa beauté. Le capitaine Hol*** sortit pour courir à sa recherche, sur quelques renseignemens qu'on venait de lui donner; mais ses recherches furent infructueuses, et Georgette ne vint qu'une demi-heure après son retour. Nous avions déjà pris, entre nous, toutes les dispositions propres à assurer le prompt mariage des deux amans. La vieille mère était dans le ravissement, et son fils dans une joie qui tenait de la folie.

Georgette arriva enfin : Jacques s'élança vers elle, la prit par la main et me l'amena; il nous l'avait dépeinte comme un miracle de beauté: je pus me convaincre, en la contemplant, de cette vérité incontestable, que l'amour embellit tout. Georgette après m'avoir saluée, s'avança vers le lit de la vieille femme et l'embrassa de la manière la plus tendre, en lui demandant, dans son langage rustique, s'il était bien vrai qu'elle voulût l'adopter pour sa fille.

Pendant que nous nous laissions aller à l'émotion de cette scène attendrissante, Siv*** n'avait point perdu de temps; il avait pris toutes

les informations qui pouvaient lui faire connaître la nature et l'étendue des besoins de cette famille. Je fus étonnée de la modicité de la somme qui pouvait assurer le bonheur de ces pauvres gens. Je ne voyais autour de nous que des physionomies rayonnantes de joie: la mienne était loin d'être sombre. Avec quel plaisir mes regards se fixaient sur les traits de Jacques, et combien je trouvais de douceur à contribuer pour quelque chose au bien-être d'un homme si digne d'estime! Nous quittâmes enfin la chaumière de Marie, et nous reprîmes le chemin de la ville, chargés des bénédictions de la foule qui nous entourait, et surtout de celles de Jacques et de Georgette. Tout en galopant, je me livrais au plaisir de préparer dans mon esprit la félicité à venir de ce couple si intéressant.

Je confiais sans façon à mes compagnons de voyage tous les projets que je me proposais d'exécuter plus tard, pour prouver aux deux amans l'intérêt qu'ils m'avaient inspiré: on m'écoutait avec complaisance, en applaudissant à mes intentions. Ce fut à Siv*** surtout que je recommandai mes nouveaux protégés; il me promit de ne pas les abandonner quand j'aurais quitté Lyon, et il tint parole. Depuis cette

époque, je suis passée quatre fois dans cette ville, et je n'ai jamais manqué d'aller rendre ma visite à Georgette, qui a réalisé toutes les espérances que j'avais d'abord conçues d'elle.

En rentrant chez moi, je trouvai une lettre de Moreau et un billet d'adieu que m'adressait D. L. Le ton de familiarité mal déguisée qu'il prenait avec moi m'apprit qu'il connaissait déjà tout l'empire que lui donnait sur moi l'indiscrète révélation des secrets de mon cœur. Mais quelle fut mon émotion lorsque j'arrivai à cette phrase qui terminait sa lettre :

« Celui dont vos vœux accompagnent les « triomphes sera à Paris dans peu de jours ; il « doit aller aux eaux qui lui ont été ordonnées « pour sa blessure, et il ne s'arrêtera que qua« rante-huit heures. »

« — Il est blessé! » m'écriai-je douloureusement; aussitôt mon cœur se serra, mes yeux se fermèrent, et fondant en larmes je tombai presque sans mouvement sur un fauteuil. J'étais seule dans ma chambre, où je m'étais enfermée pour lire mes lettres : il fallait cependant reparaître dans le salon; il se passa plus d'une demi-heure avant que je fusse en état de me montrer. Une résolution soudaine me

rendit ma fermeté, et je vins retrouver ma compagnie, qui s'était accrue de quelques nouveaux arrivans pendant mon absence. Entraînée par la passion violente qu'irritaient encore en moi les obstacles et l'inquiétude, j'annonçai sans préambule que je comptais partir le lendemain pour Paris. A ces mots, la surprise se peignit sur tous les visages : Siv***, me prenant à l'écart, s'informa du motif que je pouvais avoir de prendre une si brusque détermination. Je lui répondis que ce motif était puissant; qu'il ne me permettait pas de rester davantage à Lyon; et sans m'expliquer plus longuement, je lui remis la note des sommes que je le priais de compter en mon nom à Jacques et à Georgette. Je me retirai de bonne heure, et dans un état si visible d'agitation, que personne ne douta que j'eusse reçu de mauvaises nouvelles de Moreau.

Quelle nuit je passai! Le savoir blessé, mourant peut-être! je n'étais plus à moi. Quelques réflexions tardives sur l'inconséquence de ma conduite ajoutaient encore à mon trouble. Qu'allait-on penser? que penserait Moreau lui-même? quelle serait sa douleur s'il pénétrait jamais dans les replis de mon cœur! Je

passais successivement du repentir à l'amour, et de l'amour au repentir. La certitude que je pourrais enfin voir l'homme qui, sans le savoir, régnait en souverain sur mon cœur, me faisait oublier tout le reste. Le jour parût enfin, et je m'occupai sans délai des préparatifs de mon départ.

CHAPITRE XXXVI.

Un fat. — Visite à la fabrique de M. Jo***. — Départ pour Paris.

Si je ne quittai pas Lyon ce jour même, mon départ ne fut point retardé par de sages réflexions, il le fut seulement par le bruit qui s'était répandu dans la ville que le général Ney n'était pas blessé, mais qu'il avait été fait prisonnier par les Autrichiens. Alors ma pensée, sans changer d'objet, prit pour quelques instans une autre direction. La veille j'avais tremblé pour ses jours; le lendemain je frémissais en songeant qu'il était pour long-temps peut-être éloigné de sa patrie, séparé de ses amis et de ses compagnons d'armes. Je m'associais à la peine qu'il éprouvait sans doute de se voir condamné à l'inaction. Il y avait des instans où j'aurais mieux aimé le savoir blessé que

prisonnier; il me semblait que telle devait être aussi sa pensée.

Mes projets de départ restèrent donc tout à coup suspendus : je cédai assez facilement aux instances qu'on me fit de prolonger encore quelque temps mon séjour à Lyon; rien ne m'engageait plus à me rendre promptement à Paris, puisque je ne devais pas l'y trouver; mais pendant le peu de jours que je restai encore à Lyon, avec quel empressement je recherchais quiconque pouvait me parler de lui! Et qui n'en parlait pas? Personne ne s'étonnait de mon enthousiasme pour le général Ney; car on connaissait mon imagination *florentine*, et l'on trouvait fort ordinaire de ma part ce qui eût paru singulier chez toute autre femme. Mon langage passionné ne faisait donc naître aucun soupçon : D. L. m'avait devinée : il put en trouver la certitude positive dans le petit nombre de lignes que je lui adressai en réponse à son billet, pour lui annoncer ma très prochaine arrivée à Paris.

J'envoyai dans la journée savoir des nouvelles de mademoiselle Contat; elle avait la migraine : comme cette migraine dura trois jours, pendant lesquels je ne pus obtenir d'elle un mot

de souvenir, je résolus de ne plus la voir désormais que sur la scène, bien sûre que je la trouverais là toujours aimable. Depuis lors, je ne me suis jamais départie de ma résolution. Le désir que j'avais toujours eu de témoigner aux grands artistes la haute estime que doivent inspirer leurs talens m'avait conduite chez mademoiselle Contat. La visite que je lui avais faite avait acquis de la publicité ; et l'empressement que j'avais mis à l'accompagner au théâtre, joint à l'élévation du rang que j'occupais dans le monde, avait attiré sur moi les regards de tous les membres du tripot comique. Ceci me conduit naturellement à raconter une aventure assez ridicule, que je dus regarder comme la conséquence de ma conduite irréfléchie.

Il y avait, dans la troupe qui exploitait alors le théâtre de Lyon, un acteur que je nommerai simplement Derville : c'était un fort bel homme qui trouvait, disait-on, peu de cruelles dans la ville. J'avoue que je ne partageais pas l'enthousiasme de ses admiratrices ; je lui trouvais plus d'audace que de talent, et j'étais choquée surtout de la confiance qu'il tirait de ses avantages physiques. L'attention que j'avais mise à l'examiner au théâtre, sur la foi de sa

renommée galante, ne lui avait point échappé, et dès lors il m'avait jugée digne de ses hommages.

J'avais l'habitude de faire le matin, seule et de bonne heure, un premier déjeuner dans mon appartement. A cet instant je ne souffrais pas d'importuns ; c'était pour moi l'heure du recueillement et de la rêverie; et mes domestiques savaient qu'une cause de la plus haute importance pouvait seule me déterminer à recevoir qui que ce fût avant ou pendant ce premier repas.

Un matin, le silence qui régnait ordinairement autour de moi fut interrompu par le bruit de quelques voix que j'entendis dans le salon contigu à ma chambre. Comme je connaissais l'exactitude d'Ursule à remplir toutes mes volontés, je pensai d'abord qu'il s'agissait peut-être d'une nouvelle mission de D. L., et dans l'impatience de ma curiosité, je sortis de ma chambre comme pour savoir la cause du bruit qui avait frappé mon oreille. « Faites entrer, dis-je à Ursule, et finissons tout ce tapage. »

Ursule ne me répondit qu'en m'invitant à prendre un schall. Je réparai en effet le dés-

ordre de ma toilette, et croyant qu'il s'agissait de quelque malheureux qui venait réclamer des secours, je m'avançai à la porte du salon. On peut juger de mon étonnement lorsque je me trouvai en face de M. Derville, dont la visite devait en effet me surprendre : je restai un moment interdite. L'assurance de sa démarche, l'élégance recherchée de sa parure, et son empressement à se jeter au devant de moi, ne me permirent pas de douter qu'il se présentât en conquérant. J'étais indignée de son impudence ; je réussis toutefois à me contenir, et, d'un ton très froid, je lui demandai quel était le motif de sa visite, et en quoi je pouvais lui être utile auprès du général Moreau.

Il me répondit, sans rien perdre de son assurance : « Je ne viens pas, Madame, pour « vous demander un service ; on ne dérange « pas une si belle femme pour l'ennuyer ; mais « sachant combien vous êtes bienveillante pour « les artistes, j'ai voulu, à ce titre, avoir l'hon- « neur de faire votre nnaissance. »

Je balançai un moment entre la colère et la pitié ; mais l'impertinence de son langage me fit sentir que je ne pouvais me montrer trop

sévère. Il était resté debout, et moi aussi : je sonnai, et je donnai ordre au domestique qui se présenta, de se tenir dans l'antichambre, et d'avertir Ursule qu'elle eût à se rendre sur-le-champ près de moi. « Pour vous, Monsieur, « ajoutai-je en toisant de la tête aux pieds « l'insolent visiteur, quoique vous prétendiez « n'attendre de moi aucun service, je veux vous « en rendre un fort important, c'est de vous « apprendre ce qu'il y a pour le moins d'incon- « venant dans votre démarche près de moi : le « nom que je porte aurait dû vous faire penser « que l'accès de ma maison doit être interdit à « bien des gens : je veux bien ne pas vous « dire en face si vous êtes de ce nombre ; mais « je vous engage à ne jamais vous présenter « devant moi, et à mieux mesurer vos démar- « ches à l'avenir. »

Il voulut répliquer ; j'avais sonné de nouveau : les deux portes du salon s'ouvrirent. Ursule entra, suivie d'un de mes gens. « Con- « duisez Monsieur, » dis-je au domestique en faisant une légère inclination de tête, et je rentrai chez moi. Je sus depuis combien j'avais eu raison de lui faire expier ainsi publiquement l'impertinence de sa démarche : sans cette

précaution je courais grand risque de grossir la liste des conquêtes de M. Derville : sa mésaventure fit au contraire du bruit au théâtre et dans la ville. Toute satisfaite que j'étais d'avoir puni sa témérité, je ne me serais pas consolée cependant de lui avoir fait subir une telle humiliation, si je n'eusse pensé que ma conduite était en tout conforme aux devoirs que j'avais à remplir vis-à-vis de Moreau. Ma compassion pour lui s'évanouit entièrement le lendemain, lorsque je vis avec quelle impudence il osait, à son entrée en scène, fixer ses regards sur ma loge. Il y avait autour de moi quelques personnes, et surtout des jeunes gens qui parlaient hautement de rabaisser son insolence par quelques coups de sifflet. J'empêchai qu'on en vînt à cette extrémité, et je résolus de ne pas pousser plus loin ma vengeance.

Avant de quitter Lyon, je voulus visiter la superbe manufacture de M. Jo*** : je ne m'appesantirai pas sur les détails de la réception qu'on me fit dans ses ateliers ; cette réception fut on ne peut plus flatteuse. La gratification que j'avais fait remettre aux ouvriers avait d'avance prévenu tout le monde en ma faveur, et l'empressement qu'ils mirent à

m'expliquer toutes les merveilles de l'industrie lyonnaise fut le premier témoignage de leur reconnaissance. Au moment de franchir la porte des ateliers, j'aperçus une jeune fille de quinze ou seize ans, pâle, et portant sur sa physionomie tous les signes de la souffrance; elle était plus pauvrement vêtue que les autres. Assise à son métier, elle ne se leva point à mon approche, et continua de travailler sans détourner les yeux. Je demandai qui elle était : on me répondit que, privée de sa mère par une mort toute récente, elle venait d'être admise pour la remplacer dans la fabrique. Un accident cruel avait de bonne heure ôté à cette jeune fille l'usage de ses deux jambes : on l'apportait le matin à son métier, et le soir on la reportait au triste réduit qu'elle occupait maintenant seule.

J'allai m'asseoir près de cette infortunée; elle ne répondit à ma première question que par un torrent de larmes : je lui prodiguai les consolations; je lui fis accepter des secours, et j'eus la satisfaction de voir, au moment où je m'éloignai d'elle, que j'avais réussi à faire rentrer l'espoir dans son ame. Le soir même je parlai à M. Jo*** de ma nouvelle protégée;

cet homme bienfaisant voulut être de moitié dans ce que je me proposai de faire pour elle. Il me dit qu'il avait résolu de lui donner un logement dans l'intérieur même de sa manufacture, et de lui assigner un travail propre tout à la fois à la moins fatiguer et à augmenter encore le prix de ses journées : je lui remis encore quelque argent, en le priant d'en faire la remise après mon départ. Le 23 juin 1799 je quittai cette ville de Lyon où j'avais reçu tant de témoignages d'estime et de bienveillance. Le souvenir de l'accueil que me fit à cette époque la société lyonnaise m'est d'autant plus cher, qu'en des temps moins heureux j'ai retrouvé à Lyon les amis qui s'étaient attachés à moi, et dont l'affection ne s'est jamais démentie.

CHAPITRE XXXVI.

Arrivée à Chaillot. — Souvenirs. — Effets du hasard. Un songe.

C'est sans doute une grande faiblesse que d'ajouter foi aux présages et aux pressentimens; la vérité m'oblige à déclarer que cette faiblesse fut de tout temps la mienne. Après un voyage très rapide, j'arrivai à Chaillot fatiguée de corps et d'esprit. Rien ne saurait exprimer la tristesse du sentiment qui me saisit au moment où, suivie seulement de mes domestiques, j'entrai dans cette retraite si long-temps habitée par l'homme qui m'avait associé à sa gloire, et que je venais de laisser exposé à tous les périls de la guerre.

Tout avait été préparé pour me recevoir, conformément aux intentions du maître de la maison : le luxe avait épuisé toutes ses ressources pour orner mon appartement. L'iso-

lement où je me trouvais redoublait cependant encore ma tristesse; je ne pouvais plus commander à mon émotion, et je demandai avec douceur qu'on me laissât pendant quelques minutes entièrement seule.

Je quittai aussitôt la jolie chambre que je devais habiter, pour courir à la petite bibliothèque enfumée où j'avais vu tant de fois Moreau absorbé dans ses méditations, dont les résultats étaient aujourd'hui si profitables et si glorieux pour la France. J'avais besoin de m'interroger dans la solitude pour savoir à quel point je pouvais mériter encore son attachement.

Ce petit cabinet était meublé de quelques planches chargées de livres, et les portraits de quelques généraux célèbres en composaient tout l'ornement. Assise dans le fauteuil de maroquin noir qu'occupait ordinairement Moreau, je m'abandonnais à l'enthousiasme qu'excitaient en moi mes souvenirs : des larmes s'échappèrent enfin de mes yeux, et le calme rentra dans mon ame : il me semblait que, par ce retour aux plus nobles affections de mon cœur, je redevenais digne de l'amour que j'avais inspiré à un si grand homme. Je pris sur-

le-champ les plus sages résolutions ; mais une demi-heure ne s'était pas encore écoulée que déjà ces résolutions s'étaient évanouies pour faire place à des sensations plus violentes et plus passionnées. Pour échapper aux rêves ardens de mon imagination, je pris le parti de sortir du cabinet. J'appelai Ursule, et j'allai sans différer davantage prendre possession de mon appartement.

Le babillage vif et enjoué de cette jeune fille, qui avait d'ailleurs beaucoup d'affection pour moi, me procurait ordinairement une distraction agréable, lorsque je voulais, pour ainsi dire, m'éviter moi-même. Ce jour-là sa conversation me parut insignifiante et stérile. Cette élégance, ce luxe, qui excitaient en elle une admiration si profonde, ne faisaient naître dans mon ame que le sentiment des devoirs de la reconnaissance envers Moreau, et le remords d'y avoir déjà manqué. J'étais mal avec ma conscience; la sévérité très-juste avec laquelle je me jugeais moi-même aurait pu me rendre sévère et même injuste à l'égard de ceux qui m'entouraient: la bonté naturelle de mon caractère tempérait fort heureusement les accès de ma mauvaise humeur accidentelle. Ursule

aurait bien pu sans cela porter la peine de mes propres torts.

Comme ses exclamations admiratives sur la magnificence de notre nouveau domicile me fatiguaient de plus en plus, je me hâtai de m'affranchir de sa présence; je lui donnai le présent de *bonne arrivée* [1]; je lui commandai d'aller prévenir le concierge que je ne voulais recevoir aucune visite avant huit jours, et de me préparer le thé dans le salon du rez-de-chaussée.

Nouvelles exclamations de la part d'Ursule fort étonnée de mon amour subit pour la solitude, et toute triste d'être condamnée à ne voir pendant si long-temps Paris que de loin. Je lui promis, pour la consoler, de la laisser sortir tous les soirs sous l'escorte d'un des domestiques de la maison. Après avoir eu à supporter force baise-mains, en témoignage de reconnaissance, j'obtins enfin qu'elle me laissât seule.

L'un des plus grands agrémens de mon habitation était une étendue de vue charmante. Le général avait fait préparer pour mon logement la portion de bâtiment qu'occupait Kléber avant son départ. J'avais, au

[1] Ces présens sont d'un antique usage en Italie.

premier étage, une belle chambre à coucher, un salon spacieux, et un élégant boudoir dont les fenêtres dominaient Paris. Je m'arrêtai, dans la chambre à coucher, devant la copie fort exacte d'un de mes portraits en miniature, peint à l'époque de mon mariage. C'était la première fois que cette copie frappait mes regards; j'y étais représentée, comme dans l'original, avec la couronne et le bouquet virginal. Le tableau portait la date précise de mon mariage. Quel souvenir pour moi! Mille pensées cruelles oppressaient à la fois mon cœur; j'étais comme enchaînée à la place où je me trouvais. Mon âme était navrée, et mes yeux versaient des torrens de larmes: mes regards étaient fixés sur ce portrait: s'ils s'en détachaient quelquefois, c'était pour errer sur tous les objets dont j'étais entourée, avec une expression qui semblait dire: « Où suis-je? et qui suis-je ici. »

Soudain je saisis le portrait et je courus le cacher au fond de mon secrétaire; mais j'étais destinée à épuiser ce jour-là toutes les émotions les plus propres à égarer mon cœur. Dans le tiroir secret que j'ouvris pour y placer le tableau qui éveillait en moi de si cruels souvenirs, j'aperçus d'abord un paquet de lettres

adressées, à des époques assez récentes, par Kléber à Moreau. Ces lettres étaient ouvertes : par un hasard que je ne puis m'empêcher d'appeler fatal, la première qui s'offrit à mes yeux contenait presque à chaque ligne le nom du général Ney, l'éloge de sa bravoure, les présages les plus honorables sur ses destinées militaires. A la vue de ce nom, qui m'était déjà si cher, ma main se porta sur mon cœur dont les battemens redoublaient, pour ainsi dire, de force à chaque minute. Les éloges de Kléber, la haute estime qu'il témoignait pour un officier qui paraissait destiné à devenir bientôt un de ses plus redoutables émules, portaient au plus haut degré l'ivresse de mon amour, et justifiaient à mes yeux l'égarement de mon cœur. Je relus vingt fois cette lettre. Après l'avoir soigneusement serrée, je descendis au jardin où j'errai long-temps, livrée aux rêves de mon imagination, et formant mille projets plus insensés les uns que les autres.

Je rentrai enfin dans le salon. Ursule y avait, suivant mes ordres, fait servir le thé. Je trouvai là le concierge de la maison et sa grosse femme, gens fort déplaisans de leurs personnes, escortés d'enfans d'une laideur tout au moins

6.

égale, et qui venaient prendre mes ordres. Je réitérai l'injonction de fermer rigoureusement ma porte à tous les importuns. Chaque matin on devait m'apporter la liste des personnes qui se seraient présentées pour me voir, et parmi lesquelles je choisirais celles dont il me conviendrait de recevoir plus tard les visites. Je commandai qu'on fît, en mon nom, l'aumône à tous les pauvres. Le général assurait de bons gages à tous ses domestiques : je promis au concierge, si j'étais contente de ses services, d'y ajouter vingt francs par mois de ma bourse, et de payer les mois d'école de ses enfans. Toutes ces générosités étaient, comme on le verra plus tard, bien mal placées; mais je ne veux pas anticiper sur les événemens.

J'ai eu, dans le cours de ma vie, des songes fort extraordinaires : j'ai avoué plus haut, avec franchise, quelle impression ils ont toujours produite sur moi ; on me permettra de raconter le rêve qui vint troubler la première nuit que je passai à Chaillot.

Après avoir pendant long-temps appelé en vain le repos, je commençais à goûter un sommeil fort agité par toutes les émotions du jour : tout à coup je me sentis comme transportée à

Milan. Assise près de Moreau dans un parterre émaillé de fleurs, j'écoutais, les yeux baissés et en silence, son langage plein de tendresse pour moi. Peu à peu je sentis sa main quitter la mienne : bientôt il me repoussa faiblement; je lève la tête, et à quelque distance je vois Moreau à genoux près d'un berceau dans lequel reposait un enfant nouveau-né, beau comme le jour : une jeune femme, parée des grâces les plus séduisantes, veillait à la tête de ce berceau. Je veux parler, ma bouche reste sans voix : je veux marcher, mais on eût dit qu'une force surnaturelle retenait mes pas : mes lèvres laissent enfin échapper un son inarticulé. Moreau se tourne vers moi : son visage est pâle, ses traits sont altérés, ses yeux éteints; il me montre le berceau, puis la jeune femme, et d'une voix sépulcrale : « Elzelina, dit-il, ce bonheur « me coûte la vie. » Aussitôt il roule à mes pieds mutilé et sanglant. Je m'éveille enfin en poussant un cri d'horreur, et je m'élance loin de mon lit. Ce lit était placé sur une estrade recouverte d'un drap écarlate : mes pas s'embarrassent dans ce tapis, et je tombe étendue sans mouvement.....

Je restai quelques minutes dans un anéantis-

sement total. Ma tête avait heurté la base d'un trépied de bronze, mon visage était arrosé de sang, et mes cheveux épars sur mon front m'offraient le seul moyen d'étancher ma plaie. Je parvins enfin à me relever, je m'assis sur mon lit; mes larmes coulèrent d'abord en silence; mais bientôt l'oppression de ma poitrine vint les changer en de bruyans sanglots.

Ursule couchait dans un cabinet voisin de ma chambre; elle m'entendit, et ouvrit doucement ma porte. La lumière d'une lampe de nuit éclairait seule cette scène : à mon aspect Ursule s'élance avec un cri de douleur et d'effroi, et me saisit dans ses bras. Ses cris et ses plaintes me rendent à moi-même, en me faisant éprouver le besoin de calmer son inquiétude. Cette inquiétude était exprimée avec toute la vivacité du langage de notre commune patrie, surtout avec cet accent du cœur auquel le cœur ne peut jamais se méprendre.

Quand elle m'eut aidé à me recoucher, elle m'accabla de questions : il fallait que j'éprouvasse un chagrin secret et violent pour n'avoir pu goûter qu'un sommeil si agité; j'avais prononcé, à plusieurs reprises et à haute voix, le nom du général. Elle n'osait me questionner;

mais elle craignait que je n'eusse reçu de tristes nouvelles d'Italie. Je cherchai à la rassurer, et je rejetai le trouble où j'étais sur le rêve effrayant qui avait agité mon sommeil. A ce mot de rêve : « Vous avez eu un rêve, Madame ! s'é« cria Ursule; racontez-le moi; je vous l'expli« querai sur-le-champ. » Je ne pus m'empêcher de sourire; mais il y avait dans les paroles que je venais d'entendre un ton de confiance si sincère que je repris bientôt malgré moi mon sérieux. « Tu sais donc interpréter les songes? » répondis-je alors à Ursule. « — Oui, Madame; « et pour vous prouver que je ne ments pas, je « vous dirai que ma science m'a appris depuis « long-temps tout ce qui devait m'arriver à « compter du jour où vous me prendriez à votre « service. Je connais vos chagrins et leur source. « Ah ! si j'osais !..... »

Mon front se couvrit d'une rougeur subite : j'osai cependant regarder attentivement la devineresse. « Puisque le jour va paraître, me « dit-elle, Madame, et que vous avez l'air de « renoncer au sommeil, je cours chercher mes « cartes ; » et elle sortit tout aussitôt.

CHAPITRE XXXVIII.

Idées superstitieuses. — Nouvelles de la Hollande, — Comment j'y réponds.

J'ATTENDAIS impatiemment le retour d'Ursule, sans trop m'expliquer les motifs de cette impatience. Il y avait une lutte entre ma crédulité et ma raison : mais cette lutte était inégale ; la raison succomba, et je finis par attacher au bavardage sibyllin de ma femme-de-chambre beaucoup plus d'importance que je n'aurais voulu en mettre pour me sauver du ridicule, si ma foi aux oracles de la dame de Pique et du valet de Carreau acquérait jamais quelque publicité. Ursule revint enfin : elle ne manqua pas de m'expliquer à tort et à travers le sens de mon rêve ; mais il me fut impossible, quoi que j'en eusse, de ne pas trouver quelques rapports entre ses interprétations et la situation

de mon cœur. Selon ma Pythonisse, j'avais à redouter de fâcheux pronostics, et l'avenir pouvait m'amener des malheurs affreux. L'indifférence avec laquelle je m'efforçais d'écouter les arrêts du destin céda bientôt, malgré moi, à une terreur superstitieuse contre laquelle mon bon sens naturel se révoltait en vain. Ursule ajouta, en hésitant, que mon agitation avait sa source dans un amour violent, et que l'objet de cet amour n'était point le général Moreau. Quand je vis que la conversation prenait une tournure aussi étrange, je recouvrai assez de force pour sourire dédaigneusement; un regard que je lançai sur Ursule lui fit baisser la tête; je lui imposai silence, et elle sortit.

Lorsque je fus seule, et que je ne craignis plus de montrer ma faiblesse à un tiers qui pouvait en abuser, je revins malgré moi aux paroles de cette fille; je les commentais dans mon esprit, et j'y trouvais beaucoup de vérité pour le passé, beaucoup de vraisemblance pour l'avenir. La connaissance qu'elle paraissait avoir de mon cœur ne me semblait pas le résultat des remarques que mes extravagances la mettaient à même de faire journellement : j'y voyais la

puissance d'un art que je m'étais en vain efforcée de mépriser jusqu'alors.

J'avais l'habitude de placer près de mon lit quelques volumes de choix; et la lecture du soir a toujours eu le plus grand charme pour moi. Ursule avait mis la veille à ma proximité tous les livres qu'elle avait trouvés dans les poches de notre berline de voyage. Contre mon ordinaire, je n'avais point lu avant de me livrer au sommeil; le hasard plaça sous ma main, dès qu'il fit jour, un cahier transcrit par moi-même; et sur lequel javais traduit en italien des maximes et des pensées détachées. Quel fut mon étonnement lorsque je l'ouvris à ce passage :

In van del genio il lume immortal ci fa guida ;
Sogni, fantasime, e di terror motive son del volgo le delizie [1].

Je relus plusieurs fois ces deux lignes qui choquaient, par circonstance, si directement ma vanité. Sans prétendre à une grande supé-

[1] « En vain la lumière immortelle du génie nous sert de « guide ; les songes, les fantômes et les objets de terreur « sont toujours les délices du vulgaire. »

riorité intellectuelle, je ne m'étais cependant jamais crue indigne d'être absolument confondue dans la foule. L'application de la maxime italienne que je venais de lire était humiliante pour moi : il fallait la supporter puisque je la méritais si bien.

Je passai trois jours entiers dans la même agitation et sans permettre à qui que ce fût de pénétrer dans ma solitude. Le seul moment où cet état, pour ainsi dire léthargique, éprouvait quelque modification, c'était celui où l'on m'apportait mes lettres. Quant aux cartes de visite, je ne me donnais pas même la peine de les lire. Il n'y avait alors à Paris qu'une seule personne dont la visite ne pût m'être indifférente, et j'étais bien sûre que cette personne m'écrirait dès qu'elle aurait appris mon arrivée. Peu de jours s'étaient encore écoulés lorsqu'Ursule m'apporta, le matin, un billet dont je reconnus parfaitement l'écriture; c'était celle de D. L., qui me demandait la permission de se présenter chez moi; il m'annonçait sa visite pour le jour même. Je fus transportée de joie en songeant que je pourrais enfin reprendre avec lui les entretiens qui me rendaient naguère encore si heureuse à Lyon. Je donnai l'ordre

qu'on laissât entrer D. L. dès qu'il se présenterait.

J'étais occupée à faire garnir d'arbustes et de fleurs la terrasse de mon jardin, lorsqu'on m'annonça la visite que j'attendais. Mes premiers mouvemens sont toujours irréfléchis, et ils révèlent clairement ce qui se passe dans mon cœur. Joyeuse de revoir le seul homme qui possédât le secret de mon amour, je lui tendis la main avec l'expression de l'amitié la plus vive, et je l'entraînai dans un bosquet qui était au fond du jardin, sans songer aux conjectures que cette conduite pouvait faire naître dans l'esprit de mes domestiques. « Que j'ai désiré « de vous voir! disais-je avec feu ; avez-vous de « ses nouvelles? est-il mieux? est-il à Paris? « Oh! de grâce, parlez, parlez vite.

« — Rassurez-vous, madame, il est hors de « tout danger; il a été relâché par le gouvernement « ment autrichien, et bientôt il sera à Paris.

« — Que je serai heureuse de le voir! Je vous « en supplie, ne manquez pas de m'instruire « exactement de son arrivée. »

Toutes ces exclamations sortaient de ma bouche, sans que j'eusse l'idée d'en peser les conséquences. Entraînée par une force

irrésistible, il semblait que je fusse devenue sourde et aveugle pour tout ce qui ne flattait pas ma passion. D. L. se garda bien de ne pas mettre à profit mon délire pour m'attirer encore plus près de l'abîme : par des faits authentiques adroitement combinés avec de grossiers mensonges, il sut exalter ma tête, au point que je le conjurai de se charger d'une lettre pour Ney. Cet oubli de toutes les convenances me mit entièrement à sa discrétion : la familiarité plus marquée de ses manières put dès-lors me faire soupçonner combien il se sentait déjà d'empire sur moi ; mais il ne m'était plus possible de revenir sur mes pas : je continuai de marcher dans une route dont le terme était l'accomplissement de mes plus chères espérances. J'invitai D. L. à déjeuner : il s'en défendit d'abord ; j'insistai en lui disant que je voulais causer avec lui de ses propres affaires. On nous servit à déjeuner dans le jardin même. Joseph, ce domestique de Moreau, dont j'ai déjà plus d'une fois prononcé le nom, était accoutumé depuis long-temps à mes façons d'agir ; il n'éprouva donc aucune surprise de ce tête-à-tête avec un étranger. Dans la suite, lorsque mes extravagances eurent autorisé les soupçons les

plus injurieux, Joseph persista toujours à soutenir l'innocence de mes relations personnelles avec D. L. : il avait jugé, au premier abord, que cet homme abusait étrangement de ma faiblesse et de ma bonté; mais il le trouvait avec raison beaucoup trop laid pour croire que je lui eusse jamais rien accordé qu'une confiance irréfléchie.

D. L. sentait parfaitement, comme je l'ai dit, tous les avantages que lui donnait sur moi mon extravagance; il profita du trouble où j'étais pour me faire mille contes plus invraisemblables les uns que les autres au sujet de sa mère et de sa sœur. En tout autre position il lui eût sans doute été plus difficile de me tromper; mais j'étais disposée à le croire en tout sur parole : je promis donc d'aller rendre visite à sa famille; il me promit de son côté que sa seconde visite ne se ferait pas long-temps attendre.

Bien des femmes pensent que les mesures de prudence ne sont jamais nécessaires dans leurs rapports avec un homme qui ne touche en rien leur cœur. Moi-même je le croyais aussi, et je recevais chaque jour, sans mystère ni prétention, un homme que je n'aimais pas, mais dont les visites avaient cependant un but coupable.

Je manquais donc aux devoirs de la reconnaissance, je trahissais la confiance que Moreau avait mise en moi, et je justifiais à l'avance tous les soupçons que pouvait faire naître mon étrange manière de vivre.

Je me garderai bien de raconter en détail toutes les ruses employées par D. L. pour m'amener à donner tête baissée dans le piége où j'étais moi-même si empressée de me précipiter. Ce récit n'aurait rien d'intéressant; il ne servirait qu'à fournir de nouvelles preuves de mon aveuglement et de mon inconcevable crédulité.

Huit jours s'étaient à peine écoulés que D. L. était déjà maître de toutes mes actions, et qu'il avait en sa possession une lettre assez imprudente pour me perdre entièrement dans le cœur de Moreau si jamais je tentais de me soustraire à la funeste influence de mon conseiller.

Toujours enfermée chez moi, je n'y recevais que D. L. Il jouissait dans la maison de toutes les prérogatives qu'aurait pu donner une amitié de vingt années. D. L. était trop adroit pour jamais se permettre un mot ou même un regard qui pût me faire soupçonner qu'il avait quelque prétention à me plaire. Il se bornait à pren-

dre avec moi le ton d'une familiarité amicale qui me choquait intérieurement, mais dont je n'osais m'offenser tout haut dans la crainte d'offenser moi-même un homme que j'avais déjà tant d'intérêt à ménager.

J'étais descendue à Chaillot sous le nom de madame Moreau : mes passe-ports déposés à la préfecture faisaient foi que la femme du général Moreau était arrivée d'Italie. Je reçus donc grand nombre de visites de politesse et de curiosité ; mais personne n'était reçu : les invitations m'arrivaient également de toutes parts ; elles restaient également sans réponse. Alors commencèrent les suppositions, les *on dit*. Je l'avais prévu : mais ma résolution était bien prise ; je ne craignais plus de sortir de l'obscurité à laquelle je semblais me condamner depuis mon arrivée, et je voulais acheter, même au prix du plus éclatant scandale, mon indépendance absolue.

Une lettre que m'écrivit Moreau me fit cependant faire quelques réflexions ; toutefois, je l'avouerai à ma honte, ces réflexions ne portèrent aucune atteinte aux chimères de mon imagination. Tous les projets dont il me faisait part, et qu'il avait conçus uniquement dans

l'intérêt de mon bonheur à venir, me devenaient importuns. Je ne me sentais plus assez forte pour supporter les liens d'une union durable : ma chaîne me semblait chaque jour plus pesante, et j'étais bien résolue à la secouer.

Mes parens avaient écrit directement à Moreau : pleins d'estime pour son caractère, ils confiaient à son honneur le soin de me replacer dans la position sociale dont je n'aurais jamais dû déchoir. « Tu vois, ma chère Elzelina, m'écrivait Moreau en me communiquant ces nouvelles, que si la guerre m'épargne, nous aurons à faire ensemble un voyage tout pacifique en Hollande : tu connais mes sentimens pour ta famille. Je serai fier de lui appartenir de plus près en te consacrant un jour ma vie par des liens indissolubles. »

Au même instant que je recevais la lettre de Moreau, il m'en arriva une autre d'une de mes cousines qui n'avait jamais entièrement rompu sa correspondance avec moi. Elle me confirmait ce que Moreau venait en partie de m'apprendre, que ma famille fort adoucie et calmée par les renseignemens qui lui arrivaient de toutes parts sur la considération dont m'environnait le général et la probabilité qu'il me choi-

sirait pour épouse, se disposait à faire, d'accord avec la famille de Van-M***, des démarches auprès de mon mari, pour obtenir de lui qu'il demandât une séparation définitive. Van-M*** était alors à Surinam où les intérêts de sa fortune l'avaient forcé de faire un voyage; mais on s'était pressé de lui écrire, et l'on paraissait bien décidé à ne pas perdre un seul instant pour terminer cette affaire.

La lettre de ma cousine me mit tout hors de moi. Dans la détermination de ma famille je voyais moins le désir de me rendre une position honorable que l'intention de me remettre, pour ainsi dire, en sa puissance. Cette idée m'était insupportable; je m'indignais à la seule pensée qu'on voulait encore une fois me ravir ma liberté et m'imposer des devoirs que mon caractère repoussait plus que jamais. Dans l'état d'exaltation où m'avait plongée la lecture de ces deux lettres, je mis la main à la plume, et j'écrivis sur-le-champ en ces termes au président du consistoire de l'église réformée d'Amsterdam:

« Monsieur le président,

« J'apprends, par voie indirecte, que ma fa-
« mille a cru devoir faire des démarches auprès

« de M. Van-M*** pour amener promptement la
« rupture définitive d'un lien qu'il a tant de
« motifs de détester. Je m'adresse à vous, mon-
« sieur le président, comme au chef de la reli-
« gion qui a consacré ce lien malheureux, pour
« vous déclarer que, prête à reconnaître et à
« confesser de nouveau la gravité de mes torts,
« je me soumettrai, sans aucune condition, à
« toute demande de divorce faite par M. Van-
« M**, directement et de sa propre volonté; mais
« en même temps je me déclare étrangère et for-
« mellement opposée à toute démarche qui ten-
« drait à obtenir son consentement pour rompre
« notre union : je déclare encore que je renou-
« velle ici le serment que je lui ai déjà fait à
« lui-même, de ne jamais donner ma main à un
« autre époux.

« Daignez, monsieur le président, prendre acte
« de ces deux déclarations qui renferment ma
« volonté formelle; et en instruire ma famille
« comme celle de M. Van-M*** : vous prévien-
« drez par là une démarche inconsidérée, qui
« n'est propre qu'à renouveler des souvenirs
« scandaleux dans l'opinion publique, et à ré-
« veiller dans le cœur de M. Van-M*** des re-
« grets dont je me trouve peu digne, mais

« dont je veux, autant qu'il sera en moi,
« lui adoucir l'amertume. Je ne retournerai
« jamais en Hollande; je ne demande désor-
« mais à ma famille que de m'oublier, et de me
« laisser jouir d'une indépendance si chèrement
« achetée. »

Cette lettre faite et cachetée, j'écrivis en ces termes à ma cousine :

« Ma chère Anna, ta lettre m'afflige, parce
« qu'elle me met en position d'affliger de nou-
« veau ton cœur toujours si bon pour moi.
« Je viens d'écrire à M. le Président du consis-
« toire : le contenu de ma lettre te sera ré-
« vélé par la tempête qu'elle ne peut manquer
« d'exciter dans la famille; mais quel vertige
« s'est donc emparé de nos parens? comment
« ont-ils pu croire que moi, qui n'ai pas su
« être heureuse avec le meilleur et le plus esti-
« mable des hommes, je veuille, après tant de
« fautes graves, tant de torts irréparables, don-
« ner à un autre le droit de m'en punir? et
« certes, cela ne pourrait manquer d'arriver
« tôt ou tard. Ne va pas me dire que je n'ai
« rien à redouter, en ce genre, de celui qu'on

« voudrait voir mon époux : personne ne connaît
« et n'apprécie mieux que moi toute la noblesse
« de son âme ; mais enfin il est homme.

« D'ailleurs, ma chère Anna, pourquoi feindre
« avec toi ? je n'ai pas d'amour pour le général
« Moreau ; et l'amour seul aurait pu vaincre
« ma répugnance à m'enchaîner par une nou-
« velle union. Moreau lui-même a pu d'abord
« ne pas rejeter une telle idée ; mais il ne sau-
« rait songer sérieusement à exécuter ce projet.
« Nos parens s'agitent donc mal à propos. Est-il
« en effet probable que, placé dans la plus
« haute position sociale, il veuille heurter de
« front les préjugés reçus, en donnant son nom
« à une femme *divorcée*, à une femme dont il
« connaît les égaremens, puisqu'il en a pro-
« fité ? Que cette illusion ait pu éblouir des
« parens qui vivent éloignés du pays que nous
« habitons, qui n'en connaissent ni les opi-
« nions, ni les mœurs, je le conçois ; mais il
« est important de faire évanouir tous ces rêves ;
« c'est dans ce but que j'ai dû écrire au président
« du consistoire.

« Maintenant, ma chère amie, parlons de toi
« et de ta pauvre sœur Maria. Ce que tu me
« dis de son état m'afflige ; et je voudrais ap-

« prendre qu'elle a enfin recouvré la paix de « l'âme et la santé du corps. Pourquoi ne l'a« voir pas accompagnée à Spa? Un médecin et « votre triste demoiselle de compagnie, voilà « des gens bien faits pour porter remède aux « peines du cœur, et surtout d'un cœur tel que « celui de Maria!

« Tu me demandes des détails sur l'Italie et « sur mes triomphes; je te parlerais volon« tiers de mon pays qui m'est si cher; quant « à mes triomphes, je les passe sous silence : « mon vœu le plus cher est que tu n'en ob« tiennes jamais de semblables; ce vœu est le « plus fort témoignage que je puisse te donner « de ma tendre et sincère amitié.

« Écris-moi souvent, étrangère désormais à « la Hollande, repoussée par ma famille, je « te demande, mon Anna, de me prouver que « je n'ai pas tout perdu, puisqu'il me reste « encore l'affection de mes chères cousines.

« ELZELINA.

« Je t'adresse une boîte destinée à ma bonne « mère; tu l'enverras à la baronne Van-Per*** « qui se chargera de la remettre : c'est la meil« leure amie de ma mère; elle a long-temps été

« la mienne, et j'aime à penser qu'elle me garde « encore un souvenir. Ma mère reste, vis-à-vis « de moi, dans un silence qui me tue. Ma lettre « au président va, je le sens, ajouter à sa colère: « Anna, tâche de la voir et de la fléchir en ma « faveur. Je lui envoie une vue du château où « naquit mon père [1]; si la note que j'ai placée « au bas de ce petit tableau ne l'émeut pas, ma « cause est à jamais perdue.

« Ma chère Anna, je joins à cet envoi un col- « lier et des bracelets, que je te prie de porter « en mémoire de moi. Je prie également Maria « d'accepter un camée représentant une tête de « Niobé. Tâchez d'arranger si bien les choses, « que les dignitaires de la famille ne se doutent « pas que ce sont là les dons de votre cousine « réprouvée, et qui vous aimera jusqu'à son « dernier soupir. »

Quand j'eus fais partir toutes ces lettres, je me trouvai plus tranquille; et D. L., en rame-

[1] Ce dessin représentait mon père en costume hongrois, distribuant des récompenses aux ouvriers des mines de Cremnitz, qui avaient sauvé au péril de leur vie un des compagnons de leurs travaux.

nant nos entretiens sur les pensées qui flattaient le plus mon imagination, sut me distraire des souvenirs qui s'étaient tout à coup réveillés en moi.

CHAPITRE XXXIX.

M. de La Rue. — Madame Amelin. — Jalousie extravagante. — Adresse de D. L.

Ma confiance dans mon perfide conseiller augmentait de jour en jour; déjà il avait obtenu de ma crédulité des sommes assez considérables, destinées à réparer les malheurs imaginaires de sa famille supposée; et le jour même où j'avais écrit en Hollande, il avait encore reçu de moi trois billets de cinq cents francs. Jamais il ne m'était venu à l'esprit de faire valoir les fonds que Moreau mettait à ma disposition bien au-delà de mes besoins. D. L. me suggéra cette idée avec l'intention, comme on le pense bien, d'en profiter pour son propre compte. Je lui remis à cette époque huit cents louis en or : il m'en rendit peu de temps après la moitié, dont j'avais besoin pour subvenir aux dépenses de ma maison : quant à l'autre

moitié, il voulait, disait-il, la placer avantageusement. Je lui donnai l'autorisation nécessaire, et je ne voulus pas même lui demander un reçu : jamais il ne m'a restitué une obole; et lorsque bien des années plus tard, je fus obligée de recourir à lui dans mes malheurs, j'obtins avec la plus grande peine qu'il me prêtât trois mille francs, en stipulant d'énormes intérêts qu'il retint d'avance.

Après avoir fermé pendant long-temps ma porte à tout le monde, je sentis enfin la nécessité de recevoir quelques visites. Ce fut alors que je fis, pour la première fois, la connaissance de M. de La Rue, banquier de Moreau, et beau-frère du fournisseur Solié, dont il a déja été question dans ces Mémoires. M. de La Rue était un homme tout-à-fait insignifiant, également dépourvu de grands défauts et de qualités marquantes : son intelligence ne franchissait jamais les bornes de la science des chiffres, et sa conversation n'avait, comme on peut le penser, rien de très propre à me distraire. Dès sa première visite, il m'annonça qu'il avait reçu du général l'ordre de m'ouvrir un crédit illimité; puis il me demanda la permission de m'amener madame de La Rue, qui

ambitionnait l'honneur de se lier avec l'épouse du général Moreau.

M. de La Rue était compatriote de Moreau, qui lui accordait de l'estime: c'était au fond un brave homme, trop occupé de ses affaires pour se mêler jamais indiscrètement de celles d'autrui. Sa femme n'avait, à beaucoup près, ni la même discrétion ni la même tranquillité d'humeur. Elle était fort remuante, exerçait sur son mari un grand ascendant; et dans les premiers temps de mon intimité avec Moreau, elle avait poussé M. de La Rue à tenter de me nuire dans l'esprit du général. Moreau m'avait instruite de ces petites machinations à l'époque de notre départ pour l'Italie. Il est à remarquer qu'à cette époque même j'habitais Passy. M. ni madame de La Rue n'ignoraient pas qu'aucun lien légitime ne m'attachait à Moreau; ils savaient fort bien aujourd'hui que rien n'était changé dans ma position, et cependant ils n'hésitaient pas à me donner un titre auquel je n'avais aucuns droits.

J'éprouvai une joie maligne en voyant leur orgueil s'abaisser à une démarche qui contrariait si bien leurs mauvaises dispositions pour moi. Cependant, comme je savais, de science

certaine, que leurs sentimens à mon égard étaient toujours les mêmes, je rejetai, aussi poliment que possible, la demande de M. de La Rue; je lui dis que mon intention était de continuer à vivre dans la retraite, et que je le priais de m'excuser auprès de sa femme. Quant à la nouvelle preuve de confiance que me donnait Moreau, j'en exprimai la plus vive reconnaissance. M. de La Rue, après m'avoir fait encore quelques observations banales, se retira un peu plus mon ennemi qu'il ne l'était en arrivant chez moi.

D. L. vint dans la journée; je lui contai en détail mon entrevue avec M. de La Rue, et surtout j'eus l'imprudence de ne pas lui cacher la générosité de Moreau envers moi : j'en étais fière, parce que je sentais que mon désintéressement m'en rendait digne. Notre conversation roula sur monsieur et madame de La Rue. D. L. me donna une infinité de détails sur l'intérieur de ce ménage, et sans avoir jamais vu de près les deux époux, je me trouvai bientôt parfaitement au fait de tout ce qui les concernait. Les remarques de D. L. étaient malignes; mais elles n'outraient rien, et les physionomies étaient peintes d'après nature : je fus à même

de m'en convaincre plus tard. Avec plus de prudence et de réflexion, j'aurais pu profiter de ces renseignemens pour déjouer les machinations qu'on dirigea contre moi; mais il était dans ma destinée de courir à ma perte, sans me ménager jamais aucune voie de salut.

La conversation de D. L. m'avait tout-à-fait mise en belle humeur : je lui proposai de faire avec moi une promenade à cheval; il accepta sans hésiter. Tandis qu'on préparait les chevaux, j'allai changer de costume, et un quart d'heure après, nous courions au grand galop sur la route du bois de Boulogne.

Madame Amelin passait à cette époque pour la plus habile écuyère, et la première danseuse de Paris; elle était cependant très petite et d'ailleurs assez mal prise dans sa taille : sa figure était dépourvue d'agrément; mais elle avait dans la démarche une hardiesse qui suppléait aux défauts de sa personne. Ma taille me donnait sur elle un avantage incontestable. J'avais de plus reçu, dès mon enfance, d'excellens principes d'équitation de mon père lui-même, l'un des plus habiles écuyers qu'il fût possible de rencontrer. J'aimais passionnément l'exercice du cheval, et la confiance que j'avais acquise

dans mon adresse, me donnait une témérité pour le moins égale à celle de madame Amelin : cette témérité me valut une réputation ; et ma réputation établit entre cette dame et moi une rivalité dont nos pauvres chevaux eurent à souffrir plus d'une fois.

Je la rencontrai, pour la première fois, ce jour-là ; elle était accompagnée de M. de Montholon et de deux autres jeunes gens à la mode : le cheval anglais que je montais, et qui était de la plus grande beauté, sauta facilement la barrière qui séparait la pelouse du Ranelagh, de la route de Passy. Le cheval de D. L. s'abattit, parce que le cavalier n'était pas fort habile, et ne l'avait pas tenu assez en bride. En un clin-d'œil je mis pied à terre, et passant la bride à mon bras, de l'autre main j'aidai D. L. à se dégager et à relever sa monture. La promptitude avec lequelle je m'étais jetée à bas de mon cheval annonçait tant d'habitude et d'assurance, que les regards de madame Amelin qui passait près de nous en ce moment, se fixèrent sur moi pour ne plus me quitter. Elle s'avança ; les compagnons de sa promenade m'offrirent avec empressement, pour moi et pour mon chevalier, des avis heureusement inutiles ; mais la con-

versation était engagée naturellement, et l'on avait trouvé l'occasion de satisfaire une curiosité très vive. M. de Montholon me connaissait; l'accueil qu'il reçut lui prouva que j'avais du plaisir à le revoir. Madame Amelin me parut un peu contrariée du plaisir que lui-même semblait trouver à m'avoir rencontrée; mais elle savait trop bien se maîtriser elle-même pour ne pas réussir à dissimuler ce qu'elle voulait qu'on ignorât.

Nous nous promenâmes quelque temps ensemble; nos chevaux luttèrent de vitesse : le mien eut tous les honneurs de la course; enfin, nous nous séparâmes à la grille d'Auteuil, et je repris par ce village avec D. L. la route de Chaillot.

Mon compagnon avait la physionomie si maussade depuis quelques minutes, que je crus devoir lui demander les motifs de sa mauvaise humeur : il prétendit d'abord que la chute qu'il venait de faire avait seule dissipé sa gaieté. Le fait est que la rencontre de madame Amelin l'avait, je ne sais pourquoi, vivement contrarié. Il me parla de cette dame en termes peu favorables : je répondis en prenant vivement sa défense; mais le génie infernal de cet homme lui

souffla aisément les moyens de me ranger soudain de son avis.

« Il ne fallait pas, disait-il, attribuer à un « sentiment de malveillance l'opinion qu'il ve« nait d'émettre sur le compte de madame Ame« lin. Il l'avait connue dans une maison mixte « où il rencontrait aussi le général Ney. Le gé« néral lui-même avait eu avec elle quelques « relations, dans lesquelles elle s'était rendue, « à son égard, coupable des torts les plus « graves. Il ne pouvait pas voir d'un bon œil « cette femme dont Ney avait eu tant à se « plaindre. »

Ces paroles me jetèrent dans un trouble inexprimable; mes questions devinrent plus pressantes : je voulais savoir si Ney avait réellement aimé madame Amelin. « Pour de l'amour, me « dit D. L., je ne crois pas qu'elle lui en ait ja« mais inspiré, mais elle a été l'objet de sa pré« férence momentanée.

« — Il ne m'aimera donc jamais? m'écriai-je, « moi qui n'ai avec elle aucun trait de ressem« blance. »

En prononçant ces mots, je tremblais de tous mes membres; ma rivale me semblait redoutable sous bien des rapports; j'éprouvais

tous les tourmens de la plus déraisonnable jalousie ; je m'affligeais démesurément d'une liaison qui n'existait même plus entre une femme que je ne connaissais pas, et un homme que j'avais seulement entrevu, et sur les affections duquel je n'avais aucun droit.

Je rentrai chez moi triste et chagrine : par la manière dont je congédiai D. L., il devina qu'il m'avait déplu. Le lendemain je reçus de lui le billet suivant :

« Madame, s'il n'eût été inconvenant de me
« présenter chez vous à une heure indue, rien
« ne m'aurait empêché de partir pour Chaillot
« à dix heures du soir. Un de mes amis, arrivé
« hier même de Giessen, m'a donné une infi-
« nité de détails, dont le moindre ne saurait
« être indifférent pour vous. Vous annoncer que
« mon ami vient de Giessen directement, c'est
« vous dire assez de qui j'ai à vous entretenir :
« j'aurai l'honneur de vous voir, si vous le per-
« mettez, aujourd'hui même dans la matinée. »

Quand D. L. arriva, j'avais déjà commis toutes les imprudences qui pouvaient me compromettre près de mes domestiques, dont ma

préoccupation visible ne pouvait manquer d'exciter les soupçons. Chaque fois qu'on avait mis en mouvement le marteau de la porte, j'étais sortie de mon appartement, et je m'étais établie, pour quelques minutes, dans le vestibule où je ne faisais ordinairement que passer. Dès que j'aperçus D. L., je courus au devant de lui, et je lui adressai le reproche de ne pas être revenu dès la veille au soir, puisqu'il avait quelque communication à me faire. Je l'entraînai ensuite dans le jardin, où je le pressai de mille questions. Il m'apprit qu'un de ses amis les plus intimes, arrivé la veille même au soir de l'armée, lui avait donné, du général Ney, les nouvelles les plus rassurantes. Ney attirait de plus en plus tous les regards sur lui. A peine rendu à la liberté et à sa patrie, il venait déjà de se distinguer par les plus beaux faits d'armes. Je brûlais de voir et d'interroger moi-même cet officier : D. L. n'en pouvait douter ; mais il voulait que la proposition vînt de moi : je la lui fis enfin, et nous convînmes ensemble qu'il m'amènerait son ami le lendemain.

Avant mon départ pour Milan, j'avais, comme on sait, habité Passy. Le logement que j'y avais occupé était meublé avec l'élégance la plus re-

cherchée, et, en partant, j'avais commis un homme de confiance à la garde de la maison et du mobilier. Depuis mon retour, sentant qu'il m'était inutile de conserver un loyer aussi cher, j'avais pris la résolution de faire transporter bientôt à Passy tous mes meubles de Chaillot; mais l'embarras de placer convenablement ce brillant superflu dans une maison si étroite et si abondamment pourvue de toutes les nécessités de la vie, m'avait forcé de différer jusqu'alors le déménagement projeté. J'avais résolu de le fixer au lendemain même, lorsque la dépêche de D. L. m'était arrivée et avait détourné brusquement mon esprit de tous les soins du ménage.

Comme j'avais demeuré long-temps seule à Passy, et que le bail avait été souscrit par moi, en mon nom, je m'y croyais plus véritablement chez moi que dans la maison de Chaillot. Ce fut par ce motif que j'indiquai pour le lendemain, à Passy, l'entretien que j'avais promis à D. L. et à son ami. Il me semblait qu'à Chaillot, dans la maison même de Moreau, je devais avoir bien plus de scrupule à causer avec une tierce personne de l'homme qui lui enlevait peu à peu, sans le savoir, tous ses droits

sur mon cœur. Par une singulière contradiction, je n'éprouvais point ce scrupule dans mes conversations journalières avec D. L.; je ne pouvais cependant m'en affranchir vis-à-vis d'un homme qui m'était inconnu.

D. L. accueillit mon idée : je lui donnai un ordre écrit pour mon gardien de Passy; et il se chargea de tous les soins à prendre pour que le lendemain mon pavillon fût parfaitement en état de nous recevoir.

Qu'on me pardonne ces détails; tout futiles qu'ils sont en apparence, je dois les donner à mon lecteur, car ils sont propres à expliquer quelques uns des griefs qu'on m'imputa plus tard auprès de Moreau.

CHAPITRE XL.

L'ami de D. L. — Une représentation de Talma. — Rencontre au spectacle.

Au nombre des personnes qui s'étaient fait inscrire chez moi se trouvait M. Lhermite, que j'avais refusé positivement de voir lors de mon passage à Lyon. Il ne pouvait révoquer en doute mes dispositions à son égard; et j'avais saisi toutes les occasions de les lui faire connaître. Mais, doué tout ensemble d'une excessive impudence et d'une opiniâtreté sans égale, il allait toujours droit à son but, qui était de s'introduire chez moi, sans s'inquiéter des impolitesses qui pouvaient l'y attendre encore.

Le lendemain, au moment où j'allais monter en voiture pour me rendre à Passy accompa-

gnée d'Ursule, le cabriolet de Lhermite s'arrêta devant ma porte : pour cette fois, il fallut bien le recevoir. Sa visite fut courte; mais il sut mettre à profit le peu de minutes que j'avais à lui donner. Il me supplia de lui accorder, le lendemain, nouvelle et plus longue audience. Il avait, disait-il, à m'entretenir d'une personne digne de tout mon intérêt, plongée, pour le moment, dans un chagrin profond, et qu'un mot de ma bouche pouvait encore rendre au bonheur.

Je ne pouvais souffrir cet homme; mais son langage peignait si bien une sincère inquiétude, que je n'hésitai pas à lui donner, comme il le demandait, rendez-vous pour le lendemain à midi. Il me quitta, et je fus enfin libre de partir pour Passy.

A peine y étais-je depuis une demi-heure que D. L. et son ami arrivèrent. Cet ami me parut, au premier abord, un homme des plus ordinaires et du plus mauvais ton : je fus tout d'un coup désenchantée. Rien de plus emphatique tout à la fois et de plus grossier que le ton de sa conversation. Aveugle comme je l'étais encore sur le compte de son introducteur, il ne me vint pas à l'esprit que cet individu pouvait

bien n'être qu'un militaire de la fabrique de D. L.; il fallait toutefois qu'il m'inspirât une répugnance bien grande, puisque je ne pouvais comprimer l'expression de mon mécontentement, lors même qu'il prononçait le nom de Ney, toujours accompagné dans sa bouche des épithètes les plus boursouflées.

D.L. s'aperçut aisément de l'impression qu'un tel homme avait produite sur moi : ma mauvaise humeur croissait d'instant en instant, et je craignais de ne pouvoir me contenir dans les bornes de la politesse. Les choses en vinrent au point que, pendant le déjeuner, je ne pus prendre sur moi d'adresser une seule question à cet homme que j'avais si ardemment désiré voir.

Ce triste repas finit enfin à ma grande satisfaction. Je résolus de me débarrasser, le plus promptement que possible, de mon déplaisant convive; je lui fis clairement entendre que j'étais obligée de lui faire mes adieux, pour donner des ordres et vaquer aux soins de mon déménagement; mais le personnage, au lieu de comprendre ma pensée, m'offrit ses services pour cette opération; et sans même attendre ma réponse, il mit la main à l'œuvre en aidant

mes domestiques à enlever quelques gros meubles. Il mettait à tout cela une dextérité surprenante : je ne revenais pas de mon étonnement; D. L. lui-même paraissait fort embarrassé. Comme mes instances ne pouvaient vaincre l'obstination de son aide-de-camp à se rendre utile, comme il disait lui-même, je fis signe à D. L. de me suivre dans le jardin; et là, je lui exprimai, sans plus de contrainte, à quel point j'étais mécontente d'avoir permis qu'il me présentât un tel personnage.

Au moment même où je lui adréssais ces reproches, l'officier prétendu traversait le vestibule, pliant presque sous le poids d'un énorme trumeau qu'il avait été chercher dans un étage supérieur. « Voyez donc votre héros, dis-je à « D. L., si vous le laissez faire, il ira tout droit « porter à Chaillot ce meuble énorme, comme « autrefois Samson alla déposer sur une haute « montagne les portes de Gaza. » D. L. ne savait comment répondre. On servit le café : notre convive ne manqua pas d'en venir prendre sa part, les manches retroussées au dessus du coude, dans le négligé le plus galant. Pour ne point embarrasser plus long-temps D. L., je résolus de prendre la chose gaiement; peut-être

arriverais-je plus aisément par là à me débarrasser de cet importun. Il fut si touché des remercîmens ironiques que je lui adressai pour les peines qu'il s'était données, que j'eus toutes les peines du monde à l'empêcher de continuer jusqu'à la fin du jour son office de porte-faix. D. L. me seconda de son mieux, et au bout d'un quart d'heure j'eus enfin la satisfaction de les voir partir tous les deux. . . . .

Ainsi s'écoula cette ennuyeuse matinée. Je restai à Passy jusqu'à près de six heures. Alors, pour dissiper ma mauvaise humeur, je me fis reconduire à Chaillot, d'où j'allai dîner aux Champs-Élysées, suivie d'Ursule : après le dîner, je résolus d'aller passer ma soirée au Théâtre-Français, accompagnée seulement d'Ursule. On donnait *Épicharis et Néron ;* je goûtai, à cette représentation, un plaisir auquel je ne m'étais pas attendue, celui d'observer l'impression que le talent d'un grand acteur devait produire sur une âme neuve comme celle d'Ursule, à la jouissance du spectacle. Ursule avait reçu de la nature une grande finesse d'esprit; mais aucune éducation n'avait cultivé ses dispositions naturelles; elle parlait à peine le français : il était donc pro-

bable que la tragédie l'ennuierait. Je me croyais même obligée de lui adresser quelques paroles de consolation, lorsque Talma parut sur la scène. A l'aspect de cette physionomie si belle et si tragique, aux accents de cette voix sombre et vibrante, elle saisit ma main, et laisse échapper un cri d'admiration involontaire; puis, avec cette expression propre aux Italiennes : « *Sentir* « *quel genio e non goder*, dit-elle, *che sarei* « *dunque!* » . . . . .

Nous étions placées aux premières loges; l'élégance de ma toilette, la figure étrangère d'Ursule, avaient déjà plus d'une fois attiré les regards sur nous. L'approbation bruyante de cette jeune fille redoublait l'attention des curieux du parterre et du balcon. Dans l'entr'acte, elle m'exprima plus librement son admiration : je lui promis, puisqu'elle sentait si bien les beautés de la scène française, de l'amener quelquefois au spectacle quand j'y viendrais. « *Carissima padroncina!* » s'écria-t-elle aussitôt; puis, dans un élan d'enthousiasme, elle me sauta au cou, avant que j'eusse pu prévenir ce témoignage intempestif de sa joie et de sa reconnaissance. Je la grondai avec douceur, car j'avais bonne envie de rire, et je concevais

d'ailleurs très bien l'exaltation momentanée de son esprit.

La vivacité des gestes d'Ursule n'avait point échappé à quelques spectateurs dont les regards étaient depuis long-temps fixés sur notre loge. Leur curiosité allait toujours en augmentant, et ils paraissaient bien plus occupés de nous que de ce qui se passait sur la scène. Ursule n'avait pas précisément le négligé d'une soubrette. Des yeux même assez exercés auraient bien pu voir en elle une dame; car sa toilette ne différait de la mienne que par la simplicité : elle n'était pas jolie; mais sa jeunesse, l'élégance de sa taille, la vivacité de son regard, ses cheveux du plus beau noir, méritaient quelque attention. Tout cela contrastait parfaitement avec mes yeux bleus et mes cheveux blonds. On eût pu croire que ma coquetterie avait à dessein ménagé ce contraste qui frappait certainement la plupart de nos admirateurs. En sortant de ma loge, toujours suivie d'Ursule, je me trouvai au milieu d'un groupe d'hommes qui se pressaient sur nos pas avec une curiosité très-flatteuse sans doute, mais aussi fort embarrassante. « C'est madame Moreau, s'écrie tout à coup quelqu'un qui se trouvait en

ce moment à quelque distance de nous; et aussitôt un des jeunes gens que j'avais naguère rencontrés au bois de Boulogne, dans le cortége de madame Amelin, se fait jour jusqu'à moi. Il m'offre son bras que j'accepte avec plaisir, car la foule était immense, et nous gagnons le péristyle où se réunissent, à la fin du spectacle, les gens à équipage. Ce fut là que ma vanité obtint un triomphe vraiment flatteur. Mon chevalier me conduisit, de l'air le plus respectueux, à une banquette qui était encore vacante : pour aller m'y asseoir, il fallut traverser le cercle des personnes qui attendaient là leurs voitures. J'étais la dernière arrivée; ma jeunesse, l'élévation peu ordinaire de ma taille et l'éclat de mon teint fixèrent sur moi tous les yeux. Je dois dire, à la louange des dames françaises, que là, comme nulle part en France, je n'entendis une de ces restrictions désobligeantes qu'en tout autre pays les femmes ont coutume d'apporter aux éloges qu'on adresse à la beauté. Comme je m'avançais vers la porte, une petite femme très jolie, s'avançant trop vivement vers moi, par l'effet de la curiosité, marcha sur le bas de ma tunique, et, en la déchirant, perdit l'équilibre; de

telle sorte que, pour l'empêcher de tomber, je fus obligée de la soutenir. Les excuses et les remercîmens qu'elle m'adressa semblaient partir d'une âme ardente. Elle avait avec elle une petite fille d'environ trois ans, belle comme le jour, et qui paraissait fort effrayée. Après l'avoir caressée, je la remis entre les mains d'Ursule, et je pris le bras de la jeune dame : ce bras tremblait assez fort, et la dame paraissait au moins fort intimidée. « Si vous « n'avez pas de voiture, lui dis-je, madame, « permettez-moi de vous reconduire chez vous « dans la mienne. »

A ces mots, je sentis mon écuyer me presser le bras légèrement, comme pour me faire sentir que je commettais une imprudence. Cette jeune femme m'avait intéressée au premier abord; j'avais d'ailleurs si bien l'habitude de n'écouter que mon cœur et ma tête, que je trouvai presque mauvais l'avertissement indirect qu'on venait de m'adresser. Je renouvelai mes offres, qui furent enfin acceptées, non sans une grande hésitation et sans un embarras manifeste de la part de la jeune dame.

Quoique sa parure fût à la fois élégante et modeste, je supposai qu'elle était d'un état et

d'un rang à se tenir pour fort honorée de ma proposition, et je mis tout en œuvre pour dissiper la gêne excessive qu'elle paraissait éprouver; mais je ne pus, malgré toutes mes politesses, obtenir ce résultat.

Il y avait encore beaucoup de monde sous le péristyle lorsque nous montâmes en voiture. J'étais uniquement occupée de la nouvelle rencontre que je venais de faire : et cette préoccupation me rendait, en quelque sorte, sourde et aveugle pour tout ce que je pouvais entendre ou voir autour de moi. Je n'entendis donc pas les chuchotemens, les demi-mots; je ne vis pas les regards étonnés de toutes les personnes qui m'entouraient, et je donnai, jusqu'au bout, sans m'en douter, un scandale dont plus tard la malveillance se servit comme d'une arme victorieuse contre moi.

La petite dame que j'avais fait monter dans ma voiture demeurait rue du Helder. Toute gênée qu'elle était nécessairement par la présence d'Ursule, elle sut me faire entendre, avec une délicatesse que je ne pus m'empêcher de trouver touchante, qu'elle craignait de me voir au regret de mes honnêtes procédés, lorsque je connaîtrais mieux celle qui en était l'objet.

J'éprouvai non pas des regrets, mais une sorte d'éloignement que je ne tardai pas à me reprocher, car l'accent de cette femme était celui d'une âme honnête et accablée sous le poids de l'opprobre et du malheur. « Je suis bien mal-« heureuse, » me dit-elle à voix basse et comme malgré elle. Ces mots, prononcés avec l'accent d'une vraie douleur, achevèrent de m'inspirer, pour celle qui les prononçait, la compassion et l'intérêt le plus vif; je l'invitai à m'écrire le lendemain, à m'exposer avec franchise sa situation, à me faire part enfin des projets qu'elle pouvait former pour l'avenir.

Après avoir entendu ce que je venais de lui dire : « Ah! madame, s'écria-t-elle, que de bon-« tés! » Puis elle saisit ma main qu'elle abandonna aussitôt, comme si elle se fût crue indigne de la toucher. » J'irai vous voir, lui dis-je « en retenant doucement la sienne. Comptez « sur ma promesse, et soyez bien sûre qu'aucune « considération humaine ne pourrait m'empê-« cher de vous témoigner l'intérêt que vous « m'inspirez. »

Je la quittai, le cœur plein d'une tristesse que je n'aurais pu définir. Pour concevoir l'impression que cette jeune femme avait faite sur moi,

il faudrait avoir entendu l'accent de sa voix, ou avoir remarqué la modestie de sa figure et de son langage, qui contrastaient si absolument avec sa position honteuse que je commençais à deviner.

CHAPITRE XLI.

Aurélie m'écrit. — Visite de M. Lhermite. — Sa finesse. — Une visite rue du Helder.

Le lendemain matin je reçus une lettre d'Aurélie (c'était le nom de ma nouvelle protégée). Cette lettre contenait l'expression des sentimens qui honorent l'âme la plus honnête, jointe à l'aveu d'une conduite qui semble devoir absolument les exclure. Aurélie s'accusait sans détour; elle se regardait comme perdue à jamais, comme indigne d'inspirer même la compassion que je paraissais disposée à lui témoigner; elle parlait de sa vie actuelle avec le ton d'un désespoir qui n'avait rien d'affecté. Il était facile de voir que la corruption n'avait pas pénétré jusqu'à son cœur. Son style, plein de naturel, le choix de ses expressions, prouvaient qu'elle disait la vérité lorsqu'elle parlait des

soins apportés à son éducation. Le sentiment qui dominait le plus dans sa lettre était l'inquiétude du sort que l'avenir réservait à sa fille : enhardie par ma bonté, elle me parlait des privations affreuses qui, dans l'abîme d'opprobre où elle vivait, venaient s'allier aux apparences si chèrement achetées d'une aisance toute factice. Le langage que je lui avais tenu lui avait rendu toute sa répugnance primitive pour les honteuses ressources dont l'habitude et la nécessité avaient peut-être, chez elle, depuis trois ans, amorti le dégoût. Obligée de payer, au jour le jour, le prix du logement qu'elle occupait, elle pouvait changer de domicile du jour au lendemain. « Dans ce cas, me disait-elle, elle voulait « choisir une maison dans laquelle je n'eusse « pas à rougir de venir la visiter, si je persistais « dans mes généreuses intentions à son égard. »

Je me hâtai de lui répondre en peu de mots que je lui savais gré de sa franchise ; que je lui envoyais, dans une boîte qu'elle recevrait des mains de mon domestique, une somme suffisante pour subvenir à ses dépenses pendant un mois. Je lui recommandais de ne pas sortir, de ne voir personne, et je m'engageais à aller la voir le surlendemain pour prendre une résolu-

tion définitive sur son avenir et sur celui de son enfant.

Je fis appeler mon fidèle Joseph, et je le chargeai de porter la lettre et la boîte à l'adresse indiquée. Joseph avait pour moi beaucoup d'attachement et de respect : ce respect même l'empêchait de voir jamais dans ma conduite rien qui pût autoriser une supposition défavorable. Cette fois pourtant, à son retour, il se permit quelques observations dont je me gardai bien de paraître offensée. Son langage, dans cette circonstance, était pour moi une nouvelle preuve de la crainte qu'il éprouvait de me voir dupe de ma bonté.

Il était parti à neuf heures; en attendant qu'il revînt, je relus plusieurs fois la lettre de la pauvre Aurélie, et toujours cette lecture me causait un nouvel attendrissement. Joseph était de retour à onze heures; je lui fis, sur la manière dont il s'était acquitté de son message, quelques questions auxquelles il répondit d'un air d'importance assez plaisant, et qui ne lui était point ordinaire. Il ne me dissimula pas sa crainte de voir mes bienfaits mal placés. Dans son langage tout militaire, il caractérisait énergiquement cette classe de femmes à laquelle ap-

partenait malheureusement Aurélie. L'expression de sa reconnaisance, en recevant mes dons, ne pouvait, suivant Joseph, être sincère. Heureusement je connaissais assez déjà cette malheureuse femme pour la juger par mes propres yeux, et n'en croire que le témoignage de mon cœur : ce témoignage lui était entièrement favorable, et je dois dire qu'il ne m'avait point trompé. Joseph était naturellement bon; je n'hésitai donc point à lui apprendre tout ce que je savais déjà sur une femme que je connaissais depuis si peu de temps. Le dédain qu'il avait tout à l'heure manifesté pour elle se changea d'abord en embarras, et bientôt en compassion. Je lui dis alors que lui seul serait mon intermédiaire auprès d'elle, et que ce serait lui qui me conduirait le surlendemain à son domicile. Joseph m'avait écoutée attentivement. Tout glorieux de la confiance que je lui témoignais, il me rendit compte sans emphase ni prévention des renseignemens qu'il avait dû prendre par mes ordres.

Les soins que je m'étais donnés pour Aurélie avaient employé la plus grande partie de la matinée. J'étais dans une disposition d'humeur tout-à-fait gaie, lorsqu'on m'annonça M. Lher-

mite. Le hasard le servait bien en le faisant arriver à un moment aussi favorable. L'accueil qu'il reçut dut le surprendre agréablement, car il n'y était point habitué de ma part. Lhermite était un homme de beaucoup d'esprit; et sa conversation avait même du charme, lorsque, par hasard, elle n'avait point trait aux intrigues politiques, dans lesquelles il était fort souvent mêlé.

Tout naturellement il sut amener l'entretien sur mon obstination à vivre dans la retraite : il plaidait avec une chaleur très flatteuse pour moi la cause des salons qui, disait-il, désiraient en vain ma présence; puis il arriva à me parler de la personne dont il m'avait déjà entretenue la veille, et il m'en parla de manière à exciter vivement mon intérêt et ma curiosité. Il lui importait plus que je ne le pensais alors moi-même de me rapprocher des dames Tallien et Fel***, de me décider à reparaître dans le monde. Pour atteindre son but, il fit jouer tous les ressorts de ma petite vanité féminine; il mit en œuvre tous les moyens que lui fournissaient et son esprit et la connaissance qu'il avait acquise de mon caractère.

A propos d'une affaire qui l'appelait en ce

moment au ministère des relations extérieures, Lhermite me parla comme par hasard du ministre qui était alors chargé de ce porte-feuille. Sa haute réputation avait souvent frappé mon oreille, mais jamais son nom n'avait été prononcé devant moi par quelqu'un qui parût le connaître aussi bien. Du fond d'un exil lointain, cet homme d'état s'était en quelque sorte élancé au timon des affaires, dans une république qui avait banni la caste à laquelle il appartenait par sa naissance, aboli les titres et les priviléges dont sa noble famille pouvait plus que tout autre tirer un juste orgueil. Sans sortir de son cabinet, il confondait les projets hostiles des vieilles monarchies de l'Europe contre cette république si jeune encore. Dans le monde, il dominait par le charme de son esprit et la malice de ses reparties.

J'écoutais Lhermite avec une curiosité avide: tout ce qui sort de la ligne commune, tout ce qui m'apparaît sous un aspect extraordinaire me jette dans une sorte d'extase qu'il me serait difficile de définir. J'éprouve le désir de contempler de plus près ce qui étonne mon imagination : aussi ne manquai-je pas d'adresser à Lhermite une foule de questions sur la personne

de M. de Talleyrand. « Madame, répondit-il, si « vous l'aviez vu, vous penseriez comme moi, « qu'il est impossible de trouver une physiono- « mie à la fois plus élevée et plus spirituelle. — « Oui; mais quel moyen de le voir? — Ce moyen « est tout trouvé, reprit-il à l'instant, si vous « voulez prendre la peine de dire un mot au « sujet de l'affaire dont je vous parlais tout à « l'heure.

« — Eh quoi! pensez-vous donc que j'ob- « tienne aussi facilement audience?

« — Soyez sûre, Madame, qu'avec le nom que « vous portez, les portes du ministère vous se- « ront ouvertes dès que vous en manifesterez le « désir... »

Cette idée me séduisit; je dis à Lhermite que j'étais trop franche pour lui cacher combien je trouvais de plaisir à servir ses intérêts tout en contentant ma curiosité. Puis, je lui annonçai qu'étant fort empressée d'amener à bonne fin une affaire qui m'intéressait vivement, je le renvoyai à deux ou trois jours pour l'exécution de notre projet. Il se retira, charmé d'avoir obtenu si promptement ce qu'il désirait, en hasardant une visite à laquelle il était loin de prévoir une aussi heureuse issue.

M. de La Rue, que je n'avais vu qu'une seule fois, revint me visiter le lendemain, au moment où javais chez moi un peintre que j'avais mandé pour faire mon portrait. Quand M. de La Rue fut sorti, mon peintre me parla de madame de La Rue, comme d'une jolie femme, pleine de grâces et d'esprit, et qui jouissait de la meilleur réputation. Ces éloges, qui semblaient désintéressés, me firent un peu revenir des préventions défavorables que j'avais d'abord conçues contre cette dame, et je me promis de ne pas laisser sans résultat les tentatives que M. de La Rue avait jusqu'alors inutilement faites pour me présenter sa femme.

D.L. m'avait écrit; mais je ne pouvais lui pardonner encore l'ennui que m'avait causé l'étrange personnage qu'il n'avait pas craint de m'amener le jour de mon déménagement de Passy. Je laissai donc sa lettre sans réponse, bien résolue à ne pas lui faire confidence de mes projets sur Aurélie, que j'allai surprendre le lendemain avant neuf heures du matin. Joseph m'avait conduite en cabriolet jusqu'à sa porte. Décidée à ne pas rentrer chez moi avant midi, je lui dis d'employer son temps comme bon lui semblerait, et je montai seule chez Aurélie.

Ce fut elle qui vint m'ouvrir. A ma vue, une rougeur subite couvrit son visage; elle m'entraîna au fond d'une pièce où était placé le berceau de son enfant. « Viens, Emma, » dit-elle; et elle posa dans mes bras la petite fille, qui venait de se réveiller à sa voix; puis elle me baisa les mains qu'elle arrosait de larmes, en me suppliant de ne point abandonner cette enfant chérie.

Cette action avait été si rapide, que je n'avais pu ni la prévoir ni l'empêcher, quand bien même je l'aurais voulu. L'accent et les larmes de la pauvre mère, l'expression de sa physionomie désolée, me causèrent une extrême émotion. La jolie petite Emma tendait les bras à sa mère, que je cherchais à rassurer en lui adressant les paroles les plus consolantes. Je l'engageai à effacer de sa mémoire tous les souvenirs qui pouvaient l'humilier à ses propres yeux, puis je lui demandai si je ne pouvais pas l'aider à assurer son existence en lui facilitant les moyens de se livrer à un travail honnête. J'appris alors qu'elle avait été couturière, et qu'elle ne demandait pas mieux que de reprendre son ancien état. Mais, cet état, comment le reprendre dans les lieux mêmes qui avaient

été témoins de son opprobre? Je lui demandai si elle aurait de la répugnance à aller habiter une ville de province. Elle aurait voulu, me dit-elle, quitter Paris pour toujours et à l'instant même. Tout ce qu'elle désirait, c'était de ne pas vivre trop éloignée de moi, pour être à même de me prouver qu'elle n'était point indigne de mes bienfaits. Élever honnêtement sa fille, lui apprendre à bénir le nom de celle qui lui donnait plus que la vie, c'était, disait-elle, son vœu le plus cher.

Il y avait dans son langage une expression de douleur si sincère, et dans son attitude tant de franchise, que je ne pouvais m'empêcher de mêler mes larmes aux siennes. « Eh bien! ma « chère Aurélie, puisque vous laissez à ma vo« lonté le choix de votre résidence, vous irez à « Bruxelles : c'est après Paris une des villes les « plus agréables, et où vous pourrez tirer de « votre travail des fruits plus avantageux. Je « me chargerai des frais de votre voyage, de « votre établissement et de votre séjour, jus« qu'à ce que vous soyez en état de vous suffire « à vous-même. Emma sera placée dans le pen« sionnat de madame Vandremer, qui est mon « amie; je vous donnerai des lettres de recom-

« mandation pour deux ou trois dames qui sont « dans cette ville les arbitres de la mode. Si ces « dames vous adoptent, votre travail excédera « bientôt vos forces. Je n'ai pas besoin de vous « dire que l'éducation d'Emma restera à ma « charge; vous m'écrirez aussi souvent qu'il « vous plaira, pour me demander des avis, si « vous me croyez assez sage pour vous en don- « ner, ou des secours, si par malheur vous en « aviez encore besoin. »

Aurélie ne savait plus comment exprimer sa reconnaissance : à chaque instant elle m'interrompait par ses exclamations et ses sanglots. Je l'engageai à se calmer, puis je lui demandai de partager son déjeuner, et je repris le chemin de Chaillot.

CHAPITRE XLII.

Audience d'un ministre. — Projets de Lhermite sur moi. — Promenade à Bagatelle.

En rentrant chez moi, je trouvai une lettre de Moreau. Du ton de la plaisanterie, il me demandait des nouvelles de ma grossesse. Ses questions à ce sujet, et l'extrême tendresse qui respirait dans sa lettre, m'amenèrent à faire un retour sur moi-même. Le souvenir de l'entretien que nous avions eu ensemble avant notre séparation, et de tant de preuves de confiance et de bonté que j'avais reçues de lui, se présenta à mon esprit avec une telle vivacité, que je sentis de nouveau toute l'étendue de mes torts envers celui qui avait des droits si sacrés à ma reconnaissance. Je m'accusais moi-même d'une grande ingratitude. Il semblait que la honte et le repentir me rendissent tout

à coup à de meilleurs sentimens, et je formais pour la centième fois le ferme propos de reconquérir mes droits à l'amour d'un tel homme. Mais il était dans ma destinée de prendre sans cesse les meilleures résolutions et d'y manquer sans cesse.

La tendresse d'Aurélie pour sa fille avait réveillé en moi le désir d'avoir un enfant que je pusse chérir comme le mien. Ce désir m'avait fait embrasser primitivement avec ardeur l'idée que m'avait suggérée Moreau lui-même de feindre une grossesse. La lettre que je venais de recevoir, et les plaisanteries même de Moreau, me poussèrent à exécuter un projet qui m'avait toujours souri; et dès ce moment je commençai à feindre de légères indispositions qui donnèrent bientôt à penser que j'aurais aussi le bonheur d'être mère.

Ce fut dans cette circonstance que je reçus les adieux de D. L., forcé, disait-il, de s'absenter pour quinze jours. Depuis qu'il m'avait présenté à Chaillot son ami prétendu, l'officier de nouvelle fabrique, je ne le voyais que rarement, et toujours avec une sorte de répugnance. Son absence en ce moment ne pouvait donc me déplaire, elle me devenait même agréable par

plusieurs motifs. Le voyage de D. L. dura cinq semaines. J'aurais fini par oublier cet homme et ses perfides conseils; je serais sincèrement revenue à Moreau, si mon heureuse étoile m'eût séparée pour jamais de mon mauvais génie; mais il était de l'intérêt de cet homme de m'enlacer plus que jamais dans les piéges qu'il me tendait depuis long-temps. Déjà il me connaissait trop bien pour ne pas prendre, à coup sûr, les moyens de me ramener dans la voie funeste dont je semblais disposée à m'écarter, et mes bouderies n'étaient point propres à l'effrayer.

Après qu'il fut parti, je cessai de tenir rigueur aux amis de Moreau, qui de toutes parts m'accablaient de bons procédés. Je me rendis à toutes les invitations qu'on voulait bien m'adresser. Ce fut à cette époque que je fis enfin connaissance avec madame de La Rue : elle était alors plus près de trente que de vingt-cinq ans; je la trouvai fort jolie et parfaitement aimable; sa tournure était d'une élégance remarquable, et elle possédait au suprême degré cet art si rare aux dames françaises de faire ressortir les moindres avantages de leur personne, et de suppléer par la grâce et le bon goût à tout ce qui peut

leur manquer du côté de la régularité des traits et de la beauté des formes. Je reviendrai plus tard sur ma courte liaison avec elle; mais en ce moment je dois donner à mes lecteurs l'idée d'un mérite à la fois plus brillant et plus élevé.

Pour remplir la promesse que j'avais faite à Lhermite, et satisfaire en même temps ma vive curiosité, j'avais demandé une audience au ministre des relations extérieures; cette audience m'avait été accordée sur-le-champ. La finesse et la bienveillance du regard qui m'accueillit, à mon entrée dans le cabinet du ministre, me rendit toute la confiance que j'avais perdue, et sans laquelle une femme ne saurait faire valoir ses avantages. Ce que j'entendais dire de la pénétration et de la supériorité d'esprit de M. de Talleyrand intimidait mon assurance accoutumée: j'avais le désir de lui plaire, et je craignais qu'il ne me trouvât point à sa hauteur.

Dans son maintien comme sur son visage régnait un air de souffrance qui contrastait avec la gaieté de ses discours, et annonçait cette force d'âme qui maîtrise toutes les douleurs physiques, et qu'il faut regarder comme un des indices certains des grands caractères.

Jamais les flatteries exagérées, qu'on m'avait

jusqu'alors prodiguées dans le monde, n'excitèrent en moi autant d'orgueil qu'un seul regard approbateur, qu'un seul mot d'éloge de M. de Talleyrand.

« Madame., vous avez quelqu'un à me re-
« commander, me dit le ministre : connaissez-
« vous les droits de votre protégé? ou bien, a-
« t-on eu l'esprit de penser que votre présence
« seule favoriserait des prétentions assez mal
« fondées ?

« — Je ne connais pas personnellement le
« solliciteur ; mais je connais un peu la per-
« sonne qui m'a priée d'intercéder pour lui. J'ai
« pensé que l'homme le plus aimable de France
« ne voudrait pas m'affliger par un refus, et je
« suis venue.

« — Vous êtes beaucoup trop aimable, vous-
« même, Madame, pour remplir le personnage
« de solliciteuse: c'est un rôle qu'il faut laisser
« aux femmes de quarante ans. A votre âge,
« Madame, on doit avoir assez affaire d'écouter
« les solliciteurs.

« — Mon dieu ! cela veut-il dire que vous re-
« jetez ma demande?

« — Non, Madame; mais accorder aujour-
« d'hui ce serait me priver du plaisir de vous

« revoir ; ce serait commettre une impardon-
« nable maladresse.

« — Et M. de Talleyrand n'en peut commettre « aucune, repris-je aussitôt avec une vivacité « qui le fit sourire. Quand pourrai-je me pré- « senter?

« — Tous les jours, Madame : cependant ; « pour ne point vous exposer au regret d'une « course inutile, je vous prie de permettre que « je vous assigne une nouvelle audience pour « demain à deux heures. »

Comme je n'ignorais point combien sont précieux les momens d'un ministre, je voulus me retirer ; mais M. de Talleyrand me retint encore pendant quelques minutes. Je sortis enfin plus contente de moi-même que je ne l'avais été depuis long-temps.

Ursule m'attendait dans la voiture : je passai le reste de la matinée à courir avec elle chez les marchands. J'étais d'une gaieté folle ; il semblait que la bonne opinion de M. de Talleyrand m'élevât à mes propres yeux. L'opinion que M. de Talleyrand m'avait donnée de lui-même, dans notre courte entrevue, était fort au-dessus de celle que je m'étais faite avant de le connaître personnellement. Quel homme,

entre tous ceux dont j'avais antérieurement recueilli les témoignages sur son compte, aurait pu me faire comprendre le charme de cette physionomie, sur laquelle se peint si bien toute la finesse de l'esprit qui l'anime ?

Ursule, en me voyant remplir la voiture de paquets d'étoffes et de nombreuses bagatelles dont j'étais trop bien pourvue pour qu'elles fussent destinées à mon usage, ne doutait pas que je n'eusse des présens à faire ; et elle se flattait intérieurement d'être comprise dans mes largesses. Peut-être, en toute autre circonstance, son espoir eût-il été fondé; mais, en ce moment, toutes mes pensées étaient tournées vers la mère d'Emma. Je fis arrêter la voiture au coin de la rue du Helder. L'usage d'avoir un laquais derrière son équipage n'était point encore rétabli : il eût été mal séant à la compagne d'un général républicain de rappeler cette mode aristocratique. D'ailleurs, mon domestique Joseph avait été militaire : il aurait certainement cru, par un acte de domesticité trop servile, déroger aux souvenirs de sa gloire passée ; et je n'aurais eu garde, ne fût-ce que par égard pour lui, de lui faire une proposition de ce genre. Il me fallut donc m'adresser à un des commission-

naires stationnés au coin de la rue; ce fut lui que je chargeai du poids de toutes les emplètes que j'avais faites pour Aurélie, en lui enjoignant de me suivre jusqu'au numéro de la maison dans laquelle elle était logée. Les yeux d'Ursule, qui n'avait pas cessé d'épier les miens pendant tout le trajet, prirent une expression de mécontentement plus marquée, lorsque je lui enjoignis de m'attendre dans la voiture. J'avais beaucoup de bontés pour cette fille, que je traitais ordinairement plutôt en demoiselle de compagnie qu'en femme de chambre proprement dite. Peut-être l'amitié que j'avais pour elle m'aurait-elle poussée, en toute autre occasion, à calmer son dépit par quelques paroles bienveillantes; mais je croyais démêler dans son ame l'avidité secrète qui lui faisait regretter un présent, plutôt que le chagrin de n'être pas, dans cette circonstance, ma confidente et l'instrument de ma générosité: la *passion d'avoir* m'a toujours trouvée sans pitié, et le moindre soupçon d'un calcul quelconque m'a, dans ma vie, fait brusquement rompre une amitié de vingt ans.

Je revins au bout d'un heure: j'avais laissé Aurélie au comble de la joie; je retrouvai Ur-

sule plus dépitée, s'il était possible, qu'au moment où je l'avais quittée. Dans la fougue de son humeur italienne, elle ne craignit pas de prendre avec moi un langage fort étrange : je ne parle de cette scène que parce qu'elle eut des témoins. Plus tard les circonstances en furent traduites à Moreau de la manière la plus infidèle. Le récit fut si bien envenimé, qu'une des premières lettres que je reçus d'Italie exigea le renvoi d'Ursule. Je n'avais rien à refuser à Moreau, et je congédiai la pauvre fille : mieux eût valu cependant pour moi la garder à mon service malgré ses défauts. Celle qui lui succéda devait exercer sur ma destinée future une influence bien plus funeste, par son empressement à encourager toutes les extravagances de ma conduite.

Ursule était véritablement hors d'elle-même. En rentrant au logis, il lui fallut épancher sa bile dans le sein des autres domestiques : de là les conjectures sur les motifs de la visite secrète que j'avais faite dans une maison d'apparence suspecte ; de là les recherches sur la personne que j'étais allée visiter, recherches qui me furent dans la suite bien fatales, lorsque mes ennemis en firent obligeamment connaître à Moreau le résultat.

Lhermite était venu pendant mon absence; il revint dans l'après-midi. Irritée contre ma femme de chambre, mécontente de D. L., je ne me serais sans doute pas donné la peine de dissimuler ma mauvaise humeur, si les souvenirs de la gracieuse réception de M. de Talleyrand ne m'eussent amplement consolée de toutes ces petites mésaventures. Quoique Lhermite seul m'eût suggéré la petite hardiesse à laquelle je devais ce commencement de relations avec le ministre, je ne pouvais cependant vaincre mes vieilles préventions contre lui : tout ce que je pouvais prendre sur moi, c'était de lui montrer quelque politesse; mais je n'aurais pu faire davantage.

Je le reçus donc avec une sorte de bienveillance, et je répondis complaisamment à toutes ses questions sur l'audience que j'avais obtenue le matin : je n'ajoutai rien à la vérité ; mais je m'étendis avec plaisir sur toutes les aimables qualités que j'avais cru reconnaître chez M. de Talleyrand ; je racontai dans le plus grand détail toutes les circonstances de ma visite au ministère, et l'orgueil d'avoir plu au ministre me rendit exacte jusqu'à la minutie.

Cet orgueil, si grand qu'on veuille le supposer,

était cependant très loin d'aller aussi haut que le pensait Lhermite : je ne tardai pas à lui prouver qu'il prétendait en vain spéculer sur ma vanité, et surtout qu'il avait eu grand tort de me choisir *in petto* pour l'instrument de ses intrigues futures.

D'abord, il s'y prit avec assez d'adresse pour me faire tomber dans le piége qu'il tendait à mon, amour-propre. Les complimens les plus sincères en apparence, les flatteries les plus douces, tout fut mis en œuvre : toutefois ces flatteries prirent bientôt un tel caractère d'exagération, que je me crus obligée de laisser voir clairement que je n'en étais point la dupe. Il y aurait eu vraiment de la folie, avec mon humeur naturellement si légère, à me lancer dans le dédale de la politique, à croire que je pouvais jouer un grand rôle dans les affaires, comme Lhermite s'efforçait de me le persuader. Curieuse cependant de connaître à fond toute sa pensée, je le laissai s'étendre sur le bonheur qui attendait une femme jeune, belle et assez habile pour soumettre à son empire un homme d'état tel que M. de Talleyrand.

Quand il eut tout dit, je cherchai à lui démontrer, en peu de mots, qu'il s'abusait autant

sur mon ambition, qui était loin d'être aussi immodérée, que sur la disposition de M. de Talleyrand à se laisser dominer par une femme, si jeune, si belle et si habile qu'elle fût. Je lui rappelai que le ministre m'avait donné à entendre, avec une franchise aussi polie que spirituelle, qu'une femme de mon âge et de mon humeur n'avait point à se mêler d'affaires; qu'il fallait abjurer le rôle de solliciteuse; en un mot, que ses audiences particulières devaient être réservées à des personnages autrement graves qu'une folle qui s'imaginerait qu'avec vingt ans et de la beauté, on devait être sûre d'arracher toutes les grâces.

« — Mais, dit Lhermite d'un air inquiet, vous « êtes sûre qu'on ne vous refusera pas la réin- « tégration de la personne que vous avez bien « voulu recommander.

« — Ce dont je suis certaine, c'est que si votre « protégé n'obtient pas la faveur qu'il demande, « il n'aura pas mérité de l'obtenir. Dans ce cas, « je m'en fie à la politesse et à la bonne grâce du « ministre pour m'annoncer, de la manière la « plus aimable, que mon crédit a échoué; mais « c'est tout. »

A ces mots, nouveaux regrets de Lhermite,

nouvelles doléances sur mon obstination à ne point profiter des avantages de ma position. Je ne répondis à tout cela que par les raisonnemens que j'avais déjà employés : comme il insistait toujours : « Monsieur, lui dis-je d'un ton « sec, je vais vous parler avec franchise ; depuis « les premières visites dont vous m'avez honorée « avant mon départ pour Milan, je crois vous « avoir prouvé, avec une sorte de rudesse, que « je pénétrais parfaitement vos projets et vos « espérances. Ma conduite envers vous, à Milan « comme à Lyon, a dû vous prouver encore que « ma mémoire n'était point infidèle, et que je « n'avais rien oublié. Vous avez su, en dernier « lieu, m'inspirer le désir d'être utile à un homme « digne d'intérêt, et ce désir a dû seul me dé« terminer à quitter pour un instant la ligne « que je m'étais promis de suivre dans mes rap« ports avec vous. Votre langage actuel me « donne à penser que vous avez compté revenir « par ce détour à l'exécution de vos premiers « projets. Vous vous êtes trompé, et je veux « bien vous en avertir pour que vous ne m'o« bligiez point à sortir avec vous des bornes de la « politesse, et à rompre les plus simples rela« tions de société. »

L'hermite était faux et rusé : accoutumé à dévorer patiemment toutes les humiliations, et bien résolu de remplir, à tout prix, la mission qu'on lui avait donnée de capter ma confiance, il prit le seul parti qui lui restait à prendre, celui de se contraindre. Tout en maudissant mon arrogante franchise, il feignit même d'admirer la fermeté, l'indépendance et la sincérité de mon caractère.

Pour le consoler du discours peu encourageant que je venais de lui adresser, j'acceptai l'invitation qu'il me fit de venir voir chez lui une magnifique collection des vues de Naples et de Rome, qu'il avait rapportées d'Italie. Cette partie fut fixée au lendemain, et nous nous séparâmes assez bons amis en apparence.

Le soir j'allai, suivant mon usage, faire une promenade : je me dirigeai vers Bagatelle ; c'était alors le rendez-vous de la meilleure compagnie et surtout des plus jolies femmes ; là, on venait à l'envi faire admirer chaque jour les prodiges de l'art de madame Germon [1], et les élégans chapeaux de Leroi [2]. Je me mêlais rarement à

[1] Couturière en robe à cette époque.

[2] Célèbre marchand de modes qui n'a rien perdu de sa réputation.

la foule, et presque toujours je choisissais de préférence les sentiers les plus écartés. Cet amour de la solitude attirait sur moi des regards curieux. Sans apporter à ma toilette une recherche minutieuse, je ne la négligeais cependant pas. Une tunique blanche et ma coiffure en cheveux à la grecque me faisaient remarquer sans me singulariser. On prétendait que, de profil, je ressemblais d'une manière frappante à la reine Marie-Antoinette, et plus d'une fois j'entendis admirer autour de moi cette ressemblance qui aurait pu, quelques années plus tôt, attirer sur moi des regards ennemis. Mais alors on commençait à donner librement quelques larmes à la mémoire de cette princesse infortunée. Ce jour-là, une dame âgée, de la tournure la plus noble, que je rencontrai au détour d'une allée, poussa un cri d'étonnement à mon aspect. Bientôt après, elle détourna les yeux, et j'entendis une autre exclamation qui trahissait toute l'amertume des souvenirs que ma vue venait de réveiller dans son âme. Vivement émue moi-même de l'accent douloureux qui venait de frapper mon oreille, je m'arrêtai dans l'attitude de la déférence et du respect. Marie-Antoinette avait vu le jour sous le même ciel que

mon père; elle était fille de cette Marie-Thérèse si fidèlement défendue jadis par cette noblesse hongroise dont mon père était un des plus nobles rejetons. Tous ces rapprochemens étaient bien tristes pour mon cœur. Je pris le bras d'Ursule, et, dans un trouble inexprimable, je regagnai l'allée au bout de laquelle je devais retrouver ma voiture.

CHAPITRE XLIII.

Journée passée dans la société de Lhermite. — Le suicine.

Comme j'arrivais sur la pelouse de Bagatelle, je retrouvai la dame que je venais de rencontrer, dans un groupe au milieu duquel brillait madame Tallien : en m'apercevant, elle me salua du plus aimable sourire, et dit à haute voix : « J'avais bien deviné que c'était madame Moreau « dont vous vouliez me parler; » et elle vint à moi avec l'empressement le plus amical : tristement affectée par un souvenir, je fus sensible à ce témoignage de l'intéret d'un bon cœur. J'étais séparée de madame Tallien depuis quelque temps : je la retrouvai plus belle encore peut-être que je ne l'avais connue d'abord; son accueil effaça bientôt en moi l'impression pénible que je venais d'éprouver. Mon émotion ne lui échappa point; elle sut me le prouver avec cette bonne grace qu'elle possède à un si

haut degré. Quant à moi, j'avais entièrement oublié tous ceux qui nous entouraient, pour ne voir que madame Tallien. Elle paraissait elle-même, en ce moment, se soucier fort peu de son cortége : elle me demanda si je persisterais à lui tenir rigueur, et elle employa tous ses moyens de séduction pour obtenir mon consentement à la recevoir chez moi, et à lui rendre ses visites. Le projet que j'avais depuis long-temps formé de faire le surlendemain un petit voyage de trois jours aux environs de Paris, m'empêcha de lui prouver, aussi promptement que je l'aurais voulu, tout le plaisir que j'éprouvais à renouer mes premières relations avec elle. Je promis toutefois de l'aller voir dès que je serais de retour, à la seule condition que je ne verrais jamais chez elle qu'elle seule : elle s'engagea à ne jamais me contrarier sur ce point. Tout en causant, nous nous étions entièrement séparées de la compagnie, et nous avancions seules vers la porte du jardin. La grande célébrité de madame Tallien, son extrême beauté, ma jeunesse, ma taille plus svelte et aussi élevée que la sienne, enfin le nom que je portais, et qui avait passé de bouche en bouche, tous cela fixa bientôt les regards sur

nous. La foule des promeneurs rassemblés dans ce rendez-vous des oisifs de la capitale se pressait sur nos pas. Lorsque j'eus atteint ma voiture, je m'y élançai rapidement après avoir adressé un bref compliment d'adieu à madame Tallien. Je fuyais, non pas tant par modestie que pour obéir au sentiment secret qui me disait combien Moreau eût été blessé d'un triomphe dont le moindre inconvénient était de me donner en spectacle.

Ursule, en nous suivant à quelque distance, avait recueilli les remarques qu'on faisait sur notre compte. Comme ces remarques pouvaient flatter ma coquetterie, elle me les répétait avec une scrupuleuse exactitude. Elle croyait par là se rendre agréable à mes yeux : je lui savais gré de l'intention; mais je n'en regrettais pas moins vivement de m'être montrée en public et dans une société que je savais désagréable à Moreau.

Le lendemain je quittai Chaillot de très bonne heure pour me rendre à l'invitation de Lhermite: il habitait une maison charmante, rue de Clichy. Je fus reçue avec un empressement qui prouvait que j'étais attendue avec impatience. Lhermite avait réuni quatre ou cinq amis, dont le plus âgé n'avait pas trente ans, et presque

tous, à ce qu'il m'apprit, de la société particulière du directeur Barras : il survint, après mon arrivée, une personne de plus, M. de Mirande, secrétaire de Barras, et qui pouvait alors être un homme de quarante ans. La majesté des convives était remarquable sous le rapport des avantages physiques : pour moi, je leur trouvais en général trop d'affectation et des habitudes de petits-maîtres qui m'ont toujours déplu. Toutes ces physionomies contrastaient singulièrement avec la laideur grossière de Lhermite : M. de Mirande n'était pas alors beaucoup mieux de sa personne ; mais on voyait encore que, vingt ans plus tôt, il avait pu passer pour un homme agréable : l'abus des plaisirs paraissait avoir hâté pour lui les approches de la vieillesse. Mirande n'était point un esprit supérieur, mais il possédait mieux que personne le secret de plaire à tout le monde. Il parlait des défauts de son caractère, et des excès même de sa jeunesse avec une franchise qui faisait taire le reproche, et prévenait la répugnance que de tels aveux, dans la bouche de tout autre, eussent été propres à exciter. Je l'ai connu assez particulièrement pour être à même de rendre justice aux excellentes qualités de son cœur ; c'est un

devoir pour moi, et je m'en acquitte avec plaisir.

Lhermite n'avait rien négligé de ce qui pouvait remplir agréablement notre matinée. Après qu'on eut fait de la musique et épuisé la conversation sur les beaux arts, les spectacles, les bruits de salons, il sut enfin amener l'entretien sur la politique. Le nom de Moreau vint alors se placer naturellement dans sa bouche, et ce fut une occasion de vanter mon ascendant sur lui, et la confiance sans bornes qu'il m'accordait. A ces mots, M. de Mirande jeta sur moi un regard pénétrant, puis il porta les yeux sur Lhermite comme pour scruter sa pensée. On me fit alors sur la Hollande, sur les succès de Moreau dans ce pays, sur l'estime qu'il y avait obtenue, une foule de questions auxquelles je répondis avec une réserve qui déconcerta les interrogateurs. Un des assistans hasarda une insinuation sur l'indécision connue du caractère de Moreau : je sentais, au ton demi-confiant du personnage, qu'il récitait une leçon qu'on lui avait faite d'avance. Je ne lui répondis que par un regard dédaigneux qui ne le satisfit certainement pas, et qui fit sourire Mirande. Un autre, plus adroit, se mit à vanter

les grands talents militaires de Moreau, afin d'en venir à parler de la haute estime dont il jouissait près du Directoire et de Barras en particulier.

J'avoue que je faillis me laisser prendre à ce piége; déjà je souriais ironiquement, et j'allais déclarer hautement que Moreau tenait beaucoup plus à l'estime de la France qu'aux bonnes grâces d'un gouvernement éphémère, qui ne pouvait accroître ni ternir l'éclat de sa gloire. La réflexion comprima ma franchise; et je répondis encore avec une discrétion et une naïveté qui trompèrent jusqu'à Lhermite lui-même.

Voyant échouer pour cette fois tous ses efforts, il parut abandonner le projet qu'il avait conçu de spéculer sur la bonne foi de mon caractère. On proposa de finir la matinée par une promenade à Mouceaux, qui était alors un jardin public : trois de ces messieurs devaient y aller à cheval : j'acceptai l'offre qu'on me faisait, mais en regrettant de n'avoir pas sous la main mon *amazone*, ou le costume masculin dont j'aimais à me servir, pour faire partie de la cavalcade. Ce fut à qui m'offrirait les habits qui me manquaient. Je commençais à trouver ces

importunités un peu hardies. Cependant, comme je ne suis jamais folle à demi, je permis à l'un de ces messieurs d'aller chercher à Chaillot mes habits d'homme. Je donnai en même temps un petit billet pour Ursule, dans lequel j'expliquais le motif du message, et j'ordonnais à Joseph de venir m'attendre le soir, à six heures, avec mon cabriolet, à la porte du jardin de Mouceaux.

En moins d'une heure le galant courrier fut de retour; j'allai m'enfermer dans le pavillon du jardin, et quelques minutes après je reparus métamorphosée en un assez joli garçon. Les complimens m'arrivaient de toutes parts : on s'étonnait de ne trouver dans mon maintien aucun indice de cet embarras dont les dames réussissent si difficilement à se défaire quand elles dépouillent les habits de leur sexe; en effet, celui qui faisait cette remarque ressemblait, en quelque sorte, beaucoup plus que moi, à une femme, surtout lorsque nous fûmes tous deux en selle.

Arrivés à Mouceaux, mon habileté dans les exercices auxquels mon père m'avait formée dès ma plus tendre enfance, me donna l'avantage sur tous ceux qui voulurent rivaliser avec

moi. Au jeu de boules, au tir, j'eus constamment la supériorité : Mirande prenait plaisir à se moquer des perdans. On voulut finir la partie par une leçon d'escrime : ici, je n'étais véritablement qu'une écolière; je fus vaincue à mon tour.

Le temps s'était écoulé très-rapidement, et nous étions arrivés, sans nous en douter, à l'heure du dîner. Lorsqu'on vint m'avertir que mon cabriolet était arrivé, nous étions occupés à choisir le lieu le plus propre à un repas champêtre. Cédant aux instances de ces messieurs, je congédiai Joseph : je lui enjoignis seulement de venir me chercher le soir au spectacle.

Joseph était habitué à mes extravagances; il ne s'étonnait donc de rien, et surtout il n'avait garde de concevoir jamais sur mon compte aucun soupçon défavorable; mais tous mes domestiques n'avaient pas pour moi les mêmes sentimens d'affection. Lorsqu'on le vit revenir seul, il eut à me défendre de quelques imputations calomnieuses; je ne l'ai appris que plus tard, et lorsque la gravité de ces imputations avait produit sur l'esprit de Moreau un effet trop propre à le détacher de moi.

Je dînai de bon appétit à Mouceaux, ne me doutant guère de ce qu'on pouvait penser ou dire de moi à Chaillot, et surtout m'en souciant fort peu. A huit heures, Lhermite eut l'air de se souvenir qu'il avait ce soir-là même une loge au théâtre Feydeau. Je lui objectai qu'il m'était impossible de paraître en public sous d'autres habits que ceux de mon sexe, et je demandai le temps de reprendre ma toilette féminine. Mais sa loge était une baignoire d'avant-scène, au fond de laquelle je devais me trouver parfaitement à l'abri des regards indiscrets. Cette considération m'empêcha d'hésiter plus longtemps. « Sera-t-il au spectacle? » demanda vivement un des jeunes gens; et aussitôt il baissa la tête, tout confus de son étourderie. Je jette un regard sur Mirande qui sourit, puis je fixe les yeux sur Lhermite qui paraissait irrité de l'indiscrétion qu'on venait de commettre : la gaieté qui ne m'avait point abandonnée depuis le matin, ne me permettait guère de revenir brusquement et sans transition à un ton plus grave. Je continuai donc de rire; mais comme la question singulière qui venait de frapper mon oreille me laissait soupçonner qu'on avait prémédité de me faire faire au spectacle une ren-

contre qui pouvait m'être désagréable, je trouvai moyen, avant de quitter Mouceaux, de faire entendre à Lhermite que toute tentative qui aurait pour but de me rapprocher de Barras, n'aboutirait qu'à me forcer de me retirer sur-le-champ.

Les jeunes gens nous quittèrent en promettant de venir nous retrouver au spectacle : je montai en voiture, accompagnée de Lhermite et de Mirande. En arrivant au théâtre, je remarquai, près d'une des colonnes du vestibule, une femme dont la mise n'offrait plus que les traces d'une aisance passée : elle paraissait âgée de quarante ans environ. Sa physionomie, altérée par le malheur, offrait un caractère de noblesse peu commun. Dans ses yeux se peignait une sombre impatience : l'ensemble de sa personne paraissait digne d'inspirer l'intérêt. Sa vue me frappa au point que je résolus de chercher tous les moyens de lui rendre service, si je le pouvais. Je connaissais trop bien l'âme de Lhermite pour exposer cette dame à son impertinente curiosité, et je ne connaissais pas encore assez Mirande pour songer à mettre sa bonté à l'épreuve dans cette circonstance.

Décidée à suivre le premier mouvement de

mon cœur, j'entre avec mes deux cavaliers dans la loge : puis, bientôt après, je les quitte sous un léger prétexte, et je sors en courant de la salle. L'inconnue était encore à la même place, plus pâle et plus immobile qu'au moment où je l'avais aperçue : entraînée vers elle par la compassion qu'elle m'inspirait, et retenue par le respect, je n'osais lui adresser la parole, et j'attendais impatiemment qu'elle m'y autorisât par un regard. Afin de l'obtenir, ce regard, je passai aussi près d'elle qu'il me fut possible. En ce moment, quelqu'un dit : « Il est neuf heures. » Aussitôt elle joint les mains par un mouvement convulsif, et marche d'un pas rapide vers la rue Vivienne, en poussant une exclamation douloureuse.

Voyant que mes conjectures ne m'avaient pas trompée, je m'élance sur ses traces; elle passe sous l'arcade Colbert : je la suis dans la rue de Richelieu, et j'arrive avec elle sur la place du Carrousel, après avoir traversé la rue de l'Échelle Saint-Honoré. Sa marche était si précipitée, qu'il me fallait à chaque instant doubler le pas pour ne point la perdre de vue; enfin, elle traverse le guichet du Louvre et s'élance vers le quai du côté du port Saint-Nico-

las; je n'ai que le temps de courir et de la saisir par le milieu du corps: elle allait se précipiter dans la Seine. La secousse que je lui donnai sans le vouloir la renversa évanouie dans mes bras. A ma voix, un batelier court; il m'aide à asseoir l'infortunée contre le parapet, et il va d'après mon ordre chercher une voiture: quand il fut de retour, sans m'adresser une seule question, il m'aida à y placer la malheureuse femme toujours privée de sentiment. Je me fis conduire à l'hôtel de Flandre : la maîtresse de cette maison m'était bien connue; elle avait longtemps suivi les armées, et Moreau qui en faisait quelque cas l'avait mariée à un sous-officier, recommandable par l'estime dont il jouissait près de ses chefs; c'était une bonne femme sur laquelle je pouvais compter comme sur moi-même, pour les soins qui restaient à donner à la personne que je lui confiais.

CHAPITRE XLIV.

Arrivée à l'hôtel de Flandre. — Confidences. — Retour à Chaillot.

L'inconnue étoit encore évanouie lorsque la voiture s'arrêta devant la porte de l'hôtel. Je la fis d'abord transporter dans une chambre à l'entresol, où je lui prodiguai moi-même tous les secours que nécessitait sa situation. Pendant un assez long espace de temps, ces secours demeurèrent inutiles : enfin, elle ouvrit les yeux; aucun de nous ne devina le genre de secours que son état réclamait d'abord, et j'étais loin de soupçonner que la faim pût être un des motifs qui l'avaient réduite au désespoir. Je n'oublierai jamais l'impression que produisirent sur moi ces deux premiers mots : *du pain*, qui s'échappèrent de sa bouche, lorsqu'elle revint à elle-même. Sur-le-champ je lui

fis apporter des alimens. Accablée par l'idée d'une si grande infortune, je pressais étroitement dans mes mains les mains de cette inconnue que je ne considérais déjà plus comme une étrangère; elle porta les yeux sur moi, et ses pleurs coulèrent.

« —Vous êtes une femme, me dit-elle: ah! je « croyais avoir retrouvé le fils que je regrette; « mais, si jeune, si belle, et sous cet habit! « que de malheurs vous menacent peut-être!

« — Le bonheur de vous avoir sauvée me « consolera toujours. »

En ce moment madame Lacroix (c'était le nom de l'hôtesse) rentra; elle m'adressa la parole et prononça le nom de Moreau. A ce nom, l'inconnue tréssaillit et fixa sur moi un regard inquiet. Au langage affectueux qu'elle avait pris d'abord succéda tout à coup une réserve excessive, et qui me parut cacher un effroi réel. Accoutumée à voir le nom que je portais accueilli par un tout autre sentiment, je m'étonnai de ce changement subit; mais je ne me décourageai point, et je continuai de prodiguer à l'inconnue les soins les plus actifs.

J'avais dit vrai en lui déclarant que le souvenir de ce que je faisais pour elle me console-

rait toujours; mais j'étais loin de prévoir alors que bien des années plus tard, errant seule et désespérée sur ces quais que j'avais si souvent parcourus dans le plus brillant équipage, je m'arrêterais à la vue de cette pierre sur laquelle s'était appuyée d'abord celle que j'avais eu le bonheur de sauver; que là, j'irais chercher le courage de supporter l'excès du malheur, et d'attendre la mort sans courir au devant d'elle. Le 7 décembre 1815, à neuf heures du soir, après une journée d'angoisses déchirantes, et dans le délire du désespoir, je suis allée me jeter à genoux sur cette pierre, j'y ai prié, et je me suis résignée à vivre.

J'avais entièrement oublié Lhermite et Mirande: soudain l'idée de l'étonnement et peut-être de l'inquiétude dans lesquels avait dû les laisser ma brusque disparution, se présenta à mon esprit: j'écrivis un mot au premier pour lui faire mes excuses, et pour l'engager, ainsi que Mirande, à venir le lendemain même déjeuner à Chaillot: j'envoyai mon billet au domicile de Lhermite avec injonction de ne pas dire où il avait été écrit, si par hasard on faisait à mon messager quelque question.

Quand je fus assurée que l'inconnue avait en-

tièrement repris ses forces, je priai qu'on nous laissât seules, et m'approchant d'elle : « Ma-
« dame, lui dis-je du ton le plus respectueux,
« le sentiment désagréable que vous avez paru
« éprouver en entendant prononcer le nom du
« général Moreau, me fait un devoir de vous
« rassurer et de chercher à dissiper des craintes
« injurieuses pour lui. Je vous crois émigrée,
« calmez votre inquiétude, et si j'ai deviné
« juste, je saurai trouver le moyen de vous faire
« quitter la France en toute sécurité, sans
« que personne soit instruit de l'étendue de
« vos malheurs, et de la funeste résolution que
« j'ai eu le bonheur de prévenir.

« — Vous vous êtes trompée, Madame, me
« répondit-elle, sur la nature de l'impression
« que j'éprouvais : le nom du général Moreau
« est généralement honoré en France; les émi-
« grés eux-mêmes rendent témoignage à la no-
« blesse de son caractère : je ne crains pas de
« vous avouer que mon nom figure sur la fatale
« liste. Rentrée en France secrètement depuis
« huit mois, j'y suis sans cesse dans l'inquié-
« tude de savoir si ma vie n'est pas menacée
« par les perquisitions de la police. Bercée
« pendant quelque temps par des espérances

« qui se sont toutes évanouies, j'étais tombée « par degrés dans le plus profond désespoir, « lorsque vous m'avez rencontrée. Au moment « où j'entendis l'hôtesse vous appeler du nom « de madame Moreau..... » Ici, elle s'arrêta, me regarda fixement; « Puis-je ne vous rien ca- « cher? » dit-elle après un moment de silence: je l'encourageai à me parler franchement. « Eh « bien, continuait-elle, l'étrange costume sous « lequel vous vous êtes d'abord offerte à mes « yeux me fit aussi penser que j'allais devoir « de la reconnaissance à une femme que plus « tard peut-être je ne pourrais estimer. Je ne « supposais pas que vous fussiez la compagne « du général Moreau, et je craignais que votre « nom ne fût pas à beaucoup près aussi hono- « rable. »

Quoique offensée de cet aveu, celle qui le fit était si malheureuse que je tombai d'accord avec elle qu'on pouvait s'étonner avec raison de rencontrer une femme seule, et parcourant, le soir, sous des habits d'homme, les rues et les quais de Paris. Je renouvelai à l'inconnue les protestations que je lui avais déjà faites du zèle que je mettrais à la tirer des dangers, quels qu'ils fussent, qui pouvaient encore la menacer. Sur

ces entrefaites, madame Lacroix entra; elle m'apprit qu'il était onze heures, et m'invita à ne point retarder davantage mon départ pour Chaillot où une absence aussi prolongée devait exciter tout au moins de graves inquiétudes. Je montai donc bientôt en voiture sous l'escorte d'un vieillard, factotum de la maison, et j'arrivai chez moi avant minuit. Le bonheur d'avoir fait du bien avait répandu sur tous mes traits un air de gaieté qui n'échappa point aux regards de ceux de mes domestiques qui ne m'aimaient pas; je fis appeler Joseph pour lui expliquer le motif qui m'avait empêchée de rester au spectacle, où il avait dû, suivant mes ordres, venir me chercher.

« — Eh bien! lui dis-je, Joseph, j'ai fait en« core ce soir une bonne découverte: j'ai ren« contré une femme bien malheureuse et dont « j'espère adoucir l'infortune. »

« —Que Madame m'excuse, répondit Joseph, « mais c'est qu'on dirait que tous les malheu« reux s'entendent pour se trouver sur son che« min. » Ces mots furent prononcés d'un ton où perçaient la mauvaise humeur et une incrédulité mal déguisée.

« Quand cela serait, repartis-je à mon tour,

« je devrais encore leur savoir gré d'une ruse « qui prouverait qu'ils ont confiance dans ma « bonté. »

Joseph ne répondit plus qu'en insistant sur mon imprudence de rentrer ainsi seule le soir, et dans un quartier aussi éloigné. Je lui témoignai que je lui savais gré de sa sollicitude pour moi; je le rameniai bientôt à une disposition d'esprit plus gaie, et il finit par m'avouer qu'il avait été inquiet et surpris de ne trouver au spectacle, ni moi, ni personne qui pût le mettre sur mes traces. Je démêlai clairement dans son langage la nature des soupçons qu'on avait su lui suggérer. Il put voir que sa franchise ne me déplaisait aucunement. Ursule vint à son tour: sa figure avait un caractère de maussaderie bien autrement prononcé; mais en sa qualité d'Italienne, elle était beaucoup moins franche, et sa mauvaise humeur était toute silencieuse. Elle se borna à me la laisser voir clairement par le soin affecté qu'elle prit de chercher à me mécontenter dans tous les détails de son service. Je la regardai pendant quelque temps avec ce sang-froid désolant pour les esprits querelleurs, et je lui ordonnai de sortir, en la prévenant que Joseph lui annoncerait le lende-

main matin ce qu'il m'aurait plu de résoudre à son égard.

Cette injonction la contraignit enfin de rompre le silence; elle me demanda s'il pouvait être vrai que j'eusse, comme on le lui avait fait pressentir, l'intention de l'éloigner de moi. Sur ma réponse affirmative, la colère qui s'était jusqu'à ce moment peinte sur son visage, fit place au chagrin le plus vif : elle se jeta à mes genoux en sanglottant; et alors commencèrent des supplications auxquelles je ne savais comment mettre fin. Je n'y parvins qu'après avoir répété plusieurs fois que je pardonnais, mais en assurant que mon indulgence n'irait pas désormais plus loin. La pauvre fille me témoigna, de la manière la plus expressive, combien elle était reconnaissante.

Dans l'expansion de son repentir, elle m'apprit quels ennemis j'avais à redouter dans ma maison même. Ces ennemis étaient précisément ceux de mes domestiques que j'avais dès mon arrivée comblés de bontés. A la tête de cette ligue qui s'organisait contre moi, figurait en première ligne une autorité imposante, le concierge, qui récompensait aussi mes libéralités par la plus complète ingratitude. Je sus que

dans la matinée même de ce jour, M. de la Rue, dont j'avais toute raison de suspecter la bienveillance, était venu, sous prétexte de me rendre visite, et que, ne m'ayant pas rencontrée, il avait fait sur mon compte beaucoup de questions auxquelles le concierge et sa femme avaient répondu par les insinuations les plus perfides. M. de la Rue avait aussi tenté de faire jaser Ursule, en lui demandant si ma grossesse était bien avancée. Ma femme de chambre savait aussi bien que moi que cette grossesse n'était qu'une feinte: elle avait cependant répondu comme j'eusse répondu moi-même, affirmativement; et cette réponse n'avait pas paru fort agréable au questionneur.

Il était deux heures du matin avant que j'eusse mis fin à la conversation; je m'endormis enfin, non sans avoir encore entendu plusieurs fois Ursule protester de son attachement pour moi avec une chaleur qui n'avait certainement rien d'affecté, et dont il m'était impossible de ne pas lui savoir gré.

CHAPITRE XLV.

L'inconnue. — Madame Lacroix. — Les préventions.

Le lendemain matin, en ouvrant les yeux, j'aperçus Ursule occupée dans le jardin à composer le bouquet que le jardinier de la maison avait coutume de m'apporter tous les jours à l'instant du déjeuner. Lorsqu'elle entra dans mon appartement, pour lui prouver que j'avais entièrement oublié ses torts, et que j'appréciais son empressement à prévenir tous mes désirs, je lui dis qu'elle irait le soir au Théâtre-Français, où l'on donnait *Britannicus*. Talma avait excité en elle, dès le premier jour où elle avait pu le voir, la plus profonde admiration. Le plaisir du spectacle était encore si nouveau pour elle, que la représentation théâtrale produisait sur son esprit une illusion complète : elle ne pouvait séparer l'acteur du personnage dont il

reproduisait la physionomie et le caractère. Le dénouement d'*Épicharis et Néron* lui avait laissé de terribles souvenirs, et si quelque chose troublait le plaisir qu'elle se promettait d'admirer de nouveau Talma, c'était la crainte de le voir mourir encore. Je la rassurai sur ce point, et j'abrégeai l'entretien, pour ne m'occuper que de la malheureuse femme qui, depuis la veille, absorbait toutes mes pensées.

J'eus la satisfaction d'apprendre, en arrivant à l'hôtel de Flandre, qu'elle paraissait bien remise de la secousse encore si récente qu'elle avait éprouvée. Je la trouvai dans une toilette dont la simplicité élégante prouvait que madame Lacroix avait bien rempli mes intentions. En me revoyant, ma protégée parut surprise de trouver une aussi grande différence entre le jeune blondin de la veille et la femme qu'elle avait aujourd'hui devant les yeux. Je m'efforçai de lui prouver que mes dispositions pour elle étaient toujours restées les mêmes, et que mon costume seul était changé. Elle me fit de nouveaux remercîmens avec l'accent d'une reconnaissance sincère. Son âge, beaucoup plus mûr que le mien, et je ne sais quoi d'imposant répandu sur toute sa personne, m'inspirait un

sentiment de respect dont mon attitude et mon langage lui fournissaient assez la preuve. Je témoignai le désir de lui faire donner un logement plus convenable encore que celui qu'elle occupait. Ce logement était situé dans le même hôtel, entre cour et jardin; elle refusa d'abord, mais elle accepta, quand je lui démontrai qu'ainsi placée elle serait encore mieux à l'abri des regards indiscrets qui pouvaient l'inquiéter. Madame Lacroix avait prévenu mes désirs en s'arrangeant pour que ce nouveau logement, occupé en ce moment par des locataires, fût libre dès le surlendemain. Toutes les fois que cette bonne femme m'adressait la parole, il y avait dans ses manières et dans son ton quelque chose qui exprimait parfaitement l'affection qu'elle m'avait vouée, et qui perçait sous la brusquerie naturelle de son caractère. Douée d'un tact assez sûr, elle avait facilement deviné à quelle classe appartenait la dame que je lui avais amenée la veille, et cependant elle affectait plus que jamais d'employer dans son langage des formes républicaines tout-à-fait propres à blesser son oreille. Je voyais avec peine que la pauvre dame était désagréablement affectée, et je cherchai à calmer l'inquiétude qui se pei-

gnait sur son visage, en lui répétant qu'elle ne pouvait trouver nulle part une retraite plus sûre que celle qu'elle habitait, et que la brusquerie de madame Lacroix cachait un cœur susceptible du dévouement le plus absolu.

L'inconnue (car elle l'était toujours pour moi) reprit bientôt un air plus calme; et pour me témoigner à la fois sa sincérité et la confiance qu'elle avait mise en moi, elle manifesta l'intention de me révéler, sans plus de délais, son nom et ses malheurs. Cette intention m'honorait, mais je refusai pour le moment de recevoir ses confidences, en la priant de croire que, dussé-je ne la connaître jamais davantage, je prendrais toujours à son sort le plus vif intérêt. Je lui fis entendre que je voulais qu'elle restât maîtresse de son secret jusqu'à ce que j'eusse acquis encore plus de droits à sa confiance.

Elle parut apprécier la délicatesse qui avait dicté ma réponse : mais, comme j'allais me lever, elle me retint de la manière la plus amicale, et me parla en ces termes :

« Il y a maintenant trois mois que je suis rentrée en France, et que j'ai revu Paris, au péril de mes jours, sur la foi d'une promesse trompeuse. Le plus indigne abus de confiance

m'a enlevé les modiques ressources qu'une absence de plusieurs années et la confiscation de mes biens m'avaient encore laissées : démarches, sollicitations, prières, j'ai tout mis en œuvre pour sortir de la cruelle position où je me trouvais placée. Tous les points d'appui sur lesquels je croyais pouvoir compter m'ont manqué à la fois ; et je commençais d'être en proie à toutes les horreurs du besoin, lorsque vous m'avez rencontrée.

« Un homme qui me connaît bien, qui se disait, en de meilleurs temps, mon ami, a eu la barbarie d'augmenter mes maux en me livrant à la douleur d'avoir vainement imploré sa pitié. Depuis mon émigration, j'avais su pourvoir aux besoins de la vie par le travail de mes mains; mais à mon retour en France, l'isolement où je me suis trouvée tout à coup, la crainte d'être découverte, et la fatigue même de tant de démarches infructueuses, m'ont ôté les forces nécessaires pour me livrer à mon travail habituel.

« Il y a deux jours, sur le point de me trouver sans asyle, n'ayant plus déjà de quoi pourvoir à ma subsistance, je suis sortie pour réclamer le misérable complément d'une somme qui

m'était due sur le prix de quelques objets que le besoin m'avait forcée de vendre depuis long-temps. J'ai essuyé de mon débiteur un refus absolu, et peu s'en est fallu qu'il ne me menaçât d'une dénonciation. Accablée par le désespoir, je songeais avec effroi que la nuit suivante je n'aurais pas même un peu de paille pour reposer mes membres fatigués. La mort seule m'offrait un terme à tant de maux.

« Je sortais de la rue du Battoir, dans la matinée d'hier, lorsque tout près de moi j'entends prononcer mon nom. Je me retourne et je reconnais le comte de Ch*** qui s'approchait de moi. Il me rappelle le temps où il m'a connue; je ne lui réponds que par des larmes : il m'interroge avec le ton du plus vif intérêt : je lui avoue l'horreur de ma position, je ne lui cache que le mal qui commençait à me dévorer, la faim.

« Je vous épargne le détail de ses consolations et de ses promesses. Le comte finit par me dire qu'il peut disposer d'une chambre chez d'honnêtes gens, rue Feydeau, et qu'il s'offre de m'y conduire dans la journée. Forcé de me quitter pour quelque temps, il me donne rendez-vous pour cinq heures et demie sous le pé-

ristyle du théâtre; c'est de là qu'il devait me conduire dans la retraite sûre dont je ne serais plus sortie que pour aller chercher une seconde fois, hors de France, l'hospitalité que me refuse ma patrie.

« Le comte me quitta fort attendri en apparence : je me crus sauvée et je repris encore une fois courage. En me parlant, il portait la main sur la croix de Saint-Louis, qu'il a autrefois méritée sur le champ de bataille, et dont il n'a jamais voulu, dit-il, se séparer malgré la nécessité qui l'oblige de la cacher à tous les yeux. Je fus, comme vous le pensez, exacte au rendez-vous : l'espérance me rendait même déjà la faim moins insupportable. J'attendis; les heures s'écoulaient, le comte ne paraissait pas : alors, toute l'horreur de ma situation vint encore une fois se présenter à mon esprit; ma raison s'égara; vous savez le reste. »

Elle s'arrêta, en me regardant avec une expression que je ne saurais rendre, et elle me tendit les bras; je m'y précipitai, et nos larmes se confondirent. Elle réprima toutefois bientôt son émotion, et me présentant un portefeuille qu'elle venait de tirer de son sein : « Ces papiers, me dit-elle, vous instruiront de ce qu'il me se-

rait trop douloureux de vous raconter. Vous trouverez aussi dans ce portefeuille une letttre où je vous explique les nouveaux services que j'ose encore attendre de vous. Je vous confie les seules espérances qui me restent; je vous rends, en un mot, maîtresse de ma destinée, et c'est le seul moyen qui soit en ma puissance de vous prouver combien je suis reconnaissante de ce que vous avez déjà fait pour moi. Je resterai ici sans inquiétude jusqu'au jour où vous pourrez me dire ce qui sera advenu de mes demandes.

Je pris le portefeuille, en promettant de tout mettre en œuvre pour terminer à sa satisfaction ce que j'avais déjà si heureusement commencé. Quoi qu'on me demandât, je me croyais sûre de réussir. Barras était encore tout-puissant, et Mirande, dont le bon cœur m'était parfaitement connu, pouvait me servir près de lui; mais je ne dis rien à ma respectable inconnue des moyens que je comptais employer pour obtenir un prompt succès : j'aurais craint de blesser la sensibilité de son cœur, en lui faisant entendre des noms qui pouvaient lui retracer de fâcheux souvenirs. Je demeurai encore une heure avec elle, et je la quittai pour reprendre

le chemin de Chaillot. Avant de quitter l'hôtel de Flandre, je recommandai à madame Lacroix de redoubler de soins et de prévenances. Cette bonne dame n'avait pas besoin de mes recommandations; elle était toute disposée à faire ce que je lui demandais; seulement, avant de me laisser partir, elle me demanda la permission de me donner un avis; cet avis avait pour but de m'empêcher de compromettre, par des démarches imprudentes, le nom de Moreau sous la protection duquel j'allais placer une émigrée. Je remerciai madame Lacroix de son conseil, et je résolus de n'en pas moins suivre l'impulsion de mon cœur.

CHAPITRE XLVI.

Une visite. — Lettre de D. L. — Lettre au général Ney. — Conséquences de cette lettre.

Pour servir utilement l'infortunée qui venait de s'abandonner entièrement à moi, je me fixai au parti de ne brusquer aucune démarche, et je mis, à mon retour du spectacle, la lecture des papiers qu'elle venait de me confier, et qui devaient au moins m'apprendre son nom.

En arrivant à Chaillot, je trouvai plusieurs lettres, tant d'Italie que de Paris, une foule d'invitations, et enfin un billet de Lhermite, qui s'excusait de ne pouvoir répondre à l'invitation que je lui avais adressée la veille. Tout en me mettant à table, je jetai un coup d'œil sur cet amas de lettres qu'on avait placées devant moi, en cherchant, avant de les ouvrir, à en deviner le contenu. J'éprouvai une impres-

sion difficile à définir, en reconnaissant sur une des enveloppes le timbre de la Hollande et l'écriture d'une de mes cousines. Le souvenir de ma mère, celui de mon mari, s'emparèrent aussitôt de mon esprit, et la tristesse remplaça bientôt sur mes traits la joyeuse humeur qui s'y peignait quelques minutes auparavant.

Une crainte vague se mêlait maintenant au désir que j'éprouvais de lire ces lettres. Cette inquiétude m'ôta l'envie d'aller au spectacle : je dis à Ursule que je l'y enverrais sous la conduite de Joseph.

Après le dîner, je me retirai dans mon cabinet pour lire ma correspondance : j'avais fait défendre ma porte, et je comptais bien passer seule le reste de la soirée; mais à peine Ursule venait-elle de partir, que la femme du concierge entra d'un air troublé dans mon appartement pour m'annoncer qu'on venait de violer malgré elle les ordres que j'avais donnés de ne laisser entrer personne pendant toute la soirée. A peine avais-je eu le temps de lui demander le nom de la personne qui s'introduisait ainsi chez moi de vive force, que je vis entrer madame Tallien : c'était elle en effet qui était arrivée jusqu'à mon appartement, sur le souvenir de la

promesse récente que je lui avais faite de la recevoir toujours quand elle voudrait me faire visite.

Je la reçus en effet à bras ouverts; elle voulut visiter mon habitation dans tous ses détails, et elle me parut satisfaite. Madame Tallien était généreuse et bienfaisante : elle secourait secrètement beaucoup de malheureux; et, ce jour-là même, elle était venue dans le plus strict incognito à Passy, pour y porter des consolations à une famille respectable, que la révolution avait à la fois dépouillée de sa fortune et privée des membres qui auraient pu la soutenir. L'ascendant qu'elle avait sur Barras la mettait à même de rendre des services en tout genre, et elle les rendait de la manière la plus désintéressée. Cette générosité qui lui était si naturelle, ce désintéressement si rare, ne l'ont point empêchée de faire bien des ingrats parmi ceux même qu'elle favorisait de son crédit. Pour quiconque l'a connue comme moi, c'est un devoir de rendre hommage à sa belle âme et de la venger de l'ingratitude.

Déjà instruite de la visite que j'avais faite chez Lhermite, elle m'en gronda du ton le plus amical. « Vous allez partout, me dit-elle,

« et vous ne trouvez pas une heure à me « donner !

« — Prenez-y garde, répondis-je, si je re-« prends le chemin de la rue de Babylone, vous « pourrez bien trouver mes visites trop fré-« quentes. »

Elle me répondit à son tour de la manière la plus obligeante; puis, ramenant la conversation sur Lhermite et Mirande, elle dit un mot de l'embarras où je les avais laissés en les quittant tout à coup, la veille, au théâtre Feydeau.

Ce ne fut pas sans peine que je lui cachai le véritable motif de ma disparition; mais ce secret n'était pas le mien, et je voulais au moins savoir pour qui j'avais à intercéder, avant de réclamer l'intervention puissante de madame Tallien.

Nous passâmes deux heures en promenade dans le jardin. Du haut de la terrasse ombragée d'arbres touffus, nous découvrions les quais depuis le Champ-de-Mars jusqu'au palais du conseil des Cinq-Cents. Ces lieux pleins de tant de souvenirs fournissaient amplement matière à la conversation brillante de madame Tallien. Je l'écoutais avec un bien grand plaisir; mais je regrettais intérieurement de voir une femme

si bien faite pour goûter tous les plaisirs du cœur, enveloppée dans le tourbillon des affaires politiques, et réduite à cacher souvent les véritables sentimens qui dominaient son âme.

Elle me quitta assez avant dans la soirée : après son départ, je pris encore plaisir à parcourir seule le jardin que je venais de traverser en tous sens avec elle : je ne pouvais me résoudre à rentrer dans le cabinet où je devais retrouver la lettre dont la suscription seule m'avait si profondément attristée quelques heures plus tôt. Cette lettre ne fut pas en effet celle que j'ouvris d'abord. Il y en avait une qui venait de Manheim ; je crus reconnaître l'écriture de D. L., et je l'ouvris de préférence.

« Je suis dans les environs de Manheim, me « disait D. L. : chaque jour je vois le général « Ney ; à peine rendu à son pays, il affronte « déjà de nouveaux dangers. Tous mes efforts « tendent à continuer de mériter la confiance « qu'il a mise en moi. Je m'efforce aussi, Ma- « dame, de justifier la vôtre. J'ai tardé à vous « instruire de ce que le désir de vous voir heu- « reuse m'a fait entreprendre. Le succès a cou-

« ronné mes efforts, et votre cœur les appré-
« ciera.

« Le général Ney vient de rendre à l'armée un « de ces services qui attestent chez lui autant « d'adresse que de courage. Sous les habits d'un « paysan, il s'est introduit seul dans Manheim « pour s'assurer des forces de la garnison ; il « s'est ménagé des intelligences dans la place, et « il vient, cinq jours après, de s'en rendre « maître en s'y introduisant pendant la nuit « avec cent cinquante hommes déterminés à « vaincre ou à mourir avec lui. »

D. L. me racontait encore plusieurs traits également glorieux pour Ney : il y avait dans sa lettre une autre anecdote d'un genre tout différent, et tout-à-fait propre à exalter mon imagination. Suivant D. L., Ney venait de donner un bel exemple aux soldats, en renvoyant, sous escorte convenable, une belle Allemande qui était venue réclamer la protection du général pour la maison de son père. Elle était malheureuse, il avait respecté son malheur ; et sur quelques plaisanteries qu'on lui faisait à ce sujet, il avait répondu que sa folie était de prétendre à être aimé passionnément, sans jamais

rien demander aux dames que leur cœur ne fût prêt à accorder.

Et quelle femme au monde pouvait l'aimer plus passionnément que moi ! Ce fut la première idée qui s'offrit à mon esprit : je ne sais à quelle démarche m'eût entraînée l'exaltation de ma tête, si Ursule, revenue du spectacle, ne m'eût forcée d'entendre, pendant quelques minutes, le récit de ses jouissances et de ses émotions. Combien il me tardait de rester seule ! Ursule me quitta enfin.

« Non, me dis-je en parcourant ma chambre « à grands pas, je ne puis ni ne dois fuir ; mais « que du moins il sache combien je l'aime : » et, saisissant la plume, j'écrivis la lettre qu'on va lire :

« J'obéis à mon cœur ; je ne cherche donc « point de vaines excuses. Je ne sais pas l'art « de déguiser mes sentimens : d'ailleurs, il y a « dans le fond de mon ame quelque chose qui « me dit que si ma démarche blesse les con« venances du vulgaire, elle plaira peut-être à « la noble franchise de votre caractère.

« Une seule fois mes yeux vous ont rencon« tré, et votre image s'est gravée dans mon

« cœur. Unie à vous par la pensée, j'ai frémi de « tous vos périls, j'ai joui de tous vos triomphes, « et j'ai applaudi avec enthousiasme au récit de « vos belles actions.

« Mon sort est brillant; quelques femmes le « trouvent digne d'envie : je renoncerais avec « joie à tout cet éclat, pour avoir le droit de « m'associer à vos dangers.

« L'estime et la reconnaissance m'unissent au « général Moreau. Vous en faire l'aveu dans une « lettre telle que celle-ci, n'est-ce pas courir « le risque de me rendre méprisable à vos yeux? « Mais je ne sais point combattre le penchant « irrésistible de mon cœur. En vous avouant « le sentiment qui trouble mon repos, je n'ai « point d'autre pensée que celle de vous ap- « prendre qu'il existe loin de vous une femme à « qui votre gloire n'est pas moins chère qu'à « vous-même. »

J'étais si troublée en écrivant cette lettre, que je me trompai de suscription. Ce fut Moreau qui la reçut, et Ney eut celle qui était destinée à Moreau. Je passai une grande partie de la nuit à lire mes autres lettres et à y répondre sur-le-champ. Le lendemain, tout était à la poste avant même que je fusse levée. Je n'ap-

pris que plus tard de la bouche de Ney l'impression qu'avait produite sur lui la lecture d'une missive assez froide, et dans laquelle se retrouvaient les traces d'une longue et paisible intimité. Mais quelle dut être la douleur de Moreau, lorsqu'il eut entre les mains cette preuve irrécusable que mon cœur ne lui appartenait plus, et que j'attendais presque avec impatience l'occasion de lui prouver mon ingratitude envers lui, dont la tendresse pour moi semblait augmenter chaque jour!

Cette lettre devint doublement pour moi la source de bien des inquiétudes et des chagrins. Le silence de celui à qui je l'avais destinée et de celui qui la reçut me livra à toutes les incertitudes et toutes les suppositions les plus propres à blesser mon cœur et à humilier mon amour-propre; je me crus dédaignée de l'un, oubliée de l'autre; cette position était intolérable, et je ne l'aurais pas supportée si les événemens qui m'entraînaient ne m'eussent forcément distraite des rêves de mon imagination.

La lettre de ma cousine n'était aucunement propre à calmer mon exaltation, elle m'apprenait que ma lettre au président du consistoire avait redoublé l'indignation de ma mère et l'ani-

mósité de ma famille contre moi. Mes parens ne travaillaient que plus sérieusement à faire prononcer mon divorce, dans l'espoir que la dissolution de mon premier mariage amenerait plus promptement Moreau à me prendre pour épouse.

Je fus moi-même irritée au plus haut degré qu'on prétendît encore exercer un empire absolu sur ma volonté, et je me promis bien de mettre tout en œuvre pour déjouer des projets qui contrariaient si complétement la passion que je ne renfermais plus qu'avec peine au fond de mon cœur. J'ignorais encore que mon imprudence venait d'élever la barrière qui me séparait pour toujours du général Moreau.

CHAPITRE XLVII.

Dîner chez madame de La Rue. — Discussion désagréable. Une soirée à l'Opéra.

J'avais bien pris la résolution de lire, le lendemain matin sans plus de retard, les papiers que m'avait confiés mon inconnue; mais une succession non interrompue de visites qu'il fallut recevoir, m'empêchèrent de faire dans la journée cette lecture qui demandait une attention soutenue, puisque c'était dans le portefeuille que je devais rouver les renseignement propres à déterminer la ligne que je suivrais dans mes démarches. Le moment de me rendre chez madame de La Rue arriva enfin, sans que j'eusse pu trouver, dans toute la journée, un seul instant de relâche. Les préventions défavorables que j'avais d'abord eues sur son compte, et qui s'étaient tout récemment dissipées, pouvaient expliquer cet

empressement; elle me parut tout d'abord au-dessus de ce qu'on m'en avait dit. Ce n'était pas seulement une jolie femme, pleine de finesse et d'esprit; la bonté de son cœur se peignait encore sur son visage, et doublait le prix de ses qualités.

Il y avait dans la maison de M. de La Rue un certain air d'opulence ou plutôt de profusion qui sentait le parvenu; mais à l'élégance naturelle de madame de La Rue, à l'aisance de ses façons, on eût dit une femme née au sein de la richesse, et dès long-temps habituée à toutes les jouissances qu'elle procure. La toilette de madame de La Rue était remarquable, surtout par le bon goût qui brillait dans tous les détails. La mienne était fort simple, et je n'avais rien qui fût digne d'attirer les regards, qu'un magnifique collier de camées de Rome. Une pierre antique, sur laquelle était empreinte la tête d'Octavie, sœur d'Auguste, retenait l'épaulette de ma tunique. Après le dîner, qui fut somptueux et brillant, et au moment où l'on prenait le café, madame de La Rue, qui avait déjà beaucoup loué mes camées, fit remarquer de nouveau à la compagnie la richesse et la beauté de cette parure si simple en apparence. « Ce collier, lui

« dis-je, vous ira mieux qu'à moi; essayez-le, je « vous en prie; » et avant qu'elle eût pu répondre, le collier ornait déjà son col : mon action était toute naturelle, et j'avais mis à parer de mes camées madame de La Rue l'empressement qu'on apporte toujours à faire quelque chose d'agréable à une personne dont on veut gagner les bonnes grâces et l'amitié. Elle voulut en vain me rendre le collier; je me défendis très fermement de le reprendre. Tout ce qu'elle put obtenir de moi, ce fut que j'accepterais en échange une chaîne de ses cheveux, tressée tout exprès pour moi. Ces cheveux étaient d'une beauté rare, quoique d'un blond plus ordinaire que les miens.

« Venez-les couper vous-même, » me dit madame de La Rue en m'entraînant hors du salon où nous laissions avec les hommes trois douairières récemment arrivées de la Bretagne, et auxquelles madame de La Rue avait l'honneur d'être unie par les liens du sang. Nous donnâmes à ces dames tout le temps de critiquer le ton et les manières des jeunes femmes du jour. Comme nous allions rentrer dans le salon, j'entendis une de ces dames qui, pour étaler apparemment le luxe de son érudition, me faisait l'insigne

honneur de comparer mes prodigalités à celles de Cléopâtre. Il est vrai qu'en même temps on faisait aussi à Moreau l'honneur de le comparer à Antoine; on s'étonnait de son engouement pour moi, de l'empire que je paraissais exercer sur lui. Une voix se fit entendre, qui prenait assez chaudement ma défense : cette voix était celle d'un homme que je n'avais pas distingué jusqu'alors dans le nombre des convives. La même dame qui m'avait si vivement attaquée tout à l'heure ne paraissait que plus irritée de trouver là quelqu'un qui plaidât ma cause. Madame de La Rue, confuse de ce qu'elle entendait, voulait terminer la discussion qui paraissait devoir se prolonger, en rentrant sur-le-champ dans le salon. Je la retins, en lui disant qu'il y avait quelquefois profit à écouter aux portes, et que je voulais saisir l'occasion qui se présentait d'entendre la vérité sur mon compte. Une autre voix, que je reconnus encore pour une voix mâle, se joignit bientôt à celle de mon premier apologiste; elle n'exprimait pas des sentimens moins favorables pour moi. « Vous voyez, dis-je « à madame de La Rue, que je n'ai pas eu tort « de vouloir écouter plus long-temps; » et aussitôt je l'entraînai dans le salon. Les petits yeux

grise de la respectable dame qui m'avait si charitablement traitée, se fixèrent avec une expression singulière de dédain et de dépit tant sur moi que sur madame de La Rue, qui portait au col le gage d'amitié que je venais de lui faire accepter. Je ne la regardai, moi, qu'avec l'air de la plus complète indifférence. J'étais fort occupée de considérer celui qui venait en dernier lieu de prendre si vivement ma défense. Sa figure, qu'une heure auparavant je ne m'étais point avisée de distinguer, me parut animée du feu de l'intelligence et de l'esprit : c'était un homme, naguère militaire distingué, et qu'une grave blessure à la jambe avait tout récemment forcé de renoncer au service. Sa tournure et ses manières étaient tout-à-fait propres à lui gagner mes bonnes grâces; et l'opinion qu'il venait d'émettre sur mon compte ne gâtait rien à celle que je me sentais disposée à prendre de lui à mon tour.

Madame de La Rue avait une loge à l'Opéra; elle me pressa d'y venir. J'acceptai son invitation, mais je voulus préalablement retourner chez moi pour changer de parure. Elle eut beau mettre, avec une grâce charmante, tout son écrin à ma disposition, je persistai à reprendre

la route de Chaillot, pour y échanger la simplicité de ma toilette contre de plus brillans atours : je n'avais d'autre but que d'augmenter le dépit et la mauvaise humeur de ma bonne et charitable amie de Bretagne, qui devait être aussi de la partie. Cette petite vengeance m'était bien permise ; car, après m'avoir pendant quelque temps lancé des traits indirects, elle semblait avoir maintenant l'intention de m'offenser directement et de la manière la plus grave. Ses sarcasmes devenaient d'instans en instans plus amers ; je les supportai long-temps avec patience, mais enfin, voyant qu'elle ne cessait pas de se récrier sur la beauté du collier que j'avais offert à madame de La Rue, et cela d'un ton également injurieux pour cette dame et pour moi : « Je regretterais beaucoup, madame, « lui dis-je du ton le plus respectueux, de ne « pouvoir vous offrir un collier semblable, si « je ne savais que cette espèce de parure con- « vient exclusivement aux femmes de l'âge de « madame de La Rue et du mien. Il me reste « encore une parure de pierres composées, « couleur feuille morte ; permettez-moi de « vous l'envoyer ; elle me paraît tout-à-fait « convenable pour une personne d'un carac-

« tère aussi grave, d'un âge aussi respectable
« que vous. »

Il y avait dans ma manière de m'exprimer quelque chose si de simple et de si naturel, qu'à part madame de La Rue et les deux messieurs qui avaient naguère pris ma défense, tout le reste de la compagnie parut dupe de ma bonhomie. Madame de la M*** (c'était le nom de mon ennemie) étouffait de colère. « J'ignore, ma-
« dame, répondit-elle, quels sont les usages de
« votre pays; mais, dans le nôtre, on porte à tout
« âge tout ce que l'on peut acheter et payer. »

Les premières lois de la politesse et du savoir-vivre défendaient de pousser les choses plus loin. Je gardai donc prudemment le silence; mais madame de la M*** mit tant d'aigreur et de persévérance à continuer ses observations de plus en plus déplacées, que la conversation prit malgré moi la tournure d'une discussion assez vive, à la fin de laquelle j'avais une ennemie irréconciliable de plus [1]. A des remarques pleines de fiel sur certaines femmes qui doivent tout à

[1] Madame de la M*** était amie intime de la mère de mademoiselle Culo; elle fut la principale cause du mariage précipité du général Moreau.

l'engouement des hommes toujours empressés de s'abuser sur les grâces de leurs personnes, et plus encore sur la supériorité de leur esprit, succéda bientôt cette brusque question, dans laquelle perçait manifestement l'intention de m'insulter : « Je vous demande pardon d'être si « mal instruite, madame; mais est-ce en Italie « qu'a été célébré votre mariage avec le général « Moreau? Nous, qui avons l'honneur d'être ses « compatriotes, nous n'en avons jamais reçu « l'avis officiel.

— « Non, madame, répondis-je à mon tour; « c'est en Hollande que le général m'a, pour la « première fois, adressé ses hommages. Quant « au caractère de notre union, peut-être a-t-il « eu le tort de penser que votre approbation n'é- « tait point indispensable pour la rendre indis- « soluble; il s'est contenté de celle de ses amis « et de ses compagnons d'armes. »

Le ton ferme de ma réponse annonçait clairement mon intention de ne pas supporter plus long-temps les attaques de cette femme, qui m'avait si gratuitement déclaré la guerre. Madame de La Rue éprouvait, de son côté, quelque plaisir à me voir rabaisser l'orgueil de sa méchante cousine. Cependant l'heure du spectacle appro-

chait ; M. de La Rue me donna la main jusqu'à ma voiture. Comme il m'adressait quelques excuses sur la scène assez désagréable dans laquelle je venais, malgré moi, de jouer un rôle, je le rassurai complétement. « Que voulez-vous ? « lui dis-je, ni vous, ni moi, ne pouvions pré- « venir ce petit éclat :

> Qui n'a pas l'esprit de son âge,
> De son âge a tout le malheur.

Madame de la M*** était placée à peu de distance derrière moi ; elle entendit clairement la citation que je lui appliquais. Le regard qu'elle me lança au moment où ma voiture partit, me prouva que ma petite méchanceté avait atteint son but. M. de la Rue ne vit point son dépit; je ne suis pas même bien sûre qu'il eût saisi le sens de ma réponse : c'était un pauvre homme, qui n'entendait malice à rien. Il passait sa vie entre sa caisse et sa table, ne négligeant pas un chiffre et ne perdant pas un bon morceau pour quelque intérêt que ce fût, si ce n'est celui de sa fortune.

A mon arrivée à Chaillot, je trouvai un billet de mon inconnue ; elle était inquiète de l'impression qu'avait dû produire sur moi l'examen

de ses papiers. J'écrivis en toute hâte quelques lignes pour la rassurer, et lui annoncer que j'irais la voir le lendemain matin. Je chargeai Joseph de porter mon billet à l'hôtel de Flandre, avant la fin de la soirée.

Après avoir pris une superbe parure de diamans que j'avais récemment achetée de mes propres deniers, je me rendis à l'Opéra, en même temps que madame de La Rue et sa société. Elle avait aussi changé de toilette, afin, disait-elle, de mieux faire valoir le présent qu'elle avait reçu de moi. Madame Tallien était aussi placée non loin de nous à l'Opéra; madame de La Rue ne la connaissait que de réputation; et cette réputation, il faut le dire, ne l'avait pas prévenue fortement en sa faveur. Je parvins aisément à dissiper ces préventions fâcheuses. On donnait ce jour-là *Alceste*. Quoique née sous le ciel de l'Italie, j'avouerai à ma honte que je suis peu sensible aux charmes de la musique. L'opéra comique et le vaudeville me plaisent quelquefois beaucoup; mais le grand opéra français et l'opéra séria italien ont toujours été pour moi d'ennuyeux spectacles; je n'en ai jamais admiré que la pompe théâtrale proprement dite. Quant aux ballets, ils n'ont point, suivant moi,

d'attrait assez piquant pour qu'on leur consacre jamais une soirée tout entière.

A la fin du premier acte, Lhermite et Mirande, que je n'avais pas vus depuis la partie de Mouceaux, vinrent en ambassade vers moi de la part de madame Tallien. Ils plaisantèrent beaucoup sur le méchant tour que je leur avais joué en les abandonnant au théâtre Feydeau, sans leur avoir aucunement fait pressentir mon brusque départ. Je ris beaucoup de ce qu'ils me dirent sur les conjectures qu'ils avaient formées; mais ils ne purent obtenir de moi l'aveu du motif qui m'avait poussée à les quitter si subitement.

Je quittai madame de La Rue en m'excusant de la nécessité où j'étais de me séparer d'elle, par suite du message que je recevais de madame Tallien. J'allai aussitôt rejoindre celle-ci dans la loge qu'elle occupait : cette loge était une baignoire d'avant-scène. Il y avait avec madame Tallien huit ou dix hommes. Je fus accueillie par les témoignages de la joie la plus vive; mais je ne fus pas libre de goûter sur-le-champ le plaisir que je m'étais promis dans la société de madame Tallien. La conversation était générale et roulait sur la politique. Je vis, à n'en pas douter, qu'on

ne la poussait aussi vivement que pour m'exciter à y prendre part. Heureusement il n'était question que de l'administration intérieure de la France, et nullement des opérations de nos armées. Le premier point m'a toujours paru si peu du ressort des femmes, que je n'ai jamais, en aucun temps, commis l'imprudence de donner mon sentiment sur ce que je ne croyais avoir ni le droit ni la faculté de juger.

Comme je me trouvais dans l'impossibilité de causer librement avec madame Tallien, et que je m'ennuyais autant du bavardage de ces messieurs que du spectacle de l'Opéra, je pris le parti de me retirer promptement, sous un léger prétexte. Lhermite et Mirande s'offrirent à m'accompagner. En traversant les corridors, nous rencontrâmes deux personnes de la connaissance de Lhermite : l'une des deux était le poète italien Monti : celui-ci me prévint d'abord en sa faveur. On me proposa d'aller prendre des glaces chez Corazza, qui était le Tortoni de ce temps-là. Les salons de Corazza étaient alors sur la place Louis XV ; je ne me détournais aucunement de la route de Chaillot, et j'acceptai la proposition de Lhermite.

La présence de Monti donna bientôt à la con-

versation une tournure encore plus agréable pour moi. L'entretien tomba sur l'homme étonnant, dont la haute renommée commençait à faire chanceler la puissance du Directoire, et qui

Bientôt au premier rang porté par ses exploits,
Et, roi nouveau, brisa d'un sceptre despotique
Les faisceaux de la République,
Tout dégouttans du sang des rois [1].

Monti n'était prévenu en faveur de Bonaparte par aucun sentiment particulier; mais il avait été vivement frappé du spectacle de ses hauts faits d'armes en Italie; et il n'en parlait qu'avec un enthousiasme qui n'avait rien d'affecté.

Je n'avais encore alors aperçu Bonaparte qu'une seule fois. Son extérieur, très grêle à cette époque, m'avait paru si loin de l'idée que je me faisais d'un héros, que cette première vue avait même laissé dans mon esprit une impression désagréable. La négligence avec laquelle il laissait tomber sur son visage ses cheveux naturellement plats, sa maigreur, le désordre presque habituel de ses vêtemens,

[1] Casimir Delavigne.

m'eussent inspiré pour tout autre un éloignement absolu. Mais le feu qui brillait dans ses yeux, la pénétration de ses regards commandaient l'attention et faisaient deviner en lui quelque chose d'extraordinaire. Monti, dans les élans de son imagination toute poétique, présageait les hautes destinées de Bonaparte, et de cette Joséphine qui, plus tard, devait faire briller sur le trône tant de bonté, et qui déjà était la compagne du jeune vainqueur d'Arcole et de Lodi. Monti paraissait apprécier à leur juste valeur les grandes qualités militaires de Moreau; mais ces qualités ne pouvaient exciter en lui ce même degré d'admiration. Monti avait une tête italienne, et, comme il le disait lui-même, les Italiens veulent être éblouis, *vogliamo esser abbagliati.*

CHAPITRE XLVIII.

Henri. — Sa maladie. — L'inconnue.

Je trouvai en arrivant à Chaillot une lettre de Moreau, qui y était arrivée dans la soirée. Il m'annonçait son départ prochain d'Italie, et son intention de venir passer au moins quelques jours près de moi à Paris. Cette nouvelle me glaça d'effroi. Comment aurais-je osé le revoir, après tous les torts dont je me sentais coupable envers lui? Il m'était désormais impossible de soutenir sa présence, et je pris la ferme résolution de fuir, sans attendre son arrivée. Je voulais dès le lendemain matin chercher une retraite qui me dérobât sûrement à ses regards. Mais le lendemain, je fus distraite de ce projet par d'autres soins et d'autres inquiétudes.

Henri, cet aimable enfant, que j'avais eu le

bonheur d'arracher à la misère et à la corruption quelque temps avant mon départ pour l'Italie, devenait de jour en jour plus digne du tendre intérêt que je lui témoignais. Sa vue était toujours pour moi la plus douce consolation. Toutes les semaines, j'allais passer deux heures avec lui à la pension dans laquelle je l'avais placé. Il me témoignait la plus tendre affection, la plus vive reconnaissance, et il payait largement par ses progrès les soins que je prenais pour son éducation. Aux dispositions naturelles les plus heureuses, il joignait une grande sensibilité.

Le lendemain matin, je reçus à mon réveil une lettre par laquelle le maître de pension m'annonçait que Henri était dangereusement malade : sur-le-champ je demandai mes chevaux. En prenant à la hâte une toilette convenable pour sortir, j'exprimais toute la vivacité de mes inquiétudes sur la santé de cet enfant, que je regardais comme mon fils d'adoption. Ursule, dans le cours de la conversation, se hasarda à me faire quelques questions sur ma grossesse. Je lui répondis franchement que je n'avais point l'espérance de devenir mère. Sur cette réponse, Ursule m'apprit tout ce que cer-

tains de mes domestiques, et notamment le concierge et sa femme, qui s'étaient faits mes implacables ennemis, disaient ouvertement sur cette grossesse, dont ils ne doutaient aucunement.

Avant de partir, j'écrivis un nouveau billet à mon inconnue pour la prévenir qu'un accident imprévu me forçait encore de différer jusqu'au lendemain la visite que je lui avais annoncée pour le jour même; mais je pris avec moi les papiers qu'elle m'avait confiés, afin de les examiner sans retard pendant la route que j'avais à faire. Je trouvai dans le portefeuille la confirmation de toutes mes conjectures sur le rang qu'avait autrefois occupé cette malheureuse dame. Il y avait aussi là de nombreuses preuves de son dévouement pour les plus augustes victimes de la révolution. Je ne vis pas, sans une forte émotion, ce rapprochement si naturel à faire d'une grande prospérité passée et de l'infortune présente. Je résolus de ne pas tarder davantage à user de mon crédit et de celui de mes amis, et de sauver à tout prix la marquise de T......, dont le nom cessait enfin d'être un mystère pour moi.

En arrivant à la pension de Henri, je ren-

contrai d'abord un des maîtres qui lui portait le plus d'intérêt, M. Obval. Il avait l'air profondément affligé : aux questions que je lui adressai sur l'état de mon pauvre petit malade, il ne répondit que d'une manière propre à redoubler mes alarmes. Quoiqu'il gardât le lit seulement depuis cinq jours, la maladie, me dit M. Obval, avait déjà fait sur lui de grands ravages, et je ne devais nullement m'étonner de l'altération complète de sa physionomie. Henri désirait ardemment me voir; il me demandait à tous les instans, mais on craignait que ma vue ne produisît sur lui une impression trop vive, et l'on jugea nécessaire de le préparer, avant de me laisser approcher de son lit. Cachée derrière un paravent, j'entendis pendant quelques minutes la voix altérée du malade, qui prononçait mon nom avec l'accent de l'inquiétude et de la tendresse la plus vive. Lorsque je jugeai qu'on lui avait assez fait pressentir ma prochaine arrivée, j'avançai la tête avec précaution. Quel triste spectacle s'offrit alors à mes regards ! Mon cher Henri parlait alors à la garde-malade; mais sa voix, fatiguée par l'émotion que lui causait la joie de me revoir bientôt, ne faisait entendre que des sons déjà trop faibles pour arriver jus-

qu'à mon oreille. Son visage était pâle, sa maigreur extrême; à peine lui restait-il assez de force pour tendre les bras au bon M. Obval, qu'il appelait son ami. Je m'approchai davantage sans être aperçue. « Est-il bien vrai, disait-il, à la « garde, que ma belle amie ne court point le « risque de gagner mon mal en venant m'em- « brasser? Ah! si je n'étais pas sûr qu'elle peut « venir sans crainte, j'aimerais mieux mourir « que de la revoir. »

Après tant d'années, pour moi si pleines de malheurs, je n'ai point encore oublié ses paroles et le son de la voix qui les prononçait. M. Obval s'avança vers le côté de la chambre où je me tenais encore cachée. J'avais essuyé mes yeux, et je m'efforçais de commander à ma douleur. Mais lorsque je vis l'aimable visage de mon Henri s'animer à mon aspect d'un reste de vie, et ses bras débiles s'étendre vers moi; lorsque je l'entendis me prodiguer les noms les plus tendres, mes sanglots éclatèrent, et je tombai à genoux près de son lit.

L'arrivée du médecin interrompit cette scène trop violente pour tous les deux; il me rassura un peu sur l'état présent de Henri : il n'était point encore désespéré suivant lui; on pouvait

encore sauver le malade s'il ne survenait point de nouveaux accidens; mais toute émotion vive pouvait devenir mortelle, et le repos absolu était avant tout nécessaire. Je promis à Henri de rester près de lui jusqu'à dix heures, et de revenir dans l'après-midi, sous la condition expresse qu'il ne ferait que m'écouter, sans m'adresser un seul mot.

Comme ma vue seule paraissait l'agiter encore, après quelques instans de silence, le docteur jugea prudent de m'éloigner de son lit. J'obéis à mon grand regret, et recommandai au malade la docilité. « A ce soir, donc, mon ami, » lui dis-je en posant mes lèvres sur son front et en lui faisant signe de ne point parler.

« Vous reviendrez bientôt?

« — Oui, mon enfant, » et je sortis après avoir encore une fois répété : « A ce soir. »

Le médecin et M. Obval me reconduisirent jusqu'à ma voiture. Tous deux admiraient les bonnes qualités, la douceur et la résignation de Henri. Le docteur croyait devoir attribuer son mal aux mauvais traitemens et à la misère qu'il avait eu à subir dans son enfance. Ses forces étaient en outre épuisées par une croissance trop rapide et par le développement pré-

maturé de ses facultés intellectuelles. Je promis au médecin de ne point revenir dans la soirée, afin d'éviter au malade une nouvelle secousse qui pouvait lui devenir funeste.

En quittant Henri, je me fis conduire à l'hôtel de Flandre. Je sentais tout ce que l'attente devait avoir de pénible dans la position de madame de T......: et je voulais lui porter des encouragemens et des consolations. Je m'étais flattée que ma visite lui causerait une surprise agréable; mais ce fut à moi d'être étonnée du changement subit opéré dans ses dispositions à mon égard. Il y avait une grande contrainte dans ses regards, dans ses paroles, et jusque dans ses gestes : cette contrainte perçait malgré ses efforts pour la dissimuler.

Je me croyais peu faite pour inspirer la défiance; et cette défiance me paraissait encore plus injurieuse de la part de madame de T......, qui devait avoir appris, par mon empressement à lui rendre service, combien il était heureux pour elle de s'être confiée à moi. Au premier mot qui me laissa voir ses sentimens secrets, je pris dans mon sac à ouvrage le portefeuille qui renfermait ses papiers, et le lui présentant avec dignité : « Votre secret est là, lui dis-je,

« Madame; ce secret n'appartient encore qu'à « vous seule; vous pouvez m'en croire, car je « suis bien résolue à l'effacer entièrement de ma « mémoire, puisque vous semblez regretter de « me l'avoir fait connaître. Je ne sais point sup- « porter ce qu'il y a d'injuste et d'humiliant dans « les craintes que je vous inspire. Permettez- « moi de vous offrir, à titre de prêt, la somme « nécessaire à vos besoins pour quelque temps, « afin que vous soyez à même de pourvoir seule « à votre sûreté, si vous croyez cette sûreté « compromise par la confiance que vous aviez « mise en moi. » A ces mots, je fis mine de me retirer. « De grâce, restez, » dit madame de T..., en me faisant signe de me rasseoir.. Il y avait dans son geste quelque chose de si hautain, et tant de froideur dans son apparente politesse, que je ne répondis point. Je me contentai de m'arrêter quelques instans, et je la regardai en silence; mais ma physionomie, qui n'a jamais su mentir, disait clairement tout ce que j'éprouvais.

« Mon projet, vous le sentez, Madame, re- « prit alors madame de T..., ne saurait être de « vous blesser. Les offres nouvelles que vous « venez de me faire augmentent mes obligations

« envers vous; et j'estime assez les qualités de « votre cœur pour accepter ces offres, sans « craindre de me voir exposée par là à une hu- « miliation qui me serait plus cruelle que tous « mes malheurs passés, puisqu'enfin vous savez « qui je suis. »

« — Je n'ai rien à répondre à cela, Madame; « seulement je vous prie de vous rappeler que « le jour où j'eus le bonheur de vous sauver, « j'ignorais entièrement votre nom et votre for- « tune passée. Je n'ai point manqué, je ne man- « querai point aux égards qu'on doit à vos mal- « heurs et au rang que vous avez occupé dans « le monde; mais vous me prouvez que j'ai eu « tort de croire que votre amitié récompense- « rait un jour les services que j'ai pu vous rendre. « Si je puis encore vous être utile, veuillez m'é- « crire, ou envoyez-moi quelqu'un qui possède « votre confiance. Je ne veux pas même con- « naître le lieu de votre retraite : vous savez « mon adresse, cela suffit. Je vais maintenant « prévenir madame Lacroix de l'intention où « vous êtes de quitter promptement sa maison. »

« — La vôtre est-elle donc, Madame, reprit « madame de T..., que je parte aujourd'hui « même? »

A cette question, je me sentis émue. J'allais oublier tout ce que ses procédés avaient d'insultant pour moi. Déjà je cherchais ses regards, dans l'espoir de les retrouver plus bienveillans; mais ils ne respiraient que la fierté blessée : je ne descendis point à faire de honteuses avances, et toutes relations d'amitié ou de simple bienveillance furent dès ce moment rompues entre madame de T... et moi. Je me bornai à lui dire que j'étais loin d'exiger qu'elle partît; que je la laissais entièrement libre, et qu'après avoir choisi une autre retraite, elle n'aurait nullement à craindre les recherches de ma curiosité.

Madame Lacroix vint recevoir mes ordres. Je lui annonçai, qu'obligée d'aller passer environ quinze jours à Versailles, je confiais de nouveau à ses soins la personne qu'elle avait depuis quelques jours dans sa maison; et dans le cas où cette personne jugerait à propos d'aller habiter autre part, je la priai de faire en sorte que son départ fût enveloppé du plus profond mystère.

Madame de T... m'adressa de froids remercîmens, et promit de m'écrire. Cette promesse était faite d'un ton fort sec : je la reçus poliment, mais sans paraître y tenir beaucoup, et

nos adieux ne se prolongèrent pas plus longtemps. J'appris, quelques jours plus tard, que madame de T... avait quitté l'hôtel de Flandre, n'emportant, de tout ce que je lui avais offert, que le plus strict nécessaire. Je dirai plus tard quelle occasion j'eus encore de lui rendre service, et de lui prouver que j'avais oublié ce que sa conduite avait eu de fâcheux pour moi dans cette première circonstance.

CHAPITRE XLIX.

Visite de Monti et de Mirande. — Espionnage. — Mort de Henri.

De retour à Chaillot avant l'heure du dîner, j'appris, à mon arrivée, que j'étais attendue par deux personnes qui prenaient patience en jouant au billard. Ces deux personnes étaient MM. Monti et Mirande. Le premier s'excusa de son indiscrétion, en me disant qu'il n'avait pu résister au désir de revoir *la bella stella del tosco cielo.* J'estimais à si haut prix le talent de Monti, que je parus tenir à honneur de le recevoir. Je remerciai Mirande de me l'avoir amené, et je lui fis à lui-même l'accueil le plus obligeant. Cet accueil parut toucher les deux visiteurs, et ils consentirent de fort bonne grâce à me donner le reste de la journée, que je m'efforçai de leur rendre aussi agréable que possible.

Tandis que nous continuions la partie de

billard commencée sans moi, j'envoyai un de mes domestiques savoir des nouvelles de mon cher Henri, et lui porter de ma part un billet destiné à le consoler de mon absence. Quelques lignes que m'écrivit en réponse le bon M. Obval me tranquillisèrent beaucoup. Les imaginations vives portent tout à l'extrême en bien comme en mal, et j'étais déjà si rassurée, que je comptais le lendemain retrouver mon petit malade dans un état voisin de la convalescence. Je fus donc gaie toute la journée, et bien éloignée de prévoir le malheur qui me menaçait de si près.

C'était Ursule qui nous servait à table. Mirande, affublé par elle d'un costume assez exact de gondolier vénitien, vint au dessert, avec la mandoline en sautoir; son chapeau et ses boutonnières étaient toutes garnies de nœuds de rubans. Malheureusement la nature l'avait doué de la voix la plus fausse qu'il fût possible d'entendre. A défaut des chants italiens, Mirande imagina de nous jouer une contredanse allemande, que je fus obligée de danser sans autre partenaire qu'Ursule ; car Monti n'était point un danseur.

Tandis que nous voltigions sur la terrasse

dont une extrémité touchait à ma salle de bains, j'entendis une voix qui ne m'était point étrangère : cette voix était celle de M. de La Rue; je la reconnus sans peine. Il adressait à la femme du concierge quelques questions sur cette grossesse que je simulais toujours, et qui occupait si fort quelques esprits malveillans ou intéressés à me nuire. Je suspendis aussitôt la contredanse pour envoyer Ursule à la découverte; à l'instant même Joseph parut à la porte du salon qui donne de plein pied sur la terrasse, et annonça M. de La Rue : mes soupçons se changèrent en certitude.

Sa visite n'avait pour but que de savoir le nombre et les noms des mes convives. Mécontente de cette inquisition, et bien résolue à le désespérer, lui et tous ceux qui exerçaient autour de moi un si honteux espionnage, je lui demandai, avant qu'il ne nous quittât, de me faire le lendemain même compter mille écus, dont j'avais besoin pour les frais de layette. Il sourit imperceptiblement, jeta encore un regard furtif sur ma taille, et ne quitta point la maison sans avoir encore communiqué ses remarques aux valets chargés par lui de surveiller toutes mes démarches.

On donnait ce soir-là, au théâtre de l'Ambigu-Comique, un mélodrame alors fort en vogue, *l'Homme à trois visages*. Je m'imaginais qu'Ursule préférerait ce spectacle à la tragédie; et lorsque Monti fit la proposition de nous rendre au boulevard du Temple, j'acceptai, à la seule condition qu'on me permettrait d'amener avec moi ma femme de chambre, dont les remarques et les lazzis ne pouvaient manquer de nous divertir. Ursule avait en effet un esprit très vif et un bon sens naturel, qui ne se démentaient presque jamais. Je m'étais trompée dans mes conjectures : le mélodrame n'eût que ses dédains, et son goût demeura fidèle à la tragédie. Les observations qu'elle fit pendant la durée du spectacle lui valurent plus d'une fois les éloges de Monti et de Mirande. Les fumées de la vanité lui montèrent au cerveau; elle nous déclama au retour, et d'une manière que son accent fortement prononcé rendait on ne peut plus comique, quelques tirades qu'elle avait entendues de la bouche de Talma, et qui étaient gravées dans sa mémoire. Peu s'en fallait que déjà elle ne se crût une actrice; et je l'affligeai beaucoup en lui prédisant qu'elle ne pourrait jamais déclamer de suite dix

vers français, sans faire pouffer de rire son auditoire.

Nous nous arrêtâmes quelques instans chez Corazza. Mirande, qui me donnait la main, trouva moyen de me prévenir, sans être entendu, que Lhermite devait prochainement me faire une nouvelle visite. Cette visite avait un but, et Mirande m'invitait à me défier plus que jamais de l'astuce de Lhermite : je le remerciai de ses avis et je me promis d'en profiter. Comme la dernière moitié de la journée s'était écoulée pour moi fort gaîment, je rentrai chez moi, et je me mis au lit de la meilleure humeur du monde. J'étais flattée de l'empressement de Monti, et très sensible à l'amitié que me témoignait Mirande. Mon sommeil fut doux et paisible, mais, à cinq heures du matin, je fus réveillée en sursaut par un coup de marteau violent qui ébranla la porte cochère. Malgré les nouvelles rassurantes que j'avais reçues la veille, ma première pensée fut qu'on venait m'apprendre la mort de Henri. Le cœur serré d'effroi, je sonnai vivement, et je m'élançai hors du lit. Lorsque Ursule entra dans ma chambre, elle me trouva déjà enveloppée d'une robe du matin, et les épaules couvertes d'un

schall : « Vite un chapeau, lui dis-je, et allez voir qui a frappé. » Puis, changeant d'idée, je saisis son bras, et je descendis avec elle aussi rapidement que pouvaient me le permettre mes jambes toutes tremblantes. Mon fidèle Joseph arrivait en même temps que moi dans la cour, une lanterne à la main. Le portier n'avait pas encore ouvert; ce fut Joseph qui tira les énormes verroux, et qui fit tourner la grosse clef dans la serrure. J'eus bientôt la certitude qu'on m'apportait un message de M. Obval. Joseph comprit bien que je ne lui donnerais pas même le temps d'atteler un cheval au cabriolet; il posa sa lanterne à terre, boutonna son habit, et se disposa à me suivre.

« Ne sortez point, » dis-je à Ursule, et la lourde porte se referma sur moi. Nous rencontrâmes heureusement un fiacre vide : j'y montai avec Joseph et les deux domestiques qui étaient venus de la part de M. Obval m'inviter à me hâter, si je voulais encore revoir mon cher Henri.

Dévorée d'impatience et d'inquiétude, je n'osais faire une seule question. Nos chevaux avançaient avec rapidité, mais j'accusais en-

core leur lenteur; je frissonnais de tous mes membres, et je ne pouvais articuler un seul mot. J'arrivai enfin au terme de notre course. M. Obval se présenta d'abord sur mon passage; sa figure me laissait pressentir l'affreux spectacle qui allait frapper mes yeux. « Est-il encore « vivant ? » furent les seules paroles qu'il me fut possible de prononcer.

— « Oui, madame; le pauvre enfant craint « de mourir sans vous avoir vue. Son agonie « est cruelle : il fallait connaître la force de « votre caractère pour vous appeler à ce déplo- « rable spectacle. »

Nous montâmes à la chambre de Henri. Dès qu'on lui eut annoncé mon arrivée, ses yeux éteints se ranimèrent; sa figure déjà couverte de la pâleur de mort, se teignit d'une vive rougeur, et son regard chercha le mien. Mes yeux étaient pleins de larmes. Il voulut me tendre la main, et cette main retomba sans pouvoir atteindre la mienne. « Ma bonne amie, dit-il « d'une voix dont je ne distinguais déjà plus les « sons qu'avec beaucoup de peine, je ne re- « grette que toi dans le monde. Ma pauvre mère « m'avait laissé sans appui : toi seule tu m'as « tenu lieu de mère. Embrasse-moi encore.....

« Mon Dieu, que je voudrais ne pas me séparer « de toi! »

Mes sanglots éclataient malgré moi. Il perdit connaissance pendant quelques instans. En revenant à lui, il tourna encore ses yeux vers moi, et il me dit adieu d'une voix défaillante. Une légère convulsion altéra ses traits... il avait cessé de souffrir.

Je tombai sans mouvement. Les secours du médecin de la maison, qui n'avait pas quitté la chambre de Henri, rappelèrent bientôt mes sens. En retrouvant encore là cet homme respectable qui avait prodigué à mon Henri les soins les plus assidus et les plus tendres, je conservais un reste d'espérance. Je lui fis une question : son morne silence m'apprit que je n'avais plus rien à espérer.

M. Obval m'emmena dans son appartement : il ne me demanda point mes ordres pour les honneurs à rendre au pauvre enfant que je pleurais. M. Obval connaissait mieux que personne toute ma tendresse; il était sûr de mon approbation pour tout ce qui tendrait à prouver combien sa mémoire me serait toujours chère. Le lendemain de ce jour fatal, je reçus encore un nouveau témoignage de l'affection toute

filiale et de la reconnaissance que m'avait vouées cet aimable enfant, si digne de mes regrets. On m'envoya un petit journal écrit de sa main, et qu'on avait trouvé sous son chevet. Quand on me le remit, je n'eus pas la force de lire au delà des premières lignes; depuis, je l'ai souvent relu, et il s'est profondément gravé dans mon souvenir.

CHAPITRE L.

Journal de Henri. — Toinette. — Projet de nouvelle adoption.

Je rentrai chez moi vers midi, accompagnée de madame Obval, qui n'avait point voulu me laisser partir seule. Six heures d'angoisses et d'inquiétude avaient tellement altéré mes traits, qu'Ursule, qui était accourue au bruit de la voiture, parut effrayée à mon aspect. Ses questions se succédaient avec une extrême volubilité. Comme je n'y répondais point, madame Obval lui fit signe de ne point me presser davantage; elle me conduisit jusqu'à ma chambre, m'exhorta vivement à prendre quelque repos, et ne me quitta que lorsqu'elle me vit plus calme.

Joseph avait enfin satisfait la curiosité de ma femme de chambre. Cette pauvre Ursule vint se placer au pied de mon lit. Après un long si-

lence, elle me demanda la permission d'aller prier auprès du corps de celui qu'elle pleurait comme moi. Je lui accordai cette permission, qu'elle paraissait désirer ardemment, et je la chargeai de distribuer aux pauvres, en mon nom, d'abondantes aumônes.

Le lendemain on me remit le journal du pauvre enfant. Le voici tel que mon cœur l'a retenu, tel que mes yeux eurent de la peine à le lire.

JOURNAL DU PAUVRE HENRI, ENFANT ABANDONNÉ, ET RECUEILLI PAR UN ANGE DE PITIÉ.

« Quand je perdis ma mère j'étais bien petit, « je comprenais peu de choses; mais je sentis « tout de suite que j'étais bien malheureux.

« *Autre journée.* — Au bois d'Auteuil, je vis « une dame qu'un peu de honte me fit éviter « d'abord, mais dont la bonté prévint mon « chagrin d'être pris pour un mendiant. Mais « les paroles de la dame furent si douces, « qu'attendri et non confus, je bénis dès lors « le bienfait sans rougir de l'aumône.

« *Autre journée.* — Ma belle amie m'a con- « duit en pension. Oh! comme je vais travailler!

« Je veux devenir savant par reconnaissance.
« Mon Dieu! si ma seconde mère allait perdre « ainsi tout ce qu'elle possède! moins petit et « plus heureux que la première fois, je pour« rais alors devenir un appui. On peut recevoir « de l'enfant à qui on a tout donné.

« *Autre journée.* — Tous mes maîtres sont « contens de moi; je suis bien heureux en son« geant que ma belle amie le sera plus que moi « encore.

« *Autre journée.* — Je suis malade, mais je « ne veux pas qu'on le sache; ma belle amie « serait inquiète. Que me fait un peu de dou« leur pour lui en épargner beaucoup!

« *Autre journée.* — Je souffre beaucoup plus; « j'ai la fièvre, dit-on.... Non, c'est que j'ai peine « à vivre. Oh! pourvu que je ne meure pas sans « voir mon amie! Elle viendra, mais comme « elle sera affligée en me voyant si pâle, si « faible! Je l'aime tant, que je tâcherai d'avoir « un peu meilleure mine.

« *Autre journée.* — Cher monsieur Obval, le « pauvre Henri est bien reconnaissant de vos « bontés. Il faudra donc aussi vous quitter! « Quitter tous ceux que j'aime, c'est là, c'est là « la plus grande peine de la mort.

« *Le lendemain.* — J'ai bien peur de ne plus « me lever. Je mettrai ce journal près de mon « cœur, et, si je succombe, on verra que ce « cœur eut de la reconnaissance pour tous les « bienfaits. »

Pauvre enfant! Il avait ajouté encore ces mots au crayon :

« Je ne puis ni mourir, ni vivre, car mon amie « ne vient pas. Que j'écrive encore ce dernier « élan pour elle : AMOUR ET RECONNAISSANCE. »

Ces derniers mots donnèrent un libre cours à mes larmes. O douleur de la maternité! je vous sentis, je vous devinai tout entières. Une fiction triste et cruelle me révéla votre immensité. Tombée de tout le poids d'une illusion dans l'amer sentiment de ma solitude, je ne fis qu'envier davantage ce bonheur d'être mère, dont l'image même semblait vouloir me fuir pour toujours.

J'étais plongée dans une vague rêverie de désirs et de regrets, quand Ursule vint me surprendre escortée d'une autre femme dont la figure touchante me frappa. Le patronage d'Ursule était chose assez nouvelle auprès de

moi, pour que cette circonstance excitât vivement ma curiosité. L'intérêt s'y joignit aussitôt. Ursule, avec cette certitude de me plaire qui me prévient toujours favorablement, poussa en quelque sorte la jeune femme au devant de moi, avec ce seul mot : Elle a connu ce pauvre Henri..... « Oui, madame, et je l'ai aimé « comme mon frère. Vous vous rappelez peut-« être un jour, il y à deux mois, que vous « vîntes à la pension lui apporter des livres et « une foule d'autres choses. Mais, madame, sa-« chez d'abord que j'habite près du jardin de la « pension, que j'ai une sœur, et que, le jour « même dont je vous parle, Toinette, ma petite « sœur fut frappée par les écoliers. Henri ac-« courut à ses cris, s'établit dès ce moment son « défenseur, et vint passer auprès de nous « toutes ses heures de récréation. C'est de vous « qu'il nous parlait sans cesse; il avait son « projet, disait-il souvent; il voulait mettre de « côté ponr acheter une robe et un chapeau à « Toinette, la mener, quand elle aurait dix ans, « à sa belle amie, qu'il l'accueillerait avec bonté, « tant elle aimait les enfans. Nous avions une « grande envie de vous voir, car à moi aussi le « pauvre Henri avait promis cette faveur. Il

« devait parler à madame pour qu'elle voulût « bien être marraine de mon enfant avec le « frère de M. Obval; et voilà qu'absente seu- « lement pendant dix jours, j'arrive pour ap- « prendre que le pauvre Henri vient de mourir. »

Ici les sanglots de la jeune femme renouvelèrent mes larmes. Ce que j'avais éprouvé en l'écoutant ne peut se rendre : c'était un sentiment pénible et doux, un regret et un rêve de mère.

« Je réaliserai toutes les espérances de Henri, « dis-je à la jeune femme; je prendrai soin de « Toinette, et cet enfant, qu'il désignait à ma « tendresse, deviendra le mien. » En promettant ainsi je me trahissais tout entière, avec ma chimère de maternité, qui semblait s'échapper plus vive et plus puissante à l'idée d'une adoption prochaine et consolatrice. Ce n'était point assez pour mon cœur que de laisser deviner sa pensée; j'avais hâte de tenter le cœur qui pouvait y répondre. Je fis préparer à déjeuner dans le jardin; et quand je fus seule avec la jeune femme, je lui demandai depuis combien de mois elle était enceinte; je lui demandai plus, et, à force de séductions, je lui arrachai une promesse. Seule je fus coupable, aussi seule

ai-je été punie d'une fraude où l'or avait été mon complice.

Une plume savante a dit : *Dans les Mémoires on peut laisser de côté tout ce qui nous force à rougir, si les faits ne sont pas intimement liés aux autres événemens de notre vie.* Le tort grave dont j'accuse ici la pensée et la circonstance a eu trop d'empire sur ma destinée pour que je puisse profiter de l'heureux privilége de le taire. Il faut le dire au prix de quelque honte, mais pour m'en épargner une plus grande, qui du moins ne m'appartient pas, celle d'avoir été conduite à une feinte répréhensible par un lâche motif d'ambition ou d'intérêt. Cette faute, comme toutes mes fautes, prit sa source dans une imagination exaltée, dans une âme ardente, et dans une impatiente habitude de céder à mes impulsions.

Ce n'est pas ainsi qu'en jugèrent le public et les amis de Moreau : on ignora toujours la véritable cause de notre rupture, et, durant notre liaison, j'avais trop peu ménagé ceux qui l'entouraient pour qu'ils ne cherchassent point à en dénaturer le caractère. Moreau cessa de m'aimer, parce qu'il avait la preuve écrite de ma main que j'en aimais un autre. L'idée de

le ramener ou de le tromper n'entra pour rien dans le projet d'adoption qui devait me donner le titre et les droits de mère. J'eus si peu cette vue intéressée dans ma résolution imprudente, qu'il ne me vint pas même à l'esprit qu'on pût la soupçonner. J'ai déjà fait assez d'aveux pour qu'on croie à ma sincérité; j'ai déjà donné assez de preuves de mon fol entraînement, pour qu'il devienne seul ici l'interprétation naturelle de ma conduite. Je continuerai de retracer les événemens tels qu'ils se sont passés; je serai plus sévère que la malignité même, mais en repoussant tous les reproches de vil calcul et de sordide intérêt, dernier remords qui, Dieu merci, ne charge point mes erreurs.

CHAPITRE LI.

Renvoi d'Ursule.—Retour de mon mauvais génie.—Lettre du général Moreau. — La prétendue famille D. L***.

Moreau m'avait écrit de renvoyer Ursule à Milan, dès qu'il avait su la scène dont elle s'était rendue coupable en haine d'Aurélie. Jusqu'alors je n'avais pu m'y résoudre ; maintenant l'éloignement d'Ursule devenait nécessaire à mes projets. Son âge, sa loyauté, m'interdisaient de la mettre de moitié dans un mensonge, et l'acte auquel j'étais résolue me semblait assez grave pour lui épargner une complicité dont son attachement sans bornes n'eût pas mesuré le poids. L'effroi que m'inspirait la seule idée d'Ursule sachant mon secret, me rappelait par instans que je faisais mal. Ce n'était pas une fille dévouée qu'il fallait à ma résolution victorieuse de mes scrupules, mais une

complaisante qui me vendît sa conscience, si elle en avait une.

Je prévoyais toute la peine qu'allait causer à Ursule l'ordre d'une séparation; aussi je tâchai de l'adoucir en lui faisant entrevoir un retour. Me servant d'une lettre de madame Lambertini, que j'avais reçue, je tentai de lui persuader qu'elle ferait seulement à Milan un voyage pour une affaire importante dont une autre ne pouvait être chargée; mais elle ne me répondit que par de l'incrédulité et des larmes. Je fis un cruel effort sur moi-même pour lui cacher jusqu'à l'attendrissement qu'elle me causait. Oh! cette apparente dureté était un hommage. Pauvre Ursule! je me reprochais déjà de séduire une mère, et je tremblais devant une double responsabilité. . . .

La douloureuse séparation eut donc lieu; et le lendemain la sœur de la protégée d'Ursule, de madame Sev...., fut installée à sa place.

Ce jour même, ma nouvelle femme de chambre vint m'annoncer D. L***. Il ne pouvait que m'affermir dans mon projet; car ce projet allait servir ses vues, et dès lors son habileté travailler à ma persévérance.

En le voyant entrer je me sentis tout le délire

de la folle passion dans laquelle il m'avait entretenue avec tant d'adresse..... « M'apportez-« vous une lettre? m'écriai-je; je lui ai écrit, et « il ne m'a pas répondu. »

D. L*** sut me dire ce qui pouvait le mieux satisfaire mon cœur et mon amour-propre. Pourtant il n'avait point de lettre pour moi, et n'avait point remis celle dont je l'avais chargé long-temps avant. Les raisons qu'il me donna me parurent sans réplique. Personne n'avait comme lui cet esprit d'à-propos et cet art facile de détails qui donnent un air de vérité à l'invraisemblance même. Après quelques minutes d'entretien, il avait su se rendre maître de tous mes secrets. Il eut de prompts applaudissemens pour la fraude que j'avais méditée; elle lui plaisait sans doute, outre l'intérêt qu'il y avait entrevu, comme une sorte de sympathie avec lui-même. Un mot cependant faillit le trahir et m'éclairer : il m'indiquait un calcul; mais l'habile confident prévint mon indignation par le reproche de l'avoir mal compris, et j'en vins presque à m'excuser de cette offense. Chaque jour, conseiller infatigable, il était souvent en querelle avec moi; il finissait toujours par dissiper les nuages qu'il soulevait d'abord.

Tout son art vit cependant expirer l'insinuation bien des fois renouvelée de tromper Moreau comme je trompais le public. « Ne vous ai-je « pas répété, luis dis-je un jour qu'il me pressait « de nouveau à cet égard, que Moreau m'a « laissée libre d'agir en cela à ma fantaisie, et « que je ne suis enhardie que par l'idée que cet « enfant ne portera jamais son nom? — Mais « voilà justement ce qui ne doit pas être; car si « cet enfant ne porte pas le nom du général, il « n'aura jamais *aucun droit*, *aucun titre*; et, « qui pis est, il ne vous en donnera aucun. — « Que vous êtes détestable, m'écriai-je, avec « vos *droits* et vos *titres!* Me connaissez-vous « assez peu pour croire qu'ayant renoncé aux « droits et aux titres que m'assurait une haute « existence, je veuille me faire un moyen de « fortune du sentiment que j'inspire? Comment « avez-vous pu penser qu'au moment d'une « séparation que je désire, je l'avoue en rou- « gissant, j'irai tromper mon ami, mon appui, « mon protecteur? De grâce, ne revenons plus « sur ce sujet. J'écris aujourd'hui même à Mo- « reau : vous verrez ma lettre, et j'espère que « la discussion sera finie. — Songez, Madame, « qu'il y va de tout votre avenir : cela mérite

« quelque attention. — Quelque attention? je « ne sais; mais il est un silence qui m'humilie, « qui ne me fait plus vivre que par secousses. « Je voudrais acquérir le droit de le reprocher à « Moreau; je voudrais pouvoir lui écrire : Vous « m'avez négligée, oubliée; je vous oublie à mon « tour. Mon cœur s'est donné à un autre : je « vous fuis.

— « Comment! s'écria D. L***, auriez-vous « ce dessein? — En doutez-vous? je n'aspire qu'à « tout abandonner pour aller trouver au milieu « de sa gloire, de ses périls, celui qui a fait « sentir à mon cœur tout le délire d'une passion « exclusive. — Vous m'épouvantez. — Est-ce « bien vous, D. L., qui me tenez ce langage, « vous qui avez approuvé cette passion; qui « avez plus fait, qui l'avez nourrie d'espérances? « Je vous devine : vous craignez que mes res- « sources pécuniaires ne me laissent pas le « choix de ma conduite. » Courant à mon secrétaire, j'ouvris un double fond qui contenait deux écrins très riches et une cassette remplie d'or : « Vous voyez que me séparer de Moreau, « ce n'est pas m'ôter tous les moyens d'o- « bliger!

D. L*** se retira vivement, se fâcha même,

et eut l'art de ne pas s'adoucir trop vite; et, continuant son rôle avec une sorte de chaleur, il me persuada que ses représentations lui avaient été dictées par l'intérêt réel qu'il prenait à moi; puis un détour adroitement subit le ramena à ce qui m'occupait dans le moment, les arrangemens avec la mère de l'enfant que je voulais faire mien. D. L*** offrit de se charger de ce soin, et j'augurai de son succès par celui qu'il obtenait sur moi-même par ses cauteleux sophismes. « Cependant, disais-je encore, il « me répugne de décider une mère à me céder « son enfant. — Elle sera toujours mère, puis- « qu'elle sera la nourrice. — Vous avez raison, « D. L***, m'écriai-je en saisissant avidement « cette idée; c'est la nourrice qui est la véritable « mère. Tenez, mon ami, je ne veux pas trop « sonder les raisons d'intérêt et de besoin qui « peuvent déterminer un pareil sacrifice. Mais « voilà toujours mille écus: s'ils peuvent quel- « que chose dans les conditions, que les condi- « tions soient promptement offertes. » D. L*** m'obéit aussitôt.

Deux jours après cet entretien il m'envoya une lingère. Je m'occupai d'une layette, et je m'en occupai avec folie; elle fut d'un luxe si ri-

dicule, qu'elle devint pour la lingère l'occasion d'une sorte d'exposition publique. Tout Paris y vint. La malveillance ne m'épargna pas, et j'avoue que je lui avais déjà donné assez de prétextes pour que la plainte me fût interdite sur le juste déchaînement de l'opinion, contre laquelle quelques amis, sans la combattre, m'aidèrent de leur générosité.

Ce fut encore D. L*** qui se chargea de répandre le bruit de ma grossesse, et de me guider dans les attentions extérieures et menteuses propres à lui donner crédit. Il fallut cesser de monter à cheval, et faire mille petits sacrifices d'amour-propre qui, pour une femme, ont toujours quelque difficulté. Pendant ce temps j'avais écrit deux fois à Moreau. Mes lettres restèrent sans réponse. Enfin, trois semaines après le départ de la dernière, je reçus de lui celle dont voici la copie :

Gênes, ce...

« Ne m'interrogez pas sur mon silence. Je n'é« tablis d'autre juge que votre cœur.

« S'il n'est pas trop tard, je vous conseille « d'abandonner un projet d'adoption dont le

« motif est plus qu'anéanti. Au reste, vous êtes « libre.

« Je vous écrirai par le prochain courrier. « Votre franchise ne peut plus que me rendre « plus malheureux. Cependant je la réclamerai « et j'y compte, comme vous le pouvez éternel« lement sur le tendre intérêt de votre véritable « ami,

« MOREAU. »

Cette lettre me jeta dans le plus grand trouble; mais ne me doutant pas de la méprise que j'avais faite en mettant l'adresse de Moreau sur la lettre que j'avais écrite au général Ney, j'attribuai son mécontentement aux instigations de ses amis, aux bruits de ma prodigalité. Ajoutant l'ingratitude à tant d'autres torts, je pris la plume pour répondre d'une façon qui ne pouvait manquer de me nuire pour jamais. Il y avait dans le cœur bon et généreux de ce grand homme tant de véritable tendresse pour moi, que si je lui eusse, avec quelques expressions de repentir, laissé les illusions des qualités qui m'avaient valu son amour, cet amour eût encore plaidé ma cause. Mais ma tête bouleversée par une folie romanesque, par l'espoir

d'exécuter un projet long-temps nourri et caressé, je ne trouvai à lui dire rien de touchant ni de juste. Comme il arrive souvent, j'avais tort, ét ce fut moi qui me fâchai. Cette lettre devait me faire perdre tout empire sur le cœur de Moreau, et je le perdis en effet; lorsque, je le répète, l'apparence seule du repentir eût suffi pour le ramener.

Mais je n'eus point le temps ce jour-là de beaucoup réfléchir. D. L*** était à mes côtés, et il ne me parla que de l'arrivée prochaine du général Ney. Il ne me laissait pas le temps d'être seule, et ses précautions même avaient renforcé sa présence de l'intimité de sa prétendue famille. La mère et la fille m'avaient déplu d'abord; mais ma malheureuse facilité, le plaisir de parler librement et longuement de celui qui occupait toutes mes pensées, m'avaient rendu leur société préférable à toute autre. Ces deux femmes n'étaient ni instruites, ni bien élevées; mais elles avaient ce vif désir de plaire qui en donne souvent le moyen, et ce tact particulier aux Françaises de ne jamais paraître déplacées.

D. L*** leur avait appris leur leçon, et elles en avaient profité. Elles me flattaient l'une et l'autre, mais avec une sorte d'affection et de

bonne foi. D'ailleurs la vanité est de bonne composition, et comme l'amour s'y joignait, car elles ne m'entretenaient que de l'objet de toutes mes pensées, je me plaisais dans cette vie de rêve et de causerie. D. L***, insinuant et facile, souriait à toutes mes illusions, à tous les caprices d'une imagination malade. Son habileté m'était précieuse pour mon idée favorite d'adoption; il me dictait ce que j'avais à faire pour donner à ma fraude toutes les apparences de la réalité. Au dernier mois de la grossesse de madame Sev...., je devais m'absenter. On avait loué sous mon nom un joli appartement à Nanterre. La mère et la sœur de D. L*** iraient s'y établir pour m'y attendre, ainsi que la jeune mère qui passerait auprès du chirurgien pour madame Moreau. N'ayant de compte à rendre qu'au général de mes actions, je reviendrais ensuite à Chaillot avec mon *enfant* et sa nourrice.

Telles étaient les combinaisons de D. L***. Un jeu de la nature ou un faux calcul de la véritable mère vint les déjouer toutes.

CHAPITRE LII.

Elleviou. — Nouvelles tentatives de Lhermite. — Visite à M. Obval. — Le champ du Repos.

Madame de La Rue n'avait pas cessé de me voir avec assez d'assiduité; mais, malgré ses instances, j'avais refusé constamment toute invitation pour les dîners d'apparat que donnait son mari. Quant à elle, je ne la voyais jamais qu'avec plaisir, je ne la voyais jamais assez souvent. Mes courses à Paris n'avaient jamais lieu sans que j'allasse embrasser cette femme vraiment aimable. Nous étions quelquefois sérieuses, mais plus souvent frivoles. Nous avions de temps en temps de longues discussions sur la toilette, et nous ne pouvions nous entendre; car douées chacune d'avantages contraires, nos goûts devaient différer comme eux.

Nous étions un jour livrées à ces graves débats; nous cherchions à nous persuader en es-

sayant réciproquement nos parures de préférence, lorsque le salon s'ouvrit brusquement. Nous enveloppant à la hâte de ce qui se trouva sous notre main, nous allâmes nous tapir dans la ruelle du lit.

Tout cela ne servit qu'à amener un sourire malin sur les lèvres d'Elleviou, qui entra suivi de M. de La Rue. Les rubans, les bijoux étalés çà et là, la singularité de notre retraite, indiquaient aisément l'emploi que nous avions fait de notre temps.

L'opéra comique du *Prisonnier* venait de fixer la brillante réputation d'Elleviou, compatriote de Moreau, de M. Alexandre Duval et de M. de La Rue. Jeune, d'un extérieur charmant, de manières d'autant plus séduisantes qu'elles étaient alors plus rares, il était l'objet de la tendresse passionnée d'une femme ravissante [1]. Je ne l'avais encore vu que sur la scène. Il perdait quelque chose de près, mais il conservait assez pour être dangereux. Il nous plaisanta avec plus de malice que d'esprit. Il mit cependant dans ses railleries quelques complimens, qui suffirent à mon amour-propre

[1] Madame Jars, de Lyon.

pour trouver Elleviou fort aimable. Il était bien difficile de ne pas le trouver tel, surtout à côté du pauvre M. de La Rue. Cent fois ce dernier m'a fait penser au personnage de M. Lisleban, de la jolie quoique froide comédie d'*Heureusement*. La conversation, en se prolongeant, s'anima. Dans un accès de gaieté, madame de La Rue répéta un pas de gavotte avec les plus jolis pieds de France. De mon côté on me fit réciter quelques vers. Ma mémoire possédait presque toutes les grandes tirades du grand répertoire, que mon enthousiasme pour Talma y avait gravées. La tête manqua me tourner en récitant la scène de Sémiramis et d'Assur, quand j'entendis Elleviou et madame de La Rue vanter avec franchise mon élan et mon maintien tragique.

M. de La Rue, que tout cela n'amusait guère, parce qu'il n'y comprenait pas grand'chose et qu'il se fatiguait d'admirer, voulut mettre fin à nos triomphes par une malice. « Mais, ma chère « amie, dit-il assez haut à madame de La Rue, « songe donc que l'état de madame doit lui « rendre fort pénible de parler ainsi debout. »

A l'instant le regard d'Elleviou s'attacha sur moi avec un curieux intérêt. Je fus presque

tentée de profiter de la scène pour m'ouvrir à l'amitié, pour m'en assurer les consolations et les conseils; mais le caractère de M. de La Rue avait quelque chose de trop répulsif pour que je m'abandonnasse. Ma fierté aima mieux donner le change à mon embarras, et elle me fit trouver une contenance et des paroles, enfin un talent de mensonges qui trompèrent complétement Elleviou et madame de La Rue. Je voulus rester sur ce petit triomphe d'esprit, et ne me laissai point retenir à dîner; étant d'ailleurs attendue chez la mère de D. L***, je m'y rendis.

Entre la rue des Petits-Champs et la rue Sainte-Anne, j'aperçus Lhermite, dans un fort bel équipage, arrêté à la porte du traiteur Léda, qui était assez en vogue à cette époque. Un grand homme maigre, déjà vieux, l'accompagnait. Ces messieurs me saluèrent, et l'étranger avec un air de surprise. La mienne fut grande, lorsque le soir, à mon retour à Chaillot, on me dit que l'ambassadeur de la république cisalpine et M. Lhermite s'étaient fait écrire à ma porte.

Le lendemain, dans la matinée, je les vis arriver tous deux. Ce n'était point l'ambassadeur qui cette fois accompagnait Lhermite,

mais un secrétaire de l'envoyé cisalpin, neveu du comte de Luosi, à cette époque grand-juge à Milan.

Ces deux messieurs, sachant que je possédais toute la confiance de Moreau, étaient aussi persuadés qu'ils avaient d'importans et d'utiles secrets à me surprendre. Ce fut de part et d'autre une lutte d'adresse, dans laquelle je n'eus point de peine à vaincre, car la loyauté et la droiture sont plus habiles qu'on ne pense. L'Italien, malgré tous ses efforts, s'en alla donc comme il était venu.

Trois mois plus tard, Lhermite n'y mit pas tant de façons. Après avoir tout employé pour obtenir de madame Moreau ce qu'elle refusa constamment d'accorder, la communication des lettres du général, il vint offrir tout bonnement à celle qui était alors dépouillée d'un titre usurpé, d'acheter cette correspondance. Si l'apparence d'une trahison même honorable ne m'eût retenue, j'aurais à l'instant confondu les soupçons d'une injurieuse politique par l'exhibition de ces lettres, où ne respiraient que les plus nobles pensées d'un cœur tout français alors. Toutefois je ne voulus pas livrer la correspondance, non seulement la plus inno-

cente, mais la plus belle, aux interprétations de l'intrigue. Je repoussai les lâches sollicitations de Lhermite; je connaissais trop le danger de ces hommes, machines politiques dévouées à tous les gouvernans, qui savent agrandir le cadre d'une dénonciation. Je poussai la prudence avec Lhermite aussi loin qu'elle put aller, car je savais qu'on en voulait à la renommée de Moreau, et tout ce qu'on tramait contre elle. Grand homme! mes regrets m'ont appris combien tu m'étais cher. Infidèle à ton amour, je ne le fus pas à ta gloire, et mes larmes plus tard me l'ont appris, en te voyant mourir ailleurs qu'à Hohenlinden.

La perte de mon Henri, les inquiétudes attachées à l'exécution du projet qui en ce moment absorbait ma vie, éloignaient facilement de mon cœur tout ce qui n'était pas lui. C'est ainsi que j'avais oublié et Aurélie et ma pauvre Ursule.

La première était partie depuis long-temps pour la Belgique. Je reçus en même temps une lettre d'elle et une autre d'Ursule. Celle d'Aurélie était remplie des plus vives expressions de reconnaissance. Aurélie me parlait du bonheur qu'elle trouvait à élever son Emma, de-

venue, disait-elle, son unique amour, sa seule joie. Je sentis à ces mots que j'aimerais ainsi l'enfant que j'allais adopter; que lui aussi peut-être me tiendrait un jour lieu de tout.

La lettre d'Ursule me causa aussi une sorte de plaisir, mais différent. Elle, si vive, ne me parlait de son affection qu'en termes tranquilles, indiquant qu'elle en avait trouvé un autre objet. Cette idée me mit à l'aise sur un retour qu'au fond je ne désirais pas, et qu'Ursule n'était plus sans doute en disposition d'accomplir, par la réserve avec laquelle elle m'en offrait l'hommage.

J'avais, pour mon projet, renoncé à tous les amusemens du monde, et mes jours s'écoulaient dans une retraite que n'interrompait aucun plaisir. J'en fus chercher un bien triste à la pension de mon pauvre Henri. On m'y reçut avec cet empressement d'une affection bien flatteuse pour qui l'inspire. Là j'entendis rapporter mille traits touchans de celui que j'avais perdu.

A l'époque de la mort de mon Henri, un simple corbillard conduisait le riche et le pauvre à l'asile où viennent s'éteindre toutes les espérances de la vie. La voix éloquente de Regnault

de Saint-Jean-d'Angély n'avait pas encore rendu à la mort cette dernière pompe d'un hommage funèbre consacré par la parole. Le bon M. Obval, qui me remit d'après ma demande la note des frais de sépulture, me causa une sorte de joie douloureuse en me disant : « Certain de « votre approbation, madame, j'ai fait déposer « les restes de notre Henri dans une tombe par« ticulière; c'est la seule distinction aujourd'hui « permise. Connaissant votre cœur, j'ai voulu « me réserver le triste plaisir de vous conduire « sur le tombeau de l'enfant qui vous dut plus « que la vie. » M. Obval voulut me reconduire jusqu'à Chaillot; il craignait que je n'allasse ce jour même visiter la tombe. Sa belle-sœur me le défendit au nom de ce titre de mère qui allait être bientôt le mien. A ces mots je baissai la tête, toute confuse de ces hommages que je surprenais par une ruse.

M. Obval ne me quitta qu'à ma porte. J'ordonnai de laisser les chevaux à la voiture. Quand j'eus changé de toilette, couverte d'un voile, je me fis conduire au cimetière de Montmartre. Je savais que la tombe était placée dans un lieu écarté; M. Obval me l'avait indiquée. Je la découvris, ou plutôt je la devinai à mes san-

glots ; mes larmes coulèrent en abondance, mais une touchante rêverie les adoucit bientôt, l'idée de mon Henri se confondant avec celle de cet enfant que j'allais adopter, et qu'il m'avait légué pour ainsi dire. C'est ainsi que, m'abandonnant à cette illusion, le calme revint dans mon ame. J'étais arrivée avec la douleur, je partis avec l'espérance.

Cette respiration d'une belle journée, ce spectacle mélancolique des tombes émaillées de fleurs, et en quelque sorte de la mort revêtue d'une parure consolante, tout cela m'avait ranimée, et en sortant de ce lieu de regrets et de silence, je me dis :

Quel repos on y trouve ! Ah ! sous un ciel si beau,
Le désespoir s'éloigne à l'aspect du tombeau !

CHAPITRE LIII.

Madame Lacroix. — Son érudition. — Anecdote historique. — Dévouement au malheur. — Entretien avec un ministre, M. de Talleyrand.

Il y avait long-temps que je n'avais vu ma chère madame Lacroix; j'allai chez elle à mon retour. Elle me parla de madame de T... en termes qui achevèrent de me persuader que les préjugés vont souvent jusqu'à étouffer la reconnaissance, et pourtant l'orgueil, qui daigne accepter un secours, devait daigner s'en souvenir. Les procédés de madame de T... m'eussent indignée, si, en général, l'ingratitude ne me paraissait plus digne de pitié que de colère. Il n'en était pas ainsi de madame Lacroix. Tout en me montrant les objets laissés par madame de T..., et dont j'avais eu tant de plaisir à la pourvoir, mon amie se livrait à son humeur avec

cette franchise énergique que l'usage interdit, mais qui soulage le cœur. Voyant mon chagrin de tout ce qu'elle m'apprenait, elle me dit vivement : « Vous êtes cent fois trop bonne de « vous affliger du départ de cette ingrate com- « tesse : ne vous ai-je pas annoncé d'avance ce « qui arriverait ? Est-ce que je ne les connais « pas tous ces *ci-devant*, leur souple humilité « dans le malheur, leur prompte insolence dans « la prospérité ? — Mais, ma chère Lacroix, vous « généralisez toujours vos idées, et comme cela « vous les exagérez. Les observations absolues « finissent par être injustes. Vous ne pouvez « prétendre que ce soit la prospérité qui cause « l'ingratitude de cette dame envers moi. — « La ! n'allez-vous pas chercher encore à l'ex- « cuser ? Moi je soutiens que, si elle n'eût pas, « avec son petit air tranquille, machiné quel- « que chose, trouvé ailleurs protection et res- « source, elle n'eût pas fait tant la fière et fût « restée. Voyez-vous, ce qui fait que les nobles « sont des ingrats, c'est qu'on les élève à se « croire d'une autre nature que nous. Je suis « hors de moi quand je songe qu'une femme, « pour qui vous avez eu tous les soins d'une « fille, se trouve humiliée de vos bienfaits.

« Et pourquoi cela? Parce que vous n'êtes pas
« la femme légitime de notre général. Ils m'en-
« nuient avec leur *légitimité.* Et pourtant, vous
« vous rappelez, au bon temps, cette ambition
« des belles dames pour la place de favorite.
« Tiens, la favorite, puisque c'est le mot du
« grand monde, la favorite d'un défenseur de
« la patrie vaut bien, je pense, les Montespan,
« les Maintenon, les Pompadour, et autres,
« avec lesquelles néanmoins il ne faut pas con-
« fondre cette pauvre dame La Vallière : celle-là
« n'eut que le malheur d'aimer pour lui-même
« le maître, que les autres cherchaient par in-
« térêt seulement à enchaîner. Le général n'est
« pas marié; vous pouvez donc d'un jour à
« l'autre devenir sa femme, tandis que, pour
« les maîtresses royales, c'est du bel et bon
« adultère, avec de grands airs, de la cupidité
« et de l'étiquette. »

Madame Lacroix joignant le geste aux paroles, je ne pus garder plus long-temps mon sérieux; mais elle était trop irritée pour rire et pour entendre raison sur ses préjugés contre la noblesse. Jamais je ne lui avais vu tant d'érudition : elle appuyait ses principes d'une foule de traits historiques. Il fallut essuyer de vives

réprimandes, et la minutieuse énumération des torts réels ou imaginaires de madame de T... Tout en partageant les opinions de madame Lacroix, je ne pouvais cependant me résoudre à ne pas mieux penser qu'elle de la personne qui en avait provoqué l'expression.

En revenant à Chaillot, je rêvais vaguement dans ma voiture, lorsqu'au milieu de mille choses passées en revue vint se placer le souvenir d'un ministre chez lequel j'avais le droit de me présenter, sans que j'eusse encore profité du privilége. J'avertis Danzel, et me fis conduire sur-le-champ au ministère des relations extérieures.

J'ai connu bien des hommes distingués par leur position, leur esprit ou leur talent; les vicissitudes de ma vie m'ont mise en face de bien des supériorités; mais je n'ai rencontré chez personne un tour d'esprit, un genre d'amabilité, un tact plus fin que chez M. de Talleyrand. Chaque fois que j'avais eu le plaisir de le voir et de l'entendre, mon admiration s'était accrue, et d'autant plus, peut-être, que je croyais m'être aperçue qu'il me trouvait assez d'esprit pour l'apprécier.

Il est rare qu'on aborde un ministre comme

un autre homme : d'un côté on prépare ses idées, et de l'autre on arrange sa représentation; on se gourme ainsi réciproquement. Je connaissais déjà assez M. de Talleyrand pour savoir que, bien que chez lui le maintien, le regard, les moindres paroles rappelassent l'homme d'état, il aimait la causerie et cette liberté d'esprit qui se laisse aller. La manière dont ma visite fut reçue me fit supposer promptement qu'on ne la trouvait pas importune. Habituée depuis long-temps à être traitée avec des préventions favorables, j'avais cette confiance toujours nécessaire pour ne pas les démentir : aussi j'oubliai bientôt le ministre pour n'avoir affaire qu'à l'homme aimable, dont le sourire accueillant mes saillies les rendit bientôt plus piquantes.

Je ne sais comment l'entretien tomba sur madame de T...; j'en avais la tête pleine, je racontai comment nous avions fait connaissance, et j'insistai sur le prix que j'attacherais à ce que la puissance pût partager et aider l'intérêt qu'elle m'avait inspiré. Je peignis avec vivacité la scène du Louvre et du péristyle de Feydeau, avec attendrissement le bonheur d'avoir arraché à la mort un être malheureux. Mais une approba-

tion presque ironique calma bientôt mes expressions : le ministre s'en aperçut, et je le lui dis même avec la vivacité de la mauvaise humeur. « Convenez, répondit-il en me prenant la main, « que je parais avoir un cœur bien insensible. « — Insensible ! m'écriai-je ; oh ! vous pouvez « dire d'une dureté sans exemple. Rire d'une in« fortune ! — Oh ! c'est épouvantable... Mais ce « qu'il y a de plus épouvantable, c'est que je ne « ris point de l'infortune, mais de la facilité de « la charmante conteuse à se laisser tromper par « une intrigante. — Une intrigante ! cette dame ! « Mais y songez-vous ? Une femme *comme il « faut !* une émigrée !

— « Soyez tranquille ; avec de telles dispo« sitions à vous attendrir, parcourez Paris, « et vous trouverez de quoi vous occuper. Sui« vez les traces de ces dames comme il faut, et « je ne vous donne pas un mois pour en re« venir.

— « Je me garderai de suivre vos conseils. « Que serait la vie, si on n'y faisait un peu de « bien ?

Ces mots furent prononcés avec l'accent du mécontentement et de l'émotion ; alors, me prenant la main : « Vous me trouvez bien haïs-

« sable? — Mais..... oui, s'il faut l'avouer. Vous « êtes sans pitié,

Vous clouez le bienfait aux mains du bienfaiteur.

« — Bravo! comment! de la mémoire encore « avec tant d'esprit? — Citoyen ministre, je ne « ris pas : comment, vous, noble, proscrit, « émigré, appeler intrigans les victimes? Sont- « ils coupables de n'avoir pas eu comme vous « le génie de se tirer d'embarras? — Vous êtes « bien la femme la plus singulière et la plus « séduisante. Écoutez, ma jeune et romanesque « héroïne de bienfaisance. J'ai beaucoup fait « pour soulager les malheurs réels des émigrés; « voici un carton qui en renferme les preuves, « et en voilà un autre qui contient les témoi- « gnages de l'ingratitude de la plupart. — Eh « bien! monsieur, il fallait garder le premier, « brûler l'autre, et continuer. — Que l'enthou- « siasme vous rend belle! Allons, je vois qu'il « faut me justifier. Sachez donc que, proscrit « moi-même, cherchant un asile, ce n'est point « dans le cœur des nobles, c'est dans celui « d'une femme obscure que j'ai trouvé cette « *généreuse bienveillance* qui s'attache à l'infor- « tune pour la soulager, cette pitié courageuse

« qui rend au malheureux la force de souffrir, « parce qu'elle est toujours prête à partager ses « dangers. Oui, j'ai rencontré ces qualités an- « géliques, moins votre grâce, votre esprit et « votre instruction, chez une femme qui n'avait « point d'aïeux, mais un cœur; et cette femme « ne m'accusera jamais d'égoïsme et d'ingrati- « tude. — Oh! pardonnez-moi de vous avoir mal « jugé. » Voilà tout ce que je pus répondre; mais mon regard parla plus que mes paroles. M. de Talleyrand parut touché; mais le caractère politique reprenant le dessus, il me dit, quand je me retirai : « Ma jeune et belle amie, « vous en êtes encore aux illusions; mais, « croyez-moi, modérez les élans d'un cœur qui « me paraît bien exposé à l'ingratitude. Ne « vous occupez plus de votre trouvaille de « Feydeau..., et surtout n'allez pas me haïr à « cause d'elle. — Vous haïr? Vous savez bien « l'empêcher, et prévenir un sentiment par un « autre, l'admiration. Adieu, citoyen ministre; « je reviendrai bientôt causer avec vous. »

Je sortis du cabinet en véritable étourdie. Ma visite avait été longue, et, soit impatience, soit malignité naturelle, les courtisans, qui encombraient le salon d'attente, ne me virent

point passer sans m'adresser quelques unes de ces salutations, qui prouvent tout à la fois leur facilité de supposer le mal et de l'encenser.

Je trouvai D. L*** à Chaillot; il avait terminé tous les arrangemens avec la jeune mère; il m'engagea à l'aller voir le lendemain.

Nous étions dans le salon du rez-de-chaussée; la porte du jardin se trouvait ouverte, celle du vestibule était fermée. Au milieu de notre conversation je crus voir s'agiter la draperie. D. L*** affirma qu'il avait fermé lui-même la porte; cependant, voulant s'en assurer de nouveau, il la trouva seulement poussée contre la serrure; il l'ouvrit entièrement, et aperçut madame Gaillard qui se glissait dans la salle à manger. Nous ne doutâmes plus qu'on nous eût écoutés. Adélaïde me dit, le soir, que deux messieurs étaient venus dans l'après-dîner, qu'ils avaient causé avec les concierges, et qu'elle avait entendu nommer D. L***. J'étais si loin de penser qu'on pût voir en lui un amant heureux, que je le traitais avec une imprudence faite pourtant pour en donner le soupçon. D. L***, instruit des bruits qui couraient à ce sujet, était loin de les détruire; sa vanité et son intérêt trouvaient leur compte à

les favoriser. Je ne découvris ses vues que trop tard, et cette fois, comme toujours, j'eus l'occasion de reconnaître qu'avec un peu plus de prudence, je me fusse épargné bien des malheurs.

CHAPITRE LIV.

Fausses apparences. — Embarras. — Tourmens cruels. — Baptême de Léopold.

Six semaines se passèrent sans aucun événement important. Je ne recevais plus de nouvelles du général; mais, comme rien ne me paraissait changé autour de moi, ce silence m'affligeait sans me donner de vives inquiétudes. Tout était changé cependant, et je ne m'en doutais pas : on avait découvert mon secret; mes moindres démarches étaient épiées.

La conduite qu'on tint m'apprit qu'on n'avait voulu m'épargner aucune des humiliations d'un scandale public. Si j'avais eu autant de hardiesse que mes ennemis avaient de persévérance, j'aurais pu déjouer toutes les intrigues, mais je n'ai jamais eu le courage de l'effronterie. Je frissonne encore au souvenir de cette honte que je sentais au fond de

mon cœur et que je croyais lire sur tous les visages. J'avais crû même remarquer du refroidissement jusque dans madame de La Rue, autrefois si caressante. Je cessai d'aller chez elle, et ma société se réduisit à D. L*** et à sa prétendue famille, Mirande étant alors en Dauphiné, Monti en Italie, et Lhermite brouillé avec moi une seconde fois. Le spectacle était ma seule distraction; j'y allais tous les jours. Ces fréquens tête-à-tête donnaient à D. L*** toutes les apparences d'une intimité que rien ne justifiait, mais que le monde saisit toujours en pareil cas. Sans communication avec qui que ce fût, j'ignorais ce tort nouveau qu'on ajoutait à tant d'autres torts.

Un soir D. L*** me prévint que la jeune mère était souffrante et craignait d'avoir mal calculé. Il ajouta qu'il la conduirait le lendemain à Nanterre, et que je devais annoncer chez moi une absence de quelques jours.

Je ne saurais peindre le serrement de mon cœur à la veille de mettre le sceau à une pareille fraude. Pour la première fois je tremblais devant les devoirs que j'allais contracter, à l'idée de cet enfant dont j'allais répondre pour la vie. La nuit je ne vis plus que le côté pé-

nible de mon rêve. Le lendemain matin, je partis avec Adélaïde pour aller voir sa sœur. Nous la trouvâmes si faible qu'on n'aurait pu sans barbarie songer à la transporter à Nanterre. J'envoyai chercher D. L***. Il fut consterné du contre-temps qui rendait l'exécution de notre projet presque impossible à Paris. Jusqu'à six heures du soir ce n'était qu'une fausse alarme. D. L*** m'emmena dîner chez sa mère. A peine étions-nous à table qu'on vint nous annoncer la naissance d'un beau garçon. « Il « n'y a qu'un parti à prendre, m'écriai-je; je « vais feindre une chute, on me ramènera chez « moi; dans quelques jours on répandra le « bruit d'une fausse couche; tout sera dit alors, « et j'adopterai seulement l'enfant comme j'a- « vais adopté mon Henri. » Oh! que cette inspiration, si je l'eusse écoutée, m'eût épargné de chagrins.

Mais D. L*** et ses deux complices ne pouvaient se laisser enlever ainsi le fruit de leurs manœuvres. Leur dessein était de faire baptiser malgré moi l'enfant sous le nom du général. Lorsque, succombant sous le poids d'une humiliante accusation, je voulus dévoiler leur indignité, ils allèrent jusqu'à me reprocher

l'ingratitude de tant d'efforts tentés pour mon seul bien-être.

On rejeta l'avis que j'avais ouvert, et ma pauvre tête m'abandonnant au milieu de ces embarras et de ses angoisses, je laissai faire. Une autre volonté que la mienne semblait, par une invincible fatalité, avoir enchaîné mon indépendance. Il fut résolu qu'on prendrait une voiture, qui nous conduirait chez l'accouchée; qu'arrivés là nous en ferions venir une autre dans laquelle nous monterions avec l'enfant et la sage-femme. (La mère de D. L*** se chargea de jouer ce personnage.) On simulerait ainsi un accouchement imprévu. Vainement je voulus éviter cet abîme de mensonges; l'adresse et la perfidie m'avaient si bien enlacée, que ma conscience obéit à d'autres consciences intéressées, et j'arrivai chez l'accouchée avant d'avoir pu me donner à moi-même une résolution.

La jeune mère était fort mal. Elle me remit son enfant avec bien des larmes, bien des recommandations tendres. Pressant alors l'enfant contre mon sein, je lui fis par mes baisers toutes les promesses d'une mère, et c'est de mon cœur qu'elles s'échappaient. Dieu! quelles furent mes agitations pendant le trajet de la rue

Blanche à Chaillot! J'allais avoir à soutenir des regards délateurs, ceux du concierge et de sa femme. J'allais avoir à trembler et à rougir devant des mercenaires. Ce trait seul peint tout ce que ma position avait d'horrible.

Les paroles que m'adressaient M. et mademoiselle D. L***, leurs conseils, leurs recommandations m'irritaient au lieu de me calmer. Sans répondre, je pressais contre moi l'être innocent, et par momens quelques larmes moins amères coulaient sur son visage.

Nous sommes enfin à Chaillot. La voiture s'arrête; la porte s'ouvre, et nous voilà à l'entrée du vestibule. Un mot instruisit Adélaïde de ce qu'elle devait dire. Aussitôt le bruit de l'événement se répand dans la maison. Joseph arrive tout essoufflé. « Comme mon général va être « fier! s'écrie-t-il; et c'est un garçon encore.... « et il est beau, j'en suis sûr. »

Il fallut me laisser transporter dans ma chambre par Joseph et Adélaïde. On me mit au lit. Madame et mademoiselle D. L*** paraissaient merveilleusement disposées à leurs nouvelles fonctions. Au bout d'une heure, le fiacre repartit avec la prétendue sage-femme. Mademoiselle D. L*** resta.

Chose incroyable! une journée si pénible fut suivie d'une nuit pleine de doux songes. J'avais voulu qu'on plaçât l'enfant à mes côtés. Je touchais ses petites mains; je contemplais chaque trait de son visage, approchant doucement de ses joues mes joues animées. Il s'éveilla; je crus qu'il me voyait, qu'il me regardait; et cette illusion me fit tressaillir comme par une ivresse de mère. Plaisir usurpé, votre expiation était bien près de votre douceur!

Le lendemain madame D. L*** vint me dire de grand matin que la manière dont le concierge l'avait reçue lui donnait des inquiétudes qu'il était urgent de prévenir par le prompt baptême de l'enfant : votre rupture avec tous les amis du général vous dispense des cérémonies d'usage. Mon fils sera parrain avec une de nos amies, riche et belle; ils vont venir à onze heures. Toutes les déclarations sont faites. A ce discours, les illusions disparurent pour faire place à la réalité. Il fallait laisser agir en mon nom; envoyer au baptême comme mon enfant un enfant qui ne m'était rien. Ah! dans ce terrible moment, si un ami véritable m'eût découvert l'abîme! mais la première fatalité des mauvaises actions, c'est d'éloigner les conseils généreux et d'ap-

peler uniquement près de nous la lâche complaisance qui applaudit et engage.

Ainsi entraînée, je ne consentis à rien, mais je ne m'opposai à rien. A onze heures, une berline s'arrêta à la porte. D. L***, donnant la main à une marraine élégante et belle, vint prendre l'enfant. Adélaïde vit partir la berline, et en même temps deux hommes sortir de la maison, monter en cabriolet et la suivre. Elle entendit madame Gaillard s'écrier : « Ah! si la réponse « pouvait être arrivée; le bâtard et toute la cli- « que ne passeraient plus cette porte. » Adélaïde vint tout effrayée me rapporter ces paroles. « Oh! madame, me dit elle, ils savent tout, et « ils trament quelque chose. »

La réponse qu'on attendait n'était pas arrivée apparemment, car on se borna à l'espionnage, et à une heure l'enfant fut ramené. La marraine vint m'embrasser, et me dire les choses les plus aimables; c'était une femme charmante, et depuis elle n'a jamais été infidèle à ses premières bontés pour son filleul et pour moi-même.

La femme de Danzel, Allemande jeune et fraîche, arriva quelques minutes après pour donner le sein à Léopold, en attendant la nourrice. En même temps, Adélaïde fut envoyée

chez sa sœur, avec ordre de la rassurer. A son retour, Adélaïde m'apprit que sa sœur était mieux, et tout-à-fait sans inquiétude. Que mon cœur souffrait au contraire!

CHAPITRE LV.

Menées de M. de La Rue. — Scènes pénibles. — Indignation de Joseph contre moi.

Nous étions déjà au troisième jour de la coupable comédie. Mon rôle était bien pénible. Outre les angoisses morales, il me fallait garder le lit, et simuler des souffrances que démentait mon visage. Pendant la nuit qui précéda cette troisième et fatale journée, je m'étais levée pour écrire à celui dont le silence me désolait. C'est en vain que ma plume chercha des paroles; mon âme toute confuse de reproches intérieurs ne trouva que le silence.

A quatre heures du soir, le concierge vint appeler Adélaïde, lui criant d'un ton insolent d'annoncer à sa maîtresse la visite de M. B..., avoué. « Vous savez bien, reprit Adélaïde, que « madame ne reçoit pas. Mam'selle, il faut que

« votre maîtresse reçoive, entendez-vous ; il n'y « a pas ici à *barguigner.* » Adélaïde descend et trouve au salon cinq personnes. L'une d'elles s'avance, et prie avec beaucoup de douceur d'avertir qu'on est porteur d'un ordre du général Moreau. Adélaïde, pâle d'effroi, arrive en courant, se jette sur mon lit, et, fondant en larmes : « Oh! mon Dieu!... Oh! madame! Ma « pauvre sœur!... C'est le commissaire... Songez « à ma pauvre sœur. » Le besoin de consoler et de ranimer Adélaïde me fit retrouver plus de résolution que je n'en aurais eu pour moi-même. « Que peut avoir à craindre votre sœur? m'é-« criai-je. Que peut-on lui faire? J'ai voulu adop-« ter son enfant, elle y a consenti; il n'y a là rien « de dangereux. Ne me rendez point folle avec « vos hélas et vos cris; nous allons voir. — Ma-« dame, dix hommes, au moins, sont en bas. Ils « ont un ordre. — De qui? Personne n'a le droit « de m'en donner. — C'est du général. — Eh! « c'est ce qu'il faut voir; faites-les monter tous. »

Adélaïde ouvre la porte, jette un cri, et revient à moi en disant : « Ils sont là, madame; « la grosse Gaillard est à leur tête : c'est certaine-« ment elle qui les a amenés. » A ces mots, je m'élance dans la pièce voisine, et d'une main indi-

gnée j'applique deux soufflets sur la large face de la Gaillard ; et, prompte comme l'éclair, je referme la porte au verrou : « Verbalisez, messieurs, « dis-je à travers la porte; dans un moment je « vous recevrai. Adélaïde seule doit rester au-« près de moi. » Dans le moment, ma préten-« due garde, madame de L***, venait de s'échapper. Adélaïde, toute tremblante, se réfugie près du berceau. L'enfant dormait : à sa vue, ma colère se calma soudain, et je sentis tous les devoirs qui m'étaient imposés. Tout en rassurant Adélaïde, j'avais jeté sur moi une robe du matin. « Ouvrez maintenant, lui dis-je; faites entrer « ces messieurs. »

Il n'est pas de position si critique où une femme n'aperçoive l'impression qu'elle produit. Cela suffit d'ordinaire pour lui redonner de l'empire : c'est ce qui m'arriva. Après quelques excuses polies, ces messieurs m'expliquèrent les motifs de leur démarche, qui leur avait été suggérée par les sollicitations de M. de La Rue, et les dépositions des sieur et dame Gaillard, relatives à une grossesse et à un accouchement supposés. « J'ignore, messieurs, répondis-je, « jusqu'à quel point les lois autorisent une pa-« reille visite. Je n'ai, ce me semble, de compte

« à rendre de ma conduite qu'au général Mo-
« reau. On m'a parlé d'un ordre de lui; avant
« tout, veuillez me le montrer. » Ce ton ferme et résolu fit passer la surprise du côté des questionneurs. Leurs manières étaient fort bonnes, et l'un des deux me plut surtout par un ton de franchise qui provoqua la mienne. « Madame,
« me dit-il, nous ne sommes point, à propre-
« ment parler, porteurs d'un ordre, mais d'une
« simple invitation de rechercher la vérité. Il
« s'agit d'une fausse grossesse, d'un enfant sup-
« posé et déclaré fils de vous et du général Mo-
« reau; il n'en est rien. Vous vous épargnerez
« beaucoup de peines, et à nous le désagrément
« de vous en causer, en consentant à signer cette
« déclaration; elle contient que cet enfant n'ap-
« partient ni à vous, ni au général Moreau. Un
« refus vous exposerait à des recherches fort
« désagréables pour constater un état qui ne
« peut être le vôtre, pour peu qu'on vous re-
« garde; car l'éclat et la fraîcheur de vos traits
« ne le démentent que trop. »

Adoucie un peu par cette flatterie, entraînée bien plus par le désir de sortir d'un dédale de mensonges sans issue, je répliquai sans hésiter : « Excusez-moi, Messieurs; je ne signerai au-

« cun papier revêtu de formules judiciaires; « mais je consignerai volontiers de ma main « l'aveu que cet enfant n'est pas le mien, et que « par conséquent il est étranger au général Mo- « reau. J'ajouterai même, que s'il a été présenté « comme tel, c'est à mon insu et contre ma dé- « fense formelle. Si cette indigne fausseté a été « commise, qu'on s'en prenne à ceux qui l'ont « accomplie, et à M. de La Rue qui ne l'a point « empêchée. Il le pouvait cependant, car il « paraît qu'il était instruit de tout; mais il a « préféré le plaisir de me faire paraître plus « coupable encore que je ne suis, au devoir « d'épargner à son ami le désagrément de se « voir mêlé dans cette affaire. Je saurai suppléer « à sa générosité et à son adresse. Le nom du « général ne sera point compromis. » Alors j'appelai Adélaïde, qui, toute saisie de ce qui se passait, me répondit à haute voix : « Ah! Ma- « dame, gardez-vous de rien écrire! tout le « monde est ligué contre vous... Je viens d'en- « tendre des choses... — Qu'avez-vous entendu? « J'ai entendu, Madame, qu'ils ne peuvent rien « tant que vous ne signerez pas; ainsi ne signez « pas. Joseph est revenu. Je l'ai envoyé cher- « cher le commissaire, et nous allons voir. — Je

« vous sais gré de votre zèle; mais courez bien
« vite contremander M. le commissaire; tout
« est fini; ici personne n'a rien à craindre. —
« Mais, Madame, savez-vous qu'on veut vous
« mettre dehors. — Encore une fois, ne crai-
« gnez rien; prenez votre petit neveu; il sera
« toujours mon fils d'adoption; emportez-le,
« et surtout ne le confiez à qui que ce soit. »

Rien n'imprime tant de fermeté aux paroles et tant de dignité au maintien que le sentiment d'un devoir : aussi, me relevant à mes propres yeux de tout le respect que je paraissais inspirer dans ce cruel moment, j'eus le courage d'achever ce qu'il commandait à ma conscience.

Voici la déclaration que je signai :

« La soussignée déclare que l'enfant baptisé
« hier par son ordre aux noms de Léopold-
« Victor Van-Ayl*** n'est point ni d'elle, ni du
« général Moreau... mais un fils d'adoption de
« la soussignée,

« Elzelina Van-Aylde-Jonghe. »

Un de ces messieurs me fit observer que cette déclaration n'était point suffisante, puis-

que l'enfant avait reçu non pas le nom de Van-Ayl***; mais celui de Moreau. « Je l'ignore, ré-
« pondis-je; je vous avouerai même qu'il me
« faudrait à cet égard des preuves légales; je
« les verrais même que je ne pourrais décla-
« rer que ce qui est la vérité, c'est-à-dire que
« ce nom a été donné contre mon gré, à mon
« insu, et que j'ai eu seulement connaissance
« de cette odieuse fourberie par sa preuve
« écrite. Maintenant, messieurs, je crois votre
« mission remplie.

Tous deux se levèrent. Le plus jeune, qui se disait avoué, et qui l'était en effet, m'offrit ses services et me demanda la permission de revenir le lendemain. Je la lui accordai par l'espérance que, désabusé, il ne serait plus de mes ennemis, et par le besoin de me donner un guide dans de pareils embarras.

Ces aveux m'avaient soulagée; et déjà revenue à la légéreté de mon caractère, quand je reconduisis ces messieurs jusqu'à la porte du vestibule, je leur dis en riant et assez haut pour être entendue : « Comme dans mon état la co-
« lère est une crise dangereuse, je vous prie de
« m'en épargner le retour, par des ordres à
« l'espion qui vous a indiqué le chemin de mon

« appartement, de ne point se présenter devant « moi, au risque de quelqu'un de ces soufflets « que vous avez pu juger; quant aux premiers, « je les paierai, c'est de toute justice. »

L'avoué et ceux qui l'accompagnaient riaient encore de la boutade, en traversant la cour et en entrant chez madame Gaillard. Je confesse que j'éprouvais un secret plaisir de la mortification qu'elle essuya pour tout salaire de ses services. Plus raisonnable, le mépris eût dû être ma seule vengeance; mais la raison n'a jamais été mon lot, et, dans la circonstance, mon irritation n'était pas de nature à se contenter du dédain.

Rentrée dans mon appartement, je donnai à Adélaïde des confitures, des sirops, une foule d'objets, et 300 francs, en lui ordonnant de porter tout cela à sa sœur, et de la prier d'envoyer quelqu'un, le soir, pour prendre l'enfant. Je la chargeai aussi d'un billet pour D. L***. Quoique fort clair, ce billet a servi encore de texte à des interprétations bien injustes. Le voici :

« Je ne sais quelle est la vérité de ce qu'on « vient de me dire au sujet du nom sous lequel « on a fait baptiser Léopold; mais je sais que

« sans une horrible perfidie, vous n'avez pu lui « faire donner que *le mien*. N'ayant pas l'habi- « tude de rejeter mes torts sur les autres, je ne « vous accuserais qu'autant que vous vous seriez « permis cet indigne abus de confiance. Votre « sœur a disparu au moment de la scène, je dois « donc vous croire instruit déjà du commence- « ment, et je vous en mande la fin pour qu'elle « règle votre conduite.

« *J'ai déclaré toute la vérité, sans accuser per-* « *sonne que moi.* Ne venez pas ici, n'envoyez « personne. Adélaïde vous portera les nouvelles. « Comme il n'y a rien à craindre pour le mo- « ment, dormez en paix. »

Adélaïde partit. Il était six heures du soir, et je me trouvai seule dans cette chambre où venaient de s'accumuler tant de scènes pénibles, qui ne devaient pas être les dernières. Mon premier mouvement fut de m'approcher du berceau, d'y contempler l'enfant, objet innocent de tant d'alarmes; puis, des larmes coulant de mes yeux et profondément attendrie, j'effleurai son joli visage de baisers, suivis de sermens; je promis la tendresse d'une mère, ses soins éternels, ses sacrifices constans..... Cher enfant! j'ai

tenu mes sermens; et j'ai reçu ma récompense, puisque ton dernier soupir fut encore un élan de reconnaissance pour ce que tu nommais mes bienfaits !

Adélaïde, à son retour, me trouva jouant avec Léopold. Elle me raconta que D. L*** en lisant ma lettre avait laissé éclater une incroyable fureur. Il avait écrit plus de dix réponses, les déchirant toutes; enfin, il lui avait remis ce peu de lignes :

« En honneur, je crois rêver, madame ! Est-il « concevable qu'on puisse se laisser maîtriser « et jouer ainsi ! Il y va d'une fortune ! Vous « pouvez encore tout réparer; mais pas de *phi-* « *losophique* dédain ! De la résolution ! Portez « plainte contre ceux qui se sont permis de « violer votre domicile. .

« Recevez la personne qui ira ce soir vous de- » mander, madame Delville. Cette personne vous « tracera là marche à suivre. Écoutez les avis « qu'on vous donnera. Mon dieu, songez donc « qu'il y va de cinquante mille livres de rentes. »

Je chiffonnai la lettre avec indignation, bien

résolue d'agir seule; mais ma faiblesse ordinaire voulut voir cependant la personne que D. L*** m'annonçait; de là une méprise suivie encore d'une scène bien fâcheuse.

Adélaïde, prévenue que j'attendais quelqu'un, arrive une demi-heure après avec un homme âgé, sans lui avoir fait la moindre question, persuadée qu'il s'agissait de la personne dont je lui avais parlé; dès les premiers mots se révèle la méprise : *c'était un chirurgien-accoucheur envoyé pour constater mon état.* Sans ses rides et ses cheveux blancs, j'eusse eu de la peine à me contenir. Je l'engageai seulement à me laisser en repos, et cela du ton le plus digne et le plus résolu. « Mais, Citoyenne, vous avez « eu un enfant? — Que vous importe? — Com« ment! mais cela m'importe beaucoup; car je « dois faire une déclaration ou procès-verbal. « — Elle est inutile. — Inutile! mais pardonnez« moi, je dois dire..... — Voici ce que vous avez « à dire..... — Mais, Citoyenne..... — Veuillez « m'écouter. Ma déclaration seule est néces« saire, la voici : Je n'ai jamais été enceinte, « par conséquent je n'ai pu accoucher. Il m'a « plu d'adopter un enfant, et cela ne regarde « ni vous, ni ceux qui doivent *verbaliser*. Est-ce

« clair? Maintenant faites-moi le plaisir de me « laisser en repos. Adélaïde, reconduisez mon« sieur. » Le docteur bénévole sortit tout étourdi et sans répondre un mot.

Peu d'instans après arriva un des parens de la jeune mère avec la femme qui la gardait; Adélaïde me les amena tous deux. J'ordonnai de faire entrer une voiture dans la cour. J'avais préparé un paquet énorme de ce que j'avais trouvé de plus utile dans la layette. Adélaïde fut chargée de porter ce paquet dans la voiture; mais elle n'osait descendre seule. « Les « Gaillard nous guettent, Madame, me dit-elle; « s'ils allaient nous empêcher de sortir? — Ve« nez, vous allez voir si je crains les Gaillard; « suivez-moi. »

Je descends portant l'enfant dans mes bras; le parent de la jeune mère et la garde-malade montent dans la voiture; j'embrasse Léopold encore une fois, je recommande à Adélaïde de l'accompagner et de revenir au plus vite. Au moment où la voiture disparut, arriva un homme tout haletant; il fit plusieurs signes aux Gaillard, et j'ai su depuis que ceux-ci lui avaient envoyé demander s'il fallait ou non laisser partir l'enfant. Ils furent bien désap-

pointés d'apprendre qu'ils ne pouvaient absolument rien, et la méchante concierge eut une attaque de nerfs à cette nouvelle.

Joseph, qui se trouvait sur mon passage comme je remontais chez moi, se détourna vivement pour m'éviter. « Quoi! Joseph, vous « me fuiez? — Oui, répondit-il brusquement; « puisque vous n'êtes point grosse, il est clair « que...... Oh! mon Dieu, qui aurait jamais « pu le croire, tromper mon général!! vous, « Madame, qui en parliez de manière à tirer « les larmes. Quel chagrin pour lui, qui vous « aime comme un fou!..... Ah! Madame, c'est « bien mal. — Joseph, écoutez-moi. — Non, « Madame, je ne veux pas vous écouter; vous « m'enjôleriez, comme vous enjôlez tout le « monde. Puisque vous n'êtes pas accouchée, « je vois bien que les *Gaillard* avaient raison; « que vous êtes une trompeuse, une séduc- « trice. — Vraiment, ils disent cela? — Oui, « Madame, ils le disent, et, quoique je n'aime pas ces gens-là, il faut bien que je le croie. « Ah! mon pauvre général! » et, à cette dernière exclamation, il s'enfuit, afin d'échapper au danger de m'entendre. Seule, le cœur plein d'amertume, je courus promener sous l'ombre

des arbres du jardin la tristesse des plus cruelles pensées; l'isolement, la nuit, l'attente, la fatigue, tout semblait réuni pour peser sur mon cœur.

Le retour d'Adélaïde, les bénédictions qu'elle m'apportait de la part de sa sœur, la prière d'aimer toujours l'enfant qui apprendrait à me chérir, tout cela me releva un peu; car chez moi les impressions sont violentes, mais fugitives. La nécessité de me contraindre me rendit quelque force, et je résolus de ne pas donner, du moins à mes ennemis, la joie de mon abattement et de ma douleur. Le souper fut bientôt servi; comme les Gaillard pouvaient voir dans la salle, je fis rester Adélaïde près de moi, en affectant de parler haut du petit Léopold, de mes projets sur lui, du bien que je comptais faire encore à sa mère. Adélaïde me secondait de son mieux, et s'arrangeait de manière à cacher que je ne mangeais pas, je prolongeai cependant ce souper inutile, et je me levai en disant très-haut à Adélaïde : « Préparez « mon bureau, je vais écrire au général, et lui « rendre compte de tout. »

Ce n'était qu'une bravade et une vaine petitesse, et je n'en parle ici que pour montrer à

quelles extrémités peuvent entraîner de premières fautes. Je me sentais sous le poids de la déconsidération de mes propres gens; je ne pouvais échapper à leur insolence qu'en leur cachant jusqu'à mon repentir, et j'en étais arrivée à ne pouvoir plus me faire respecter qu'en me faisant craindre.

CHAPITRE LVI.

Un songe. — Envoyés de M. de La Rue. — Départ de Chaillot.

La nuit qui vint clore une journée si orageuse devait m'apporter bien peu de repos, et l'excès de la fatigue vint seul me procurer un sommeil bien court, signalé par un rêve dont les circonstances furent si singulières, que ma mémoire les a encore présentes, et que ma plume va les retracer.

Je me crus au milieu d'une enceinte immense, que n'éclairait aucune lumière. Saisie d'angoisses inexprimables, je me sens tout-à-coup entraînée vers un endroit resplendissant d'une vive clarté. Une foule nombreuse et jeune pressait mes pas : un guide s'offre à moi ; je reconnais en lui un officier que le monde avait souvent rapproché de moi, et où, toujours empressé

de me suivre, je l'avais remarqué bien moins par sa galante attention pour ma personne que par son admiration passionnée pour le général Moreau. Cet officier, d'une physionomie mobile et spirituelle, ne perdait rien, et gagnait au contraire à une large cicatrice qui sillonnait sa bouche. Je l'avais surnommé l'*Inspiré;* et en effet, son air, ses gestes, ses paroles avaient quelque chose de magique. Il se nommait Oudet ou bien Oudinet, je ne savais trop.

Me voilà bientôt placée par lui au milieu d'un cercle où je n'entends que les murmures d'une langue mystérieuse et inconnue, interrompue par ce seul mot, qu'Oudet prononce en français et de l'accent d'un supérieur : « Elle est là ; « la compagne de celui que nous cherchions. » A l'instant, je me sens enlevée dans les airs, échangeant tout à coup la simplicité de mes vêtemens contre un brillant costume, puis comme livrée sur l'avant-scène d'un théâtre aux regards d'un public immense. Effrayée, je m'enfuis vers la coulisse, et je me retrouve encore dans les bras de ce même homme, qui me serre contre sa poitrine en s'écriant : « Malheureuse « femme ! quelle destinée magnifique vous avez « jouée ! »

Tout disparut à cette parole terrible; et j'étais depuis long-temps hors de mon lit et debout près de ma fenêtre, que le bruit en retentissait encore à mon oreille.

Je n'avais jamais eu avec cet officier d'autres relations que ces politesses banales qu'amène une rencontre plus ou moins fréquente dans les mêmes salons. Quoiqu'il m'eût paru plein d'empressement pour moi, et de qualités originales faites pour plaire, je n'avais jamais eu l'idée de l'attirer chez moi. Il me paraissait donc bien extraordinaire qu'au milieu de tant de préoccupations présentes, un être si étranger à mes affections et à mes inquiétudes fût devenu l'objet de mes rêves. Il influa plus tard sur mon repos, et cette bizarre imagination d'un rêve amena plus d'une réalité funeste dans ma vie.

La fâcheuse direction que j'avais moi-même donnée à mon sort allait rassembler bien des maux sur ma tête. Je vais retracer à la hâte les dernières scènes de mon séjour dans une maison où tout autre femme eût apprécié le bonheur d'une glorieuse protection, d'un noble attachement, et d'une opulence honorable. Une sorte de fatalité, née de mon caractère et de mon

imagination frénétique, ne me donna que les occasions et les moyens d'être plus promptement malheureuse.

Il était neuf heures du matin; je parlais à Adélaïde de mes projets de départ, quand, sans être annoncé, sans même frapper à la porte, l'accoucheur, que j'avais si peu ménagé la veille, entra suivi de deux hommes.

Au simple soupçon d'une offense, mon premier mouvement est terrible. Repousser le guéridon dressé pour le déjeuner, faire voler la porcelaine en éclats, et jaillir l'eau d'une bouilloire sur les jambes des trois indiscrets, tout cela fut un trait impétueux que j'accompagnai de l'ordre impérieux et hautain de sortir.

« Pardon, Madame, dit le plus jeune, en s'a-
« vançant; les concierges n'ayant voulu ni nous
« conduire, ni nous annoncer, nous avons ouvert
« cette porte sans penser que ce pouvait être celle
« de votre appartement. Croyez bien, Madame,
« que nous n'avons eu aucune intention de vous
« offenser. — De quoi s'agit-il, messieurs, deman-
« dai-je un peu plus calme; et, désignant l'ac-
« coucheur : Monsieur est au moins inutile ici,
« je le lui ai déjà déclaré; n'ayant jamais été en-
« ceinte, je n'ai jamais pu accoucher. — C'est

« justement, madame, ce qu'il s'agit de consta-
« ter. — Mais, messieurs, il me semble que ma
« déclaration doit suffire. — Madame, permet-
« tez; le général Moreau n'ayant pu croire à la
« feinte, craignant d'être injuste, ne veut pas
« qu'on agisse sans preuves. — De grâce, mes-
« sieurs, écoutez-moi : ce que vous appelez agir,
« c'est probablement m'ôter le titre qu'il m'a
« forcée de prendre, et me faire quitter sa mai-
« son. Eh bien ! messieurs, j'allais m'en éloigner.
« Moi-même je m'occupais de mes préparatifs
« de départ. L'enfant est rendu à sa mère; seule,
« je reste chargée de son sort : que veut-on de
« plus ? — Quelques mots encore, Madame; la
« lettre du général Moreau, qui autorise ici
« notre présence, charge M. de La Rue de s'en-
« tendre avec vous pour vos intérêts pécu-
« niaires. Le général ne vous hait pas. — Non,
« Moreau ne me hait pas; cette dernière atten-
« tion me le prouve. Le seul motif pour lequel
« il puisse me retirer son affection, il l'ignore [1].
« Quant à ce qui vient de se passer, un pareil
« éclat ne peut venir de lui, mais de mes enne-

[1] J'ignorais toujours moi-même l'erreur d'adresse qui lui révéla alors ma passion romanesque pour Ney.

« mis. Faible, il a écouté des suggestions étran-
« gères; mais il ne sera jamais sans égard. Il n'ou-
« bliera point qu'il m'a connue au sein d'une
« famille opulente et honorable, et que si mes
« égaremens m'ont fait accepter l'appui d'un
« grand homme, il n'a point dans ses faiblesses
« mêmes acquis le droit de mépriser celle dont
« les parens lui avaient prodigué aussi une hos-
« pitalité généreuse. »

Par l'émotion, mes paroles avaient pris cet accent de vérité qui pénètre. Entièrement remise, je fais asseoir ces messieurs, et j'ajoute d'un ton ferme : « Quant à M. de La Rue, veuil-
« lez bien lui dire que son bas espionnage et
« son intimité avec mes valets me le font pa-
« raître maintenant aussi méprisable qu'il m'a-
« vait toujours paru ridicule. Je n'ai point be-
« soin de son entremise. Le général Moreau m'a
« donné une procuration signée de sa main, de
« disposer des fonds placés chez M. de la Rue.
« Je puis en user ou n'en pas user, comme il
« me conviendra. Mon intention est de quitter
« Chaillot aujourd'hui même. » Courant à mon secrétaire, j'y pris un double de l'état du mobilier, et, le remettant au plus jeune de ces messieurs, j'ajoutai, avec un peu d'ironie : « Il

« me semble que je puis partir maintenant et « sans attendre main-levée de ma personne par « M. de La Rue. — Oui, Madame, sans aucun « doute ; mais il va de votre bonheur de n'en « rien faire. Votre langage est celui de la vérité ; « vos sentimens feraient pardonner les plus « grandes fautes, et il ne s'agit ici que d'une « erreur. Voyez le général, Madame ; restez dans « cette maison, il va arriver. »

Ces mots me firent frissonner, et je ne songeai plus qu'à fuir une présence dont je ne pouvais soutenir l'idée même. Tout en m'accusant, j'osais aussi accuser Moreau : Je le croyais livré à mes ennemis. Rester dans l'espoir d'un pardon, dans l'intérêt d'un empire dont je ne voulais plus jouir..... Oh ! non, mille fois.... J'attendais des regrets de Moreau ; mais je lui connaissais trop de délicatesse pour attacher quelque prix à la possession d'une femme dont le cœur ne serait plus à lui.

Ma fierté, réveillée par ces réflexions, prit irrévocablement son parti. Je déclarai à ces messieurs que j'allais quitter la maison, et qu'ils eussent à en prévenir M. de La Rue. Voyant toutes leurs observations inutiles, ils me quittèrent. Adélaïde voulut aussi me persuader.

« Quitter cette maison, me dit-elle, n'est-ce pas,
« Madame, risquer beaucoup ? Le général vous
« aime ; vous êtes belle et séduisante : avec lui
« vous aurez toujours raison. Il suffit de rester
« pour le convaincre ; tandis qu'une fois partie,
« ce sont vos ennemis qui auront beau jeu. Eh !
« on ne trouve pas tous les jours un *sort* comme
« le vôtre. » Dieux ! je vis dans quelle classe Adélaïde me plaçait, et un juste orgueil affermit encore ma résolution. « Adélaïde, lui dis-je,
« veux-tu t'attacher à moi et me suivre ? Re-
« noncer au *sort* qui te paraît si brillant, ce n'est
« pas perdre les moyens de récompenser tes
« services. Je ne veux en ce moment qu'une
« chose, quitter de suite cette maison. Prépare
« ma toilette. Je vais mettre en ordre mes pa-
« piers, puis nous irons voir des logemens.

« — Puisque Madame est décidée, il me semble
« qu'elle pourrait charger M. D. L*** de ce soin.
« Madame n'a qu'à lui écrire un mot ; car enfin
« elle ne peut pas partir avant demain.

« — Je voudrais au contraire partir dès au-
« jourd'hui. D'ailleurs D. L*** ferait des objec-
« tions, et il ne m'en faut aucune. »

Adélaïde était une femme de chambre appartenant à la haute *civilisation*, attachant peu

de prix aux principes, mais beaucoup au dehors, et surtout au fond des choses, à l'argent. Elle savait que je n'en manquais pas; que j'avais bijoux nombreux et riche garde-robe; et son imagination alla si loin dans ses nouvelles espérances, que cette fille fit très gaiement les préparatifs du départ qui d'abord l'avait tant affligée. C'était un de ces êtres qui ont une idée fixe, celle de s'enrichir; et j'ai vu depuis que le monde était peuplé d'Adélaïdes.

A l'instant où je fermai ma cassette, arriva un commissionnaire porteur d'un billet de D. L***. Ce billet m'ayant décidée à modifier le plan que je m'étais tracé, je répondis à D. L*** de venir me prendre avec une voiture de remise le plus tôt possible; et le commissionnaire était déjà loin avant qu'il me vînt à l'esprit que cela donnerait encore sujet aux interprétations.

La voiture arriva au moment où j'allais descendre au jardin. D. L***, plus prudent que moi, parce qu'ils se sentait plus coupable, me faisait dire que nous le trouverions au coin de la place Louis xv. Il m'y attendait en effet. A la fois stupéfait et furieux de ce dénouement, il n'osa pourtant rien objecter; car mon premier mot lui avait révélé toute la force de ma volonté.

D. L*** avait en vue un fort joli logement; il m'y conduisit, et je l'arrêtai. Cet appartement commode, fort élégamment meublé, était bien loin d'égaler la maison charmante que j'allais quitter; mais je m'accommodais de tout ce qui m'éloignait de Moreau; l'idée de le revoir me glaçait d'effroi.

Je me hatai de retourner à Chaillot, afin d'effectuer mon déménagement, et j'obligeai D. L*** de m'y suivre, presque malgré lui. Je voulais, jusqu'au dernier moment, montrer aux *Gaillard* que, loin de m'inquiéter de leurs propos, je les bravais. Je passai la soirée et une partie de la nuit à remplir mes malles. Quant aux meubles, je les laissai, ne sachant encore ce que j'en ferais.

Pour la dernière fois, je déjeunai dans mon berceau chéri, que l'allais abandonner pour toujours. La voiture n'arriva qu'à midi, pour m'enlever à cet asile où j'avais vécu sous un titre qui eût dû m'inspirer une autre conduite; mais où l'inexplicable bizarrerie de mon caractère me fournit seulement de tristes occasions de faire accuser mon ingratitude envers l'homme excellent qui m'avait crue digne de porter son nom. Comme j'allais monter en voiture, j'aperçus

Danzel se cachant, et cherchant à me voir sans être vu. Il ne voulait pas que je fusse témoin d'un regret qu'il se reprochait. Je m'élance aussitôt vers lui, et me faisant remettre les clefs par Adélaïde : « C'est à vous, Danzel, lui dis-je, « que je les confie. Vous ne devez pas me re- « fuser un dernier service. Je ne puis ici me fier « qu'à Joseph et à vous. »

Danzel avait su par sa femme ce qui s'était passé. Il m'aimait beaucoup, car j'avais été généreuse envers lui. Une larme qu'il voulut inutilement me cacher me fit plus de plaisir que n'eussent pu le faire les stériles expressions d'une sensibilité banale. « Oh ! Madame, comment pouvez- « vous fuir le général ? Que va-t-il dire ? — Rien, « mon ami ; le général ne doit plus m'aimer. « — Cela se commande-t-il, Madame !... Et où « allez-vous donc avec mademoiselle ? — Tenez, « Danzel, voici mon adresse ; c'est à vous ou « bien à Joseph que je veux confier la lettre qui « lui apprendra tout. — Oh ! bien, Madame, « j'espère que j'aurai encore le plaisir de vous « conduire ; vous vous raccommoderez. Il vous « aime tant, ce brave homme ! » Je fus touchée des preuves d'attachement de ce bon Danzel. Mais, qui le croirait ? mon émotion fut encore

ici calomniée par le concierge et sa femme, témoins de cette scène. L'âme des êtres vicieux est un abîme de pensées bien horribles.

Je partis enfin. En moins d'une heure je fus installée dans mon nouveau logement. En y entrant, j'éprouvai un secret plaisir. J'étais libre, j'étais *chez moi*, et je me disais que s'il en eût toujours été ainsi, j'aurais évité une partie de tout ce qu'ailleurs j'avais souffert. Je le confesse à ma honte, la constance n'a jamais été ma vertu. Je vois rarement quelque chose au delà du moment présent, et je ne sentais alors que la joie d'échapper à l'embarras d'une entrevue que ma conscience m'eût rendue trop pénible. Tout semblait réuni pour me distraire en ce moment. Les soins de mon intérieur, la disposition de mes livres et de mon bureau, et, par dessus tout, le sentiment de mon indépendance. C'est bien du fond de mon âme que je m'écriai :

Ah ! je sens qu'être libre est le premier des biens.

CHAPITRE LVII.

Nouveau projet. — Visite à Molé. — Rencontre de Joufre. —Légère brouillerie avec D. L***.

Depuis bien long-temps je n'avais eu un réveil plus doux que celui du lendemain de mon installation dans mon nouvel appartement. Toute autre femme n'eût senti peut-être que le contraste qu'il offrait avec l'opulence de la veille. Mais oubliant même tout ce que je pouvais réclamer, ma seule pensée fut que j'étais entièrement maîtresse, et pour moi cette pensée, c'est le bonheur. S'il est peu de femmes qui aient jeté plus d'or pour de brillantes futilités, j'ose dire qu'il en est moins encore qui sachent mieux s'en passer. Depuis long-temps, sous le poids d'une complète infortune, je ne donnerais pas même le nom de courage à l'habitude des privations, si elle n'a-

vait trop souvent à subir les regards du monde, qui, en se fixant sur l'extérieur de la misère avec une sorte d'ironie, l'avertissent de la douleur par l'humiliation de l'amour-propre.

Le premier acte de ma volonté libre fut d'écrire à D. L***, qu'ayant trouvé la conduite de sa sœur et de sa mère d'une prudence un peu poltronne, genre de qualités que je méprise souverainement, je rompais toute liaison avec elles. Quant à lui, je l'assurais que je le verrais toujours du même œil, tant qu'il ne me ferait pas repentir de ma confiance.

Enchantée de ce trait de caractère, je me lève en parcourant en reine toutes les pièces de mon logement. J'étais en peignoir; mes cheveux roulaient en longues tresses négligées sur mes épaules; une glace réfléchit soudain mes traits, et mon attitude envoie à mon cœur je ne sais quel murmure d'orgueil et de joie qui ne m'était pas ordinaire. Rajustant ma coiffure, donnant à mon peignoir la forme d'une tunique, je me mets à débiter les vers de Racine sur le simple appareil d'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil, puis de plus longues tirades, des scènes tout entières d'Iphigénie.

Adélaïde, qui m'écoutait sans que je m'en doutasse, s'écria : « Que madame serait belle « sur le théâtre! Ses gestes peignent, sa voix sur« tout attendrit! » A quoi tiennent les résolutions! L'idée la plus étrange me vint au moment même de ce succès domestique presque ridicule; mais dès qu'une idée passe devant mon imagination, de sa chimère à sa réalité il n'y a qu'un pas, et il est bientôt franchi. Ma journée s'écoula en rêves tragiques; j'entendais les applaudissemens du théâtre; je me voyais déjà devant Talma, recevant ses encouragemens, ses conseils et son sourire. Tout à coup un moyen s'offre à mon esprit de savoir au plus tôt à quoi m'en tenir sur mon talent dramatique. Molé, que j'avais connu à Lyon, était en ce moment à Paris. Je lui écris à l'instant même pour lui demander une entrevue. La réponse fut des plus empressées et des plus aimables; l'audience enfin indiquée pour le jour même.

Ma toilette fut une grande affaire, et j'avoue que je n'avais jamais mis tant de réflexion dans mon ajustement, et tant de travail dans la simplicité de ma mise. Je reçus de Molé l'accueil le plus flatteur, et quand je lui appris comment et pourquoi j'avais quitté Chaillot,

en renonçant à un titre et à un nom, il ne fut ni moins poli, ni moins gracieux pour moi. J'abordai promptement le sujet de ma visite. Molé, avec ce ton de galanterie qui lui était habituel, me donna des encouragemens dont je fus charmée. Il me fit répéter plusieurs tirades de différens rôles, et il me trouva plus propre à l'emploi des reines qu'à celui des jeunes princesses. « Bien que vous ayez de fort belles « larmes, me dit-il, votre organe exprimera « mieux la fierté de Sémiramis et les emportemens de Roxane, que les terreurs ingénues « d'Iphigénie, et les timides soupirs de Junie. « Travaillez, étudiez, et n'hésitez pas à vous « essayer dans les rôles de *Raucourt.* Vous la « remplacerez, si vous pouvez vaincre votre « accent. Accent n'est pas précisément le mot; « mais c'est quelque chose que l'on sent n'être « pas français; ce quelque chose n'est ni gascon, ni allemand, et n'a rien de désagréable « dans la société; toutefois au théâtre, et au « Théâtre-Français surtout, on ne le tolèrerait « pas. Vos traits sont réguliers et nobles; vous « serez superbe en scène avec ces yeux-là »

Je ne rapporterais pas si exactement les complimens de Molé, s'ils ne servaient à éta-

blir la fragilité des jugemens, même de l'expérience la plus consommée. Il se trompait complétement sur l'effet que je devais produire au théâtre. Je perdais tous mes avantages sous le rouge et les lumières; mais il me reste bien des événemens à rapporter avant d'arriver au jour où je l'appris si cruellement. Ma franchise s'exerce assez sur moi-même pour qu'il me soit permis d'exprimer avec une égale liberté mon jugement sur Molé, et sur l'effet que me produisirent les morceaux dont sa leçon de déclamation se composa. Sa voix, ses attitudes, ses gestes, si vrais dans la comédie, me semblèrent une véritable exagération dans les rôles d'Arsace, d'Achille et de Tancrède. Au moment où il débitait celui de Zamore, et s'abandonnait à tout l'emportement de son jeu, involontairement je m'écriai : « Oh non, cela n'est pas tragique! ré« pétez-moi plutôt Alceste ou Clitandre. » Molé avait trop l'usage du monde pour s'offenser des observations d'une femme; mais l'orgueil de la vieille école lui arracha cependant ces mots : « Voilà le malheur de nos débutans!
« ils n'ont que Talma devant les yeux. — Mais,
« M. Molé, ne le trouvez-vous donc pas admi-

« rable? — Dans son genre, oui; mais de mon « temps ce genre n'eût pas réussi. — Com« ment! on n'aimait donc pas alors la vérité « et le naturel? — Pardonnez-moi, dans la co« médie; mais la tragédie exige plus de pompe « dans la diction, et Talma est trop simple. — « Quelle erreur! Les rois, les héros, les tyrans « ne sont-ils pas des hommes? Ne doivent-ils « pas parler, avec le sentiment de leur dignité, « je le veux bien, mais aussi avec l'accent de « la nature? — Ma belle dame, cela nous mène« rait trop loin. Si votre résolution est sérieuse, « fréquentez le théâtre, sans vous attacher à « aucune imitation exclusive. Venez me voir « dans deux jours. D'ici là je vous aurai trouvé « un maître pour corriger votre accent; plus « tard nous verrons ce qu'il y aura à faire. Je « désire aussi vous présenter à madame Remond, « ma nièce; à mon retour de Lyon, je lui ai « beaucoup parlé de vous. » Molé me reconduisit à ma voiture avec cette exquise politesse, et en quelque sorte avec tout le luxe des manières brillantes de son emploi. Si quelques réflexions se sont mêlées à mes éloges pour cet acteur unique, admirable dans son genre, qu'on ne l'attribue à aucun mouvement de ma

lice ou d'ingratitude. J'en agis avec lui comme avec tous les artistes qui ont en quelque façon *posé* sous mes yeux; je n'ai pas la prétention de les juger, je me borne à la bonne foi de les peindre. Quant à Molé, je le quittai avec cet enchantement qui suit toujours chez moi le rêve de quelque projet extraordinaire.

En entrant à mon hôtel, je rencontrai M. Joufre, l'une de ces figures qui avaient le plus souvent circulé dans les salons que je fréquentais. Il était dès cette époque le familier de tous les hommes du pouvoir; plus tard, il devint secrétaire du ministère de l'intérieur, sous Lucien Bonaparte. Son cabriolet nous arrêta sous le guichet du Carrousel. Mon cocher fut insolent; il le fut davantage. Déjà on entourait les deux voitures; deux partis se formaient autour d'elles, lorsque, mettant la tête à la portière, je reconnus Joufre; il me reconnut aussi, et les excuses succédèrent dès lors aux imprécations impolies. « Comment! c'est « vous! s'écriait-il; que ne l'ai-je su plus tôt! Me « permettez-vous de suivre votre voiture? — Je « ferai mieux; je vous engage à monter dans « la mienne, car j'ai besoin de vous. — Ah! « c'est-à-dire que si je vous avais été inutile,

« vous m'auriez laissé là? — Cela eût été pos« sible. » Il se plaça à mes côtés, et nous partîmes. Je m'aperçus bientôt, aux fadeurs familières que Joufre me débita, qu'il s'y croyait autorisé par le bruit de mes aventures. Je lui demandai, en retirant ma main qu'il avait fort lestement saisie, s'il savait que j'avais quitté Chaillot. « Tout le monde le sait, répondit-il, et « l'événement fait grande sensation. Les femmes « vous blâment amèrement : c'est une vieille « jalousie; les sages vous plaignent, c'est de « la compassion; les fous approuvent, c'est de « l'espérance; car il leur paraissait affreux que, « si jeune et si belle, vous vécussiez pour un « seul. — En ce cas, répliquai-je avec un peu « d'ironie, je n'ai pas à redouter votre cen« sure. — Loin de là, je suis dans la classe des « fous; soyez sûre de mon approbation; et pour « commencer la folie, allons déjeuner chez Rose. « — L'extravagance n'est point de mon goût « aujourd'hui; j'ai à vous parler sérieusement. « — Ah! bon Dieu! du sérieux dès le matin; « c'est porter malheur à toute ma journée. »

J'avais réellement besoin de ses services; et ne voulant pas le recevoir dans le moment, je lui indiquai une heure pour le lende-

main, et il reprit son cabriolet qui nous avait suivis.

A mon retour, je trouvai D. L*** qui m'attendait. Nous eûmes une querelle assez vive à l'occasion de ma volonté de ne plus voir sa prétendue famille. Il mit à m'en faire changer l'obstination de quelqu'un qui se croit nécessaire, et moi à y persévérer la fermeté de quelqu'un qui veut rester indépendant. Nous nous séparâmes brouillés, et nous le fûmes deux jours. Il revint le premier; et, s'il n'eût prévenu la réconciliation, je l'eusse provoquée: car, tout en ne l'aimant pas, tout en le méprisant même, je le sentais indispensable dans la position où je m'étais placée, comme un de ces êtres à qui l'on ose avouer tout ce que l'on cache au monde. Il savait composer avec mes remords, affermir mes pas toujours chancelans dans la route où j'étais lancée, travailler ma conscience, et m'en sauver les tourmens. Ah! ce n'est pas sans raison que je l'ai appelé mon mauvais génie!

CHAPITRE LVIII.

Oudet. — Scène singulière. — M. Lecouteulx de Canteleu. — Ses soupçons. — Sages résolutions promptement évanouies.

La tête toute pleine de ce que m'avait dit Moló, je voulus commencer immédiatement mes études dramatiques. Le soir même, j'allai avec Adélaïde à une représentation de *Macbeth*. Ma toilette était fort simple; car, loin de chercher les regards publics, je voulais les éviter avec soin; mais Adélaïde, beaucoup plus impatiente de briller, s'était habillée avec tout le clinquant d'une véritable soubrette de comédie. J'entendis cependant, en traversant les corridors, les chuchotemens de quelques groupes où l'on semblait me reconnaître, sans doute à l'air original que la simplicité ne m'enlevait pas. A l'instant, un homme s'élance vers moi, et s'écrie d'un air inspiré : « C'est toujours vous! »

Je demeure interdite. C'était Oudet; cet Oudet, objet récent d'un si singulier rêve. « Accordez-« moi la grâce de vous accompagner; » et déjà il s'était emparé de mon bras, et nous marchions ensemble dans le corridor. « Je vous ai « donc retrouvée! me dit-il avec un incroyable « élan de sensibilité; que vous m'avez causé de « tourmens! » Stupéfaite de ce langage, j'entrai brusquement dans une loge; et alors levant une seconde fois les yeux sur cette figure mystérieuse, sur ces regards expressifs et scrutateurs; toute pleine de mes rêves de théâtre, de ma visite chez Molé, de la singularité de cette subite rencontre, d'une sorte d'émotion prophétique, je n'eus que la force de lever mes deux mains sur ma figure, et de m'écrier : « Éloignez, éloi-« gnez-vous, je vous en supplie. »

Un fat eût accaparé bien vite cette exclamation comme un triomphe de vanité. Oudet, plus pénétrant et plus sensible, y entrevit l'élan d'une âme en proie à des mouvemens extraordinaires. Sa voix sembla prendre, au contraire, l'accent d'un ami d'enfance. Il avait dans l'organe je ne sais quel timbre pénétrant et vrai, dont Talma seul, au théâtre ou dans le monde, m'a rappelé la magie. Il me demanda si tout ce qu'il avait

entendu de la bouche de l'envie avait quelque fondement; si j'avais réellement rompu avec le général. « Oui, répondis-je comme obéissant « malgré moi à une force supérieure; nous « sommes à jamais séparés. Tout ce qu'on a dit « est vrai. — Mon cœur, ma voix, mon bras, « prendront toujours votre défense, » me répondit Oudet avec ce ton généreux et passionné qui n'appartenait pourtant ni à la galanterie ni à l'amour. Il s'assit près de moi dans le fond d'une loge, et alors tout ce que l'esprit et le cœur peuvent inspirer d'éloquent, il le mit en œuvre pour me décider à faire une démarche près de Moreau. « Pouvez-vous, me dit-il avec feu, re-« noncer aussi légèrement à l'affection d'un « grand homme? il doit vous aimer avec pas-« sion : on ne saurait vous aimer autrement. — « Rien ne pourrait rendre à Moreau ses illu-« sions. Je n'ai, dans l'événement qui m'a fait « quitter sa maison, aucuns torts graves : des re-« proches, néanmoins, pèsent sur mon cœur; « mais ceux-là je ne veux point m'en repentir... « Enfin, j'ai besoin de ma liberté.—Mais quoi! « n'aimeriez-vous point Moreau? — Je l'estime, « je le révère au-dessus de tout. — Je vous com-« prends; il est froid, irrésolu, faible. — Ceux

« qui le peignent ainsi ne l'ont jamais vu devant « l'ennemi.—Non, non, il y a trop de noblesse « en vous pour vous séparer de Moreau. » La porte de la loge s'ouvrit à l'instant, et quelqu'un entra : c'était M. Lecouteulx de Canteleu. Quoique je le connusse beaucoup, sa présence m'embarrassa au dernier point; je m'aperçus cependant bientôt qu'Oudet seul était l'objet de son inquiète attention. M. de Canteleu pouvait, dès cette époque, passer pour un vieillard; mais ses manières si nobles, si distinguées, m'avaient fait apprécier sa connaissance, et j'avais mis quelque orgueil à lui être agréable. Jamais je ne le voyais sans songer à ce que mon excellent père m'avait dit du sien, le plus bel homme de son temps. Je croyais quelquefois retrouver dans M. de Canteleu cet aïeul que je n'avais pas connu, et cette illusion me donnait avec lui un air de soumission respectueuse et caressante qui le touchait vivement.

Différent de lui-même ce soir-là, soucieux et mécontent, il ne s'était attiré de ma part que les égards d'une banale politesse. Oudet, de son côté, confiné dans le fond de la loge, laissait échapper les bouffées d'une impatience pour moi fort embarrassante. L'apparition de

Talma vint heureusement à mon secours, et contraindre en quelque sorte les regards de mes voisins. Tout à coup, à une vive exclamation qui m'est arrachée par le jeu du Roscius français, Oudet, que j'avais complétement oublié, me dit d'un ton fort étrange : « Je suis fâché « de votre enthousiasme pour cet acteur... adieu... « Vous me reverrez, et il quitte brusquement la « loge. — Ce monsieur est donc bien lié avec « vous pour en agir de la sorte? me dit M. de « Canteleu avec un demi-dépit. — Fort peu, je « vous assure; il a certainement perdu la tête. « — Dans tous les cas, Oudet est un homme « que vous devez éviter. — Serait-ce un mé- « chant homme? — Il s'en faut; mais c'est un « extravagant, un songe-creux, qui déteste les « gouvernans que pourtant il sert avec honneur; « qui se permet enfin d'aimer la France à sa « manière. — Je ne vois pas, je l'avoue, qu'il y « ait grand mal à cela. *Vos gouvernans, il faut « en convenir, sont parfois de drôles de person- « nages. Heureusement qu'ils ne sont pas nom- « més à vie, et que, pouvant en changer, on a « quelques chances de trouver mieux.* »

Je débitais ces folies sans la moindre arrière-pensée politique, sans soupçonner qu'on ap-

prochait d'une crise, le 18 brumaire. Aussi je ne pouvais comprendre que M. de Canteleu aperçût dans mes plaisanteries les preuves d'une intimité, ou les signes d'une opinion. « Quoi « qu'il en soit de la couleur bizarre et insigni- « fiante que vous prêtiez à l'aventure d'aujour- « d'hui, me dit l'aimable vieillard, n'attirez pas « ce fantasque personnage à Chaillot, si vous « m'en croyez. — A Chaillot! oh! je n'ai plus le « droit d'y introduire personne. Depuis hier je « suis établie à Paris. — Comment! vous avez « quitté Chaillot et Moreau? » Je baissai la tête sans répondre. « Ah! que vous m'affligez! re- « prit M. de Canteleu. Revenez, revenez, je « vous en conjure, à un cœur si digne de votre « cœur; à ce Moreau, qui ne peut aimer comme « un autre, et qui saura pardonner comme il « aime. » Ce langage de la raison, ces accens de père et d'ami, m'attendrirent sans me convaincre. Tout ce que je pus promettre à M. de Canteleu fut d'aller le voir dans le beau jardin de son hôtel, causer bientôt avec lui du noble général auquel il portait un attachement et une estime si mérités.

Malgré ma légèreté, cette conversation m'avait vivement préoccupée. Je sortis du spectacle,

triste, rêveuse, presque raisonnable, et résolue de me rendre au plus tôt chez l'ambassadeur de Hollande pour le prier d'intercéder en ma faveur auprès de ma famille. Mais, par une fatalité de mon caractère et de ma destinée, il s'est toujours trouvé qu'au moment d'exécuter une bonne résolution, quelque circonstance inattendue est venue briser les premiers et les plus heureux efforts. Cette fois, une lettre de D. L***, qui me fut remise à mon retour, chassa le beau projet d'une minute; elle m'annonçait l'arrivée du général Ney. De ce moment, plus de réflexions, plus de souvenirs : dans mon ame, plus rien qu'un élan d'amour, qu'un songe de bonheur. Mais ces images, si ardemment appelées, s'éloignent encore devant des événemens qu'il faut rappeler.

CHAPITRE LIX.

Visite de Moreau. — Sa douceur et sa bonté. — Lemot. — Entretien avec D. L*.**

Moreau était arrivé. Je tremblais à la seule idée de le voir, et cependant j'en sentais le besoin. La délicatesse ne me commandait-elle pas de lui rendre le pouvoir de disposer des fonds placés chez M. de La Rue? L'honneur me donna le courage de lui écrire ce peu de lignes :

« Vous devez me haïr et surtout m'accuser ;
« aussi je ne tenterai rien pour un raccommo-
« dement que tout rend impossible ; mais je ne
« puis et ne veux remettre qu'à vous les preu-
« ves que j'ai entre les mains d'une confiance
« qui, du moins sous ce rapport, ne pouvait
« être trompée, et ne le sera jamais. Vos amis,
« qui ne sont pas les miens, pourraient à ce

« sujet élever des soupçons, car ils me croient « intéressée. Que votre nom me soit encore une « sauvegarde contre un mépris que je ne saurais « ni mériter, ni souffrir.

« ELZELINA. »

Adélaïde eut ordre de se rendre à Chaillot avec ce billet. Le général allait sortir : reconnaissant mon écriture sur l'adresse de la lettre qu'on lui remettait, il rentra, donna tous les signes d'une vive émotion, essaya d'écrire, déchira trois fois ce qu'il avait ecrit, puis dit à Adélaïde avec beaucoup de bonté : « Le temps « me presse; annoncez que vous m'avez vu, et « que demain, dans la soirée, je viendrai. » Bien des fois je fis raconter par Adélaïde les paroles du général, et mon cœur se plaisait à le reconnaître à une foule de nuances délicates, qui redoublaient une tendre estime dont la vivacité n'alla pourtant jamais jusqu'à l'amour.

Le jour de cette visite, qui fit époque dans ma vie, fut aussi, par une singularité remarquable, un important épisode de notre histoire. Ceux qui retracent les grands événemens politiques supposent toujours les personnages célèbres occupés de vues profondes, de projets

ambitieux, et ils les placent au plus fort de l'action des partis, dans le moment même où d'ordinaire ces acteurs sans le savoir, renfermés dans le cercle des faiblesses communes, ne songent qu'à l'influence d'un regard, qu'aux révolutions d'un sourire ou d'une larme, qu'à l'empire d'un cœur. En vérité on fait l'histoire trop pompeuse.

Quoi qu'il en soit, ce fut le 6 novembre (15 brumaire an 5), que je reçus la visite de Moreau. Ce jour avait été marqué par le repas fameux que le Corps législatif donna aux généraux dans le *temple de la Victoire* (Saint-Sulpice). On a dit dans le temps, et l'on a répété depuis, que Moreau et Bonaparte s'y admirèrent et sortirent ensemble *pour combiner les grandes opérations du* 18 *et du* 19 *brumaire*. Ce que je sais, c'est qu'après ce dîner, entre huit et neuf heures du soir, Moreau était chez moi.

Il paraissait peu émerveillé de cette fête, que la musique avait seule animée, dont les amphitryons devaient être les victimes, et être mis à la porte des affaires par ceux qu'ils avaient reçus à leur table. Non seulement Moreau n'eut point de conférence avec Bonaparte,

ne saisit point cette occasion de le louer, mais laissa éclater en ma présence l'irrésistible sentiment d'une justice plus que sévère, qui devait plus tard être de la haine. Mais ce qu'alors je remarquai bien plus que tout cela, ce fut la bonté de Moreau, ce regard doux et pénétrant qui semblait vouloir m'attirer encore. Il y avait dans ses reproches une bienveillance si délicate, dans ses regrets une douceur si touchante, que je lui demandai avec les sanglots du repentir de me rendre son amitié. « Mon amitié, Elze-« lina! répondit Moreau; ce sentiment vous « suffit; mais il ne paie pas l'amour, et je t'aime, « toi qui en aimes un autre! »

Croyant qu'il parlait de cet affreux D. L***, je m'écriai avec cette force qu'inspire une injuste accusation : « Moi, l'aimer! oh non! Non, « je le jure! » Sans rien me répondre, Moreau me présente une lettre.... C'était celle que j'avais écrite à Ney. Bouleversée par mille suppositions sur la manière dont cette lettre lui est parvenue, je tombe aux pieds de celui qui pouvait seul éclaircir ce terrible mystère. L'état effrayant où me vit Moreau ranima en un instant toute sa tendresse; il me releva, et je me trouvai encore une fois pressée contre ce noble cœur,

dépositaire de mes larmes. « Elzelina, comment « Ney a-t-il mérité cet excès de délire qui vous « a fait oublier la dignité d'une femme? — Rien. « Il me connaît à peine; et peut-être ne m'ai- « mera-t-il jamais. — Ecoutez-moi, reprit Mo- « reau, c'est la dernière fois que je touche ce « sujet. Ney ne vous rendra point heureuse. « Je le connais, je l'admire; mais dans ses qua- « lités brillantes, dans cette âme élevée mais « ambitieuse, il n'y a point le bonheur d'une « femme; mais le caprice bouillant qu'elle peut « en attendre n'est pas l'amour durable qu'elle « doit inspirer. — Grands dieux! que me dites- « vous! Ne me trompez-vous pas? » Moreau, blessé par cette injuste exclamation, non dans sa vanité mais dans sa délicatesse, resta rêveur quelques instans, puis me regardant avec cet air de dignité que donne la conscience de ce qu'on vaut : « Elzelina, me dit-il, adieu. Il m'en « coûte, mais il le faut. Votre franchise qui me « désespère me montre aussi ce que je me dois « à moi-même. Soyez heureuse.... Je ne vous « verrai plus... Ecrivez-moi, je ne serai jamais « étranger à votre destinée. N'oubliez pas que « le titre d'ami de votre famille me donne le « droit d'y veiller. Je vais sans doute avoir un

« commandement; mais avant mon départ votre « sort sera assuré. — Ne m'humiliez pas ainsi, « m'écriai-je, vous n'avez déjà que trop fait pour « moi! Reprenez ces preuves de votre généreuse « confiance, » et je lui remis les pouvoirs si étendus qu'il m'avait donnés. Il prit le papier, me serra étroitement contre son cœur, et sortit.

Dans cette entrevue, qui avait duré plus de trois heures, j'avais tout avoué, tout, excepté mon projet d'entrer dans la carrière dramatique. Mais avant de parler des idées de Moreau à cet égard, c'est le moment de rappeler une des circonstances de mon séjour à Chaillot, peu importante en elle-même, mais qui n'est point sans intérêt pour la suite de ces récits. Objet des flatteries de tout ce qui m'entourait, je ne pouvais guère résister à la fantaisie de me faire peindre. La palette d'Isabey me fut consacrée *dans une miniature* charmante comme toutes celles où le talent de cet artiste célèbre embellit encore la beauté. Un jeune peintre, du nom de Boucher, me peignit en pied, sous le costume d'Atalante[1]. Mais mon amour-propre n'en

[1] Ce portrait resta chez le général; toutes mes démarches pour l'obtenir ont été infructueuses.

avait point encore assez, et voulut aussi recevoir les honneurs de la sculpture. A cette époque, venait de se révéler le talent original de Lemot. Son ciseau complaisant et heureux reproduisit mes traits avec un caractère si noble et si élevé, que l'ouvrage excita une admiration générale dans l'atelier de l'artiste et au Louvre. Très jeune alors, Lemot, sous une simplicité rare de manières, laissait entrevoir ce quelque chose qui ne se définit ni ne s'exprime, mais qui décèle l'homme de génie. Plein d'inspiration et de feu, il me faisait trouver courtes ces longues séances où l'amour-propre ordinaire des modèles est mis à de si rudes épreuves par l'ennui, mais qui disparaissait pour moi par la passion des arts et l'enthousiasme du maître. Dans un cabinet transformé en atelier, un lit de repos d'un style antique me recevait tous les jours dans l'attitude de Cléopâtre. Ainsi se forma une amitié chère et glorieuse, car elle a survécu à la jeunesse et à la beauté, et n'a point été infidèle à l'infortune. Moreau, sévère sur la modestie des femmes, avait d'abord été peu content de la mienne, et n'avait point épargné ce qu'il appelait un impudique orgueil; mais la plus grande rigidité

s'adoucit, et les hommes trouvent quelquefois tant de plaisir à ce qu'ils blâment, que Moreau eût voulu posséder la statue contre laquelle il s'était d'abord courroucé.

Du reste, depuis la visite du général, qui m'avait tant agitée, mon cœur sentait moins le chagrin d'une telle perte que le bonheur de sa liberté, d'une liberté qui permettait au moins à mon imagination de courir en idée sur les traces de celui que j'espérais bientôt voir, et dont l'image, toujours présente, chassait toutes les autres. C'était de Ney, de Ney seul que je m'occupais le lendemain même de la visite de Moreau. Quand D. L***, que j'avais envoyé chercher, arriva auprès de moi, je ne lui proposai rien moins que de partir à l'instant même pour porter au général Ney une lettre que je voulais lui écrire. « Mais ce voyage, Madame, me « paraît tout-à-fait inutile; il se prépare de « grands changemens; sous peu le général Ney « sera appelé à Paris. Libre maintenant, vous « pourrez le recevoir. Écrivez-lui, si vous le dé« sirez, mais par la poste; cela suffit. — Eh bien! « alors, mon cher D. L***, voilà comment j'ar« range les choses pour aujourd'hui. Vous irez « vous informer si l'on sait l'époque certaine de

« l'arrivée du général Ney à Paris. Pendant ce « temps, je ferai une visite à M. Lecoulteux de « Canteleu et à Molé ; vous mettrez à la poste « un billet que je vais écrire à Joufre, et puis « vous irez m'attendre au café du pont Louis XV, « pour aller de là dîner au jardin des Plantes, « et ensuite au spectacle. Voici 500 francs : vous « tiendrez note de vos dépenses. Savez-vous ce « que je veux que vous fassiez encore ? — Non, « mais je suis prêt à tout ce qui peut vous être « agréable. » La soumission de D. L*** me toucha, tout intéressée qu'elle était. « Voici, lui « dis-je, ce que je désire de vous : vous êtes fort « mal logé, et vous payez cher ; ce sacrifice, « vous le faites pour demeurer près de moi. Il « me semble que si nous habitions la même « maison, cela serait plus agréable pour tous « deux. Venez donc prendre possession du joli « entresol que j'ai loué pour vous. — Ah, Ma« dame, on n'est pas meilleure. Je vais immé« diatement m'occuper de tous les soins dont « vous m'avez chargé. Mais comment accordez« vous avec votre amour et vos espérances du « côté du général Ney, vos nouveaux projets « dramatiques ? vous y renoncez, sans doute ? « — Non vraiment. Je vais même ce matin chez

« Molé savoir s'il m'a trouvé un maître de dé-
« clamation. Chaque jour, une heure appar-
« tiendra à cette étude; et, puisque vous aimez
« les beaux vers, vous me ferez répéter mes
« rôles. Je veux absolument être présentée à
« Talma et à madame Petit [1]. — Vous ne parlez
« pas de Monvel; est-ce qu'un si grand acteur
« pourrait ne pas plaire à un aussi bon juge. —
« Monvel a des accens qui viennent de l'âme,
« et d'une âme généreuse; il arrache quelquefois
« des larmes; mais quelque chose de pénible se
« mêle aux jouissances que donne son talent :
« on sent que chez lui la vie est prête à s'étein-
« dre; et la difficulté de sa prononciation ve-
« nant d'une infirmité physique, attriste à cause
« même de l'admiration qu'il inspire. Je n'ose
« espérer qu'il puisse me donner des leçons;
« mais il ne me refusera pas, j'espère, des con-
« seils dont je sens tout le prix. — A merveille;
« mais comment, encore une fois, accorderez-
« vous la guerre avec les arts? — Toutes les
« gloires sont de la même famille. Le talent, la
« renommée, portent avec eux des séductions
« bien puissantes. Oh! que je serais heureuse

[1] Depuis madame Talma.

« d'avoir quelque noble et semblable titre, « quelque couronne à mettre comme une illu-« sion de plus dans l'amour! Mais cette gloire, « que j'ambitionne pour lui plaire, je la fuirais « autant que je la désire; et, s'il l'exigeait, elle « deviendrait aussi volontiers un sacrifice qu'un « hommage. Allez, mon cher D. L***, aidez-moi « par quelques promptes et sûres nouvelles, à « supporter l'attente. »

CHAPITRE LX.

Mademoiselle Duchesnois. — Le Vaudeville. — Regnaud de Saint-Jean-d'Angély.

Suivant mon projet, je me rendis chez M. Lecoulteux de Canteleu. Jamais accueil ne fut plus aimable. Le bon et beau vieillard m'accabla de complimens sur mon attention, me retint à déjeuner, et par une coquetterie de son âge, voulut préparer lui-même notre chocolat, dissertant avec complaisance sur cet aliment, et sur les qualités qu'il y ajoutait encore par une préparation industrieuse. Je ne me permettrai pas de prononcer sur l'étendue de ses connaissances et la profondeur de son savoir, mais je n'ai jamais rien rencontré de plus aimable que la douce indulgence et

l'abnégation de tout amour-propre, qui distinguaient surtout M. de Canteleu.

La visite se prolongea, et j'y trouvai ce charme qui naît de la certitude d'une noble amitié, amitié à laquelle, si j'avais été plus prudente, j'aurai confié le grand projet dont j'étais occupée; mais je craignais les conseils de M. de Canteleu, comme on craint la raison. Je me rendis donc chez Molé avec toute la chaleur et toute l'indépendance de ma résolution dramatique. Ma présence interrompit une discussion assez vive entre lui et deux hommes fort âgés que je pris pour des comédiens. Je me trompais : c'étaient de ces amateurs de théâtre, vieux aristarques d'orchestre, qui commentent leurs plaisirs et raisonnent leurs émotions. Aussitôt que Molé m'aperçut, leste comme un jeune homme et galant comme un marquis, il accourut vers moi, en s'écriant : « Messieurs, « voici quelqu'un qui me vengera. Madame « sera certainement de mon avis, et j'espère « que le jugement de la beauté sera sans appel. » Je demandai quel était le sujet de la discussion où l'on voulait bien me prendre pour juge. Il s'agissait d'un vers que dit Orphise à Julie, dans la *Coquette corrigée*, lorsque celle-ci, du

haut de son orgueil, la menace de lui enlever le cœur de Clitandre. Orphise répond qu'elle permet qu'on le tente, et ajoute :

Tu ne plairas jamais à qui je pourrai plaire.

C'était Orphise-*Contat* et Julie-*Mézeray* qu'il s'agissait de juger. Ces messieurs prétendaient que mademoiselle Contat, au lieu de mettre de la finesse à exciter la vanité de Julie, n'avait montré qu'une morgue de mauvais ton. « Cela « est impossible, m'écriai-je avec vivacité. — Eh « bien, que pensez vous de mon étrangère, Mes- « sieurs ? reprit Molé. Quand je dis étrangère, « je me trompe : quand on sent si bien les « beautés de notre langue et le talent de nos « artistes, on ne l'est pas en France. Madame « se destine à l'emploi des reines ; depuis long- « temps nous n'en avons pas eu de plus belles. « — Je serais bien plus flattée si, dans un an ou « deux, vous pouviez ajouter : Nous n'en avons « pas eu de meilleures. — Très bien, mon « ange ! » Il aurait mieux valu pour moi que je n'eusse pas compté sur ces avantages ; j'aurais étudié plus utilement l'art, objet de mes prédilections, auquel, hélas ! je ne consacrai que les heures oisives d'une opulence paresseuse et

indolente. C'est ce que me dit Dugazon, lorsque j'assistai aux leçons que la première de nos tragédiennes, mademoiselle Duchesnois, recevait de lui, et dont elle a si glorieusement profité.

Molé m'avait procuré un maître de déclamation, de prononciation serait plutôt le mot propre. C'était un ancien acteur, d'une probité parfaite, d'un talent médiocre, mais dont le zèle m'eût été fort utile, si les distractions du monde ne m'eussent incessamment détournée des études que rien ne remplace.

Pendant que je demeurais à Passy, Moreau m'avait présenté son compatriote et son ami, M. Alexandre Duval, dont l'expérience et le bon goût auraient pu aussi me soutenir heureusement dans la carrière. M. Duval, quoiqu'il eût montré d'abord une surprise flatteuse et polie sur mes dispositions, ne m'en avait jamais parlé qu'avec cette franchise d'un noble caractère qui n'a jamais flatté personne. Je le consultai sur mon projet. Sans détour, M. Duval m'avoua qu'il le croyait presque impossible. Il applaudissait volontiers à mes moyens, à ma sensibilité vraie, au naturel de mes gestes; mais il proclamait aussi que mon caractère et ma position dans le monde lui paraissaient des obs-

tacles presque invincibles à un début. Combien de fois le souvenir de cette franchise courageuse a excité chez moi le repentir qu'elle ait été stérile! Mais l'amitié véritable n'était jamais celle que j'écoutais.

Mes visites chez M. de Canteleu et chez Molé avaient pris toute ma matinée. Aussi trouvai-je D. L*** s'impatientant au rendez-vous qui avait été convenu ; il n'avait rien appris de certain sur l'arrivée du général Ney, et ma gaieté se ressentit de son malheur. Après avoir dîné chez Rose, au boulevard des Italiens, nous nous rendîmes au Vaudeville : on y représentait *Colombine mannequin*. L'actrice qui remplissait le rôle de Colombine, et surtout l'acteur qui remplissait celui d'Arlequin, me causèrent un vif plaisir. Ce dernier surtout, par sa légèreté, sa souplesse, ses mignardises gracieuses, me rappelait ce que j'avais vu de plus piquant en Italie. Jamais je n'ai pu résister aux impressions du théâtre, ni à l'expression publique du plaisir que les pièces ou les acteurs m'y causent. Ce soir, les effusions un peu bruyantes de ma gaieté, facilement remarquées de l'orchestre, dont ma loge était voisine, m'attirèrent l'attention d'un homme de fort bonne mine, dont le main-

tien annonçait, non pas ce qu'on appelle un homme *comme il faut*, mais cette assurance sans orgueil respirant le sentiment de ce qu'on vaut : c'était Regnaud de Saint-Jean-d'Angély. Il se trouvait près de ma loge. Son regard suivait le mien; et, comme par une inexplicable attraction, nous applaudissions en même temps.

Après la seconde pièce, D. L*** sortit. Alors Regnaud chercha à lier conversation. Toujours irréfléchie, je répondis avec un *laisser aller* qui dut lui donner de moi une assez mauvaise opinion. Mais il avait trop d'esprit pour ne pas s'apercevoir qu'il n'y avait dans tout cela que de l'étourderie. L'absence de D. L*** se prolongeant, Regnaud la remarqua et me dit : « Si « par un hasard heureux vous alliez, Madame, « vous trouver sans cavalier, me serait-il per- « mis d'oser vous offrir ma voiture ? — Mille re- « mercîmens, Monsieur, lui répondis-je ; j'ai la « certitude de n'être pas obligée d'abuser ainsi « de votre complaisance. » La conversation continua. Il y avait bien dans les manières de Regnaud quelque chose qui ne me plaisait pas; mais je l'oubliais par son esprit, sa brillante facilité d'élocution, et une sorte d'éloquence attachante qui rendait fort agréable cette ren-

contre, première origine d'un intérêt et d'un attachement que, dans aucune circonstance, je n'invoquai jamais en vain. D. L*** devint ensuite le sujet de la conversation. Sa figure avait désagréablement prévenu Regnaud, fin observateur des physionomies, au point qu'il ne put s'empêcher de me témoigner qu'il ne me faisait pas l'injure de mettre le soupçon d'une passion sur un tel visage; mais il m'exprima jusqu'au regret de la moindre liaison avec un pareil homme. Mon amour-propre jouissait de ce suffrage, assez bienveillant au premier abord pour me croire au dessus d'un D. L***, et de toute faiblesse à son égard; mais je souffrais de le voir accabler, et je pris sa défense en lui prêtant des qualités d'obligeance et d'utilité qu'intérieurement je lui souhaitais. « Eh bien! malgré le plai-
« doyer, malgré l'habitude, je vous engage fort,
« me dit Regnaud d'un ton ferme et énigma-
« tique, je vous engage fort à vous défaire de
« cette mauvaise habitude. »

Pourquoi Regnaud ne s'expliqua-t-il pas davantage? Car il ne vint pas me voir avant de quitter Paris; et, privée des lumières qu'il paraissait avoir sur D. L***, je restai exposée, avec toute la facilité de mon caractère, à l'industrie

de cet indigne spoliateur. D. L*** revint bientôt lui-même dans la loge; et, en sortant, il me parla tout de suite de Regnaud avec force exclamations sur son mérite, sur son crédit, sur l'influence qu'il exerçait déjà et qu'il ne manquerait pas d'exercer davantage dans les affaires. « Vous êtes bien au fait de ce qui le concerne, « dis-je à D. L***, vous le connaissez donc par« ticulièrement? — Non, répondit D. L*** avec « un visible embarras; mais M. Regnaud est un « personnage public que la révolution a fait « assez connaître. — Que voulez-vous dire? ce « n'est pas, que je sache, un terroriste, un pro« scripteur? — Loin de là, il a été proscrit lui« même. — Oh! tant mieux, c'est pour lui un « titre de plus. » Ici un amer sourire anima un moment la laide figure de D. L***. « En vérité, « je ne vois rien de plaisant dans ce que je viens « de dire. — Je ris, mais seulement de la promp« titude qui met si vite les gens de vos amis. — « L'observation est fort impertinente; elle vous « sied fort mal; et, si je ne craignais de gâter « ma soirée, je gronderais encore plus fort ce« lui qui se permet d'en être le commentateur. « M. D. L***, que cela vous suffise. » Et, en effet, il se tut avec sa souplesse accoutumée.

CHAPITRE LXI.

Lettre de Moreau. — Il me fait une seconde visite. — Scène très vive entre nous deux. — Son projet de mariage.

Le général Moreau m'avait engagée à lui écrire. Sensible à son intérêt, je crus pouvoir plus franchement y répondre par écrit que de vive voix, et je lui confiai en effet, dans une lettre pleine de soumission, mon désir d'entrer dans la carrière dramatique, et de me créer ainsi une existence indépendante et honorable.

La réponse que je reçus, je ne la transcrirai point, par respect pour une haute renommée; mais en la lisant, je restai confondue devant l'expression de ce que les préjugés les plus vulgaires peuvent avoir de plus absurde. Le théâtre, et ceux qui se livrent aux travaux et aux études, honorés de tant d'applaudissemens et de suffrages, tout cela était l'objet d'un insultant mépris. Venaient ensuite des menaces de me

priver de ma liberté, si je persistais dans mes extravagantes idées. Moi aussi je répondis, et en termes ironiques, sur ces reproches d'oublier ma naissance et de déroger, si étranges sous la plume d'un défenseur de l'égalité républicaine !

D. L***, qui arriva dans le moment, m'aida avec chaleur à étouffer tous les scrupules qui auraient pu me retenir encore, et je résolus plus fortement que jamais de passer outre. Quelques heures après, M. Lemière, mon maître de déclamation, était là, et c'est au milieu en quelque sorte des hostilités commencées que parut Joseph comme un ambassadeur envoyé par le général pour entrer en négociation. Le général allait bientôt quitter Paris, il demandait à me voir le soir même. « Oui, Joseph, « le général peut venir, je l'attendrai toute « la soirée; je vais même vous donner un mot « pour lui. »

Moreau vint entre sept et huit heures. Le 18 brumaire était passé; et par ses hésitations et sa faiblesse, Moreau s'était vu entraîner dans les projets ambitieux de Bonaparte, qu'il aimait si peu, malgré toutes les belles phrases que l'on débitait au sujet de leur attachement,

dans les journaux du temps, qu'au lieu des mots pompeux d'amitié et d'estime, on aurait pu choisir ceux de dédain et d'aversion pour peindre leurs sentimens. L'antipathie de Moreau embrassait alors toute la famille Bonaparte, car Moreau me dit ce soir-là même, en propres termes, *qu'il aimerait mieux épouser la ravaudeuse du coin, que de devenir le beau-frère du Corse* [1].

« Pourquoi, dis-je à Moreau, n'avoir pas « prévenu l'ambition de cet homme qui vous « inquiète, au lieu de la servir? Pensez-vous que

[1] Le nom de l'homme extraordinaire qui arrive pour la première fois dans ces Mémoires, s'y produira plus tard, et sous une couleur qui ne sera point celle de la haine. C'est ici un rival qui parle avec l'amertume d'un ressentiment et d'une prévention personnels. L'auteur parlera à son tour de Napoléon avec toute la franchise de ses propres impressions, que l'exactitude dont il fait preuve en ce moment, lui donnera le droit de ne pas affaiblir.

Quant à nous, nous saisissons avec empressement cette première rencontre d'une gloire naissante, et nous renvoyons les lecteurs à la fin de ce volume, pour saisir quelques uns des traits d'une figure qui dominera toutes les autres dans l'histoire.

Ils verront, dans une suite de lettres à Joséphine, l'âme

« les généraux qui l'ont secondé ne vous eussent « pas suivi de préférence? — Vous qui me con- « naissez, pouvez-vous me parler ainsi? Je n'ai « jamais eu l'idée de gouverner; mais je ne veux « pas qu'un ambitieux le prétende. Nous ver- « rons, au reste, nous verrons...... Parlons de « vous aujourd'hui : avant de partir, Elzelina, « dites-moi donc quelle est cette nouvelle folie? « nouveau chagrin pour votre famille. — Ma « famille..... J'aime en vérité vous voir prendre « son parti : elle s'inquiète tant de mon sort! Une « pension de 1200 fr.! c'est en effet un luxe de « tendresse, un excès de générosité! — Mais elle « pourrait vous dire : Pourquoi rester en pays

de Napoléon avec ses affections intimes, ses confidences secrètes. Cette correspondance date à peu près de l'époque des premiers succès de Bonaparte, de l'époque où Moreau le trouvait sur son passage pour le méconnaître.

Cette partie curieuse de notre publication est entièrement étrangère à l'auteur des Mémoires. Dépositaires depuis long-temps de cette précieuse correspondance, nous avons obtenu de la joindre à un ouvrage assez riche par lui-même en révélations, et plutôt comme un complément de souvenirs que comme une ressource d'intérêt. Si cet appendice a besoin de responsabilité, nous déclarons qu'elle doit peser sur nous seuls. (*Note des Éditeurs.*)

« étranger? — Général, vous savez mieux que
« personne pourquoi j'ai fui la Hollande. — Je
« vois que vous voulez vous perdre et compro-
« mettre par un scandale public un nom respec-
« table. Je vous préviens que je m'y opposerai
« de tout mon pouvoir. — Me parler ainsi, gé-
« néral, c'est détruire vous-même le pouvoir
« que vous aviez sur mes actions, pouvoir qui
« vous était librement donné par la reconnais-
« sance. Le lien qui m'unissait à vous étant
« rompu, vous avez perdu tous vos droits comme
« j'ai perdu tous ceux que je devais à l'amour. —
« Elzelina, je ne veux pas oublier combien vous
« me fûtes chère; mais je vous le jure, vous
« n'exécuterez pas votre projet extravagant. Je
« vais écrire à votre famille; je parlerai à l'am-
« bassadeur. — Il est heureux que nous ne soyons
« plus au temps des lettres de cachet; sans cela
« votre ressentiment vous ferait trouver bonnes
« les ressources du pouvoir absolu, foudroyées
« pourtant du haut de la tribune nationale. Moi
« qui ne fais pas de doctrines républicaines, qui
« ne suis point chargée de la défense de la liberté
« politique, je saurai cependant défendre la li-
« berté individuelle, la mienne du moins. —
« Elzelina, me dit Moreau après quelques mo-

« mens de silence et d'un ton plus pénétrant, « l'idée de vous voir exposée à tous les regards « sur un théâtre m'est insupportable. Vous que « j'ai connue au sein de l'opulence, au milieu « d'une famille si respectable; sans abandonner « votre dessein, promettez du moins à votre ami « de ne rien précipiter. — Je vous le promets; « et d'ailleurs cet état exige des études assez « longues. — Ah ! pourquoi n'avez-vous pu « m'aimer? Votre destinée eût été paisible et la « mienne heureuse. — Faut-il vous l'avouer? « Mon âme a besoin d'agitations et de tour- « mens. — Pauvre et chère Elzelina, écoutez-la, « cette âme si ardente; celui qui excite en vous « un tel délire a de quoi remplir votre fatale « destinée. — Pardonnez-moi et ne me haïssez « pas. — Ah! s'écria-t-il avec un nouveau degré « d'émotion, pour ne pas céder à tous les sen- « timens que vous m'inspirez encore, je dois « cesser de vous voir et de vous entendre...... » Il soupira, puis exigea de moi que je renouvelasse la promesse de réfléchir mûrement avant d'entrer dans la carrière du théâtre, et de nouveau je le promis.

« Savez-vous, me dit-il avec une sorte d'irréso- « lution et quelques momens de silence, qu'on

« veut me marier ?—Tant mieux ! m'écriai-je, si « celle qu'on vous destine est aimable, bonne et « jolie. Son bonheur est certain avec tant de qua-« lités qui vous distinguent. Il ne faudra à une « femme qu'un peu de raison pour apprécier et « goûter tout cela. Encore une campagne contre « l'ennemi, et vous viendrez vous reposer de la « gloire dans les plaisirs de la vie intérieure, « près d'une jeune épouse qui bercera son pre-« mier né sous les lauriers de son père. Oui, « Moreau, mariez-vous ; mais déjà êtes-vous « amoureux ? — Je ne le crois pas, mais cela « pourra venir, car celle qu'on me destine est « fort jolie et pleine de grâce et de talent. Ce « sont les De la Marre, mes bien anciens amis, « qui ont songé à ce mariage. — Ils ne sont ni « mes anciens ni mes nouveaux amis, mais s'ils « réussissent à assurer votre bonheur, ils auront « acquis bien des droits à ma vénération. — Je « ne suis pas encore déterminé..... Ma future « belle-mère ne me convient pas autant que sa « fille. — Mais ce n'est pas la mère que vous « épousez ? — Non et oui, car cela revient pres-« qu'au même, et c'est une terrible chose qu'une « belle-mère. — Mais parce qu'on marie sa fille, « on ne devient pas méchante quand on ne l'est

« pas.—Je ne dis pas cela; mais la prétention de « gouverner son gendre comme on gouvernait « sa fille devient une conséquence inévitable du « caractère de la belle-même, et une source fé« conde de tracasseries, et souvent même de « grands malheurs. — Ne vous mettez pas ces « chimères dans la tête; quand même votre « belle-mère demeurerait chez vous, en seriez« vous moins le maître? — Sans doute, mais il « faudrait combattre, et je redoute presque au« tant la discussion que l'obéissance.—Moreau, « quoique vous soyez doué des plus nobles et « des plus grandes qualités, il vous en manque « une bien essentielle, la résolution. »

Il ne répondit rien à ce dernier mot. Nous causâmes encore quelque temps sur le ton de la plus affectueuse amitié, puis nous nous séparâmes.

En sortant, Moreau avait glissé sur un guéridon un contrat de rente. Je le lui renvoyai le lendemain, avec quelques reproches sur ce procédé, que je n'approuvais pas, avec les plus vives expressions d'attachement, terminées par quelques plaisanteries sur son antipathie pour les belles-mères.

Dès que D. L*** sut le départ de Moreau, qui

eut lieu à quelque temps de là, il n'eut cesse que je ne chargeasse quelqu'un de redemander le mobilier de Chaillot. Je ne rapporterai pas les mille tracasseries qui accompagnèrent cette opération si simple et pourtant si longue. Je ne mentionne cette circonstance que pour constater le dépit des *Gaillard*, et la joie intéressée de D. L***.

Bien long-temps après, je revis Moreau à Paris, à l'occasion d'un papier laissé chez lui. Quoiqu'en présence de témoins, il me rappela notre dernière conversation, et j'eus le regret d'apprendre que tout ce qu'il avait craint des belles-mères s'était réalisé, et qu'au sein de l'opulence et des grandeurs, dans une union embellie de toutes les vertus d'une femme charmante, il avait rencontré les ennuis d'une influence domestique à laquelle il n'avait pas la force de se soustraire.

FIN DU SECOND VOLUME.

LETTRES INÉDITES

DE

NAPOLÉON BONAPARTE,

GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE D'ITALIE.

dans les aveux passionnés d'un acteur principal que dans les septiques commentaires d'un biographe. Le public n'aime pas toujours qu'on lui fasse ses jugemens, et de nos jours il croit autant à lui-même qu'aux historiens. Walter Scott, qui s'avance pour prendre cette qualité, ne s'en est pas acquitté de manière à ce que le public changeât de goût et d'habitude.

Les mémoires, les pièces officielles, les rapports intéressés, mais contradictoires des parties, les pensées et les confessions personnelles enfin, voilà l'histoire telle qu'il la faut à des contemporains.

Comme guerrier, comme législateur, comme homme public, en un mot, Napoléon vit déjà sous ses véritables traits dans une foule d'écrits; il nous a paru que l'homme privé se révèlerait par les lettres que nous publions, avec cet élan de passions intimes et de sentimens personnels que l'on aime toujours à surprendre dans les âmes fortes. La pompe de l'Empire éblouit, la

maturité du génie commande l'admiration, mais la gloire naissante d'un héros, et les émotions secrètes de la jeunesse ont quelque chose de plus poétique. On aimera, nous n'en doutons pas, à suivre sur le théâtre de ses premiers succès celui qui doit être un jour le maître du monde, et qui, sur les champs de bataille, où il remue la fortune de l'Europe, plus tendre qu'ambitieux, ne pense qu'à Joséphine, qu'à une femme, même en face de la victoire. Cette vie, si pleine et si courte, magnifique et terrible épopée, qui commence par le délicieux épisode d'un amour si violent et si pur, quelle source singulière d'observation et d'intérêt!

Il n'y a point de calque possible pour le style d'un homme qui sentait comme Napoléon. Aussi nous livrons ses lettres au public, en lui laissant le plaisir d'en reconnaître le cachet original, sans le fatiguer des preuves de leur caractère authentique. Par un hasard que nous ne saurions nous expliquer, six des lettres qui enri-

chissent ce volume ont été insérées dans un ouvrage récent sur Napoléon. Nous n'avons pas cru devoir les séparer de celles qui les précèdent et qui les suivent. Adressées à Joséphine, comme presque toutes celles que nous y ajoutons, elles complètent le tableau du même sentiment; et ainsi se trouvent réunis tous les traits d'un amour qu'une sorte de superstition populaire regarda comme une partie de la destinée de Napoléon.

LETTRES INÉDITES

DE

NAPOLEON BONAPARTE,

GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Neuf heures du matin.

A MADAME BEAUHARNAIS.

JE vous ai quittée, emportant avec moi un sentiment pénible. Je me suis couché bien fâché. Il me semblait que l'estime qui est due à mon caractère devait éloigner de votre pensée la dernière qui vous agitait hier au soir. Si elle prédominait dans votre esprit, vous seriez bien injuste, Madame, et moi bien malheureux!

Vous avez donc pensé que je ne vous aimais pas pour vous!!! Pour qui donc? Ah! Madame, j'aurais donc bien changé! Un sentiment si bas a-t-il pu être conçu dans une âme si pure! J'en

suis encore étonné, moins encore que du sentiment qui, à mon réveil, m'a ramené sans rancune et sans volonté à vos pieds. Certes, il est impossible d'être plus faible et plus dégradé. Quel est donc ton étrange pouvoir, incomparable Joséphine? Une de tes pensées empoisonne ma vie, déchire mon âme par les volontés les plus opposées; mais un sentiment plus fort, une humeur moins sombre me rattache, me ramène et me conduit encore coupable. Je le sens bien, si nous avons des disputes ensemble, je devrais récuser mon cœur, ma conscience: tu les a séduits, ils sont encore pour toi.

Toi, cependant, *mio dolce amor*, tu as bien reposé! As-tu seulement pensé deux fois à moi!! Je te donne trois baisers: un sur ton cœur, un sur ta bouche, un sur tes yeux.

BONAPARTE.

A Madame BEAUHARNAIS.

Chauceau, le 24, à six heures du soir.

Je t'ai écrit de Châtillon, et je t'ai envoyé une procuration pour que tu touches différentes sommes qui me reviennent. Ce doit être 70 louis en numéraire, 15,000 livres en assignats.

Chaque instant m'éloigne de toi, adorable amie, et chaque instant je trouve moins de force pour supporter d'être éloigné de toi. Tu es l'objet perpétuel de ma pensée; mon imagination s'épuise à chercher ce que tu fais : si je te vois triste, mon cœur se déchire et ma douleur s'accroît. Si tu es gaie et folâtre avec tes amis, je te reproche d'avoir bientôt oublié la douloureuse séparation de trois jours; tu es alors légère, et dès lors tu n'es affectée par aucun sentiment profond. Comme tu vois, je ne suis pas facile à me contenter; mais, ma bonne amie, c'est bien autre chose si je crains que ta santé ne soit altérée, ou que tu aies des raisons d'être chagrine que je ne puis deviner. Alors je

regrette la vitesse avec laquelle l'on m'éloigne de mon cœur. Je sens vraiment que ta bonté naturelle n'existe plus pour moi, et que ce n'est que tout assuré qu'il ne t'arrive rien de fâcheux que je puis être content. Si l'on me fait la question si j'ai bien dormi, je sens qu'avant de répondre j'aurais besoin de recevoir un courrier qui m'assurât que tu as bien reposé. Les maladies, la fureur des hommes ne m'affectent que par l'idée qu'ils peuvent te frapper, ma bonne amie. Que mon génie, qui m'a toujours garanti au milieu des plus grands dangers, t'environne, te couvre, et je me livre découvert. Ah! ne sois pas gaie, mais un peu mélancolique, et surtout que ton âme soit exempte de chagrin, comme ton beau corps de maladie; tu sais ce que dit là-dessus notre bon Ossian. Écris-moi, ma tendre amie, et bien longuement, et reçois les mille et un baisers de l'amour le plus tendre et le plus vrai.

Bonaparte.

A la Citoyenne Beauharnais,
rue Chantereine, à Paris.

Genève, le 21.

Je suis à Genève, ma bonne amie; j'en partirai cette nuit. J'ai reçu ta lettre du 27..... Je t'aime beaucoup..... Je désire que tu m'écrives souvent, et que tu sois persuadée que ma Joséphine m'est bien chère.

Mille choses aimables à la petite cousine; recommande-lui d'être bien sage, entends-tu?

Bonaparte.

A Madame Bonaparte.

Milan, le 4 prairial.

Joséphine, point de lettre de toi depuis le 28! Je reçois un courrier parti le 27 de Paris, et je n'ai point de réponse, point de nouvelles de ma bonne amie! M'aurait-elle oublié? ou ignorerait-elle qu'il n'est point de plus grand tourment que de ne point recevoir les lettres de *son dolce amor?*...... L'on m'a donné ici une grande fête; cinq à six cents jolies et élégantes figures cherchaient à me plaire, mais aucune ne te ressemblait; aucune n'avait cette physionomie douce et mélodieuse qui est si bien gravée dans mon cœur. Je ne voyais que toi, je ne pensais que toi, cela me rendit tout insupportable, et, une demi-heure après y être entré, je me suis en allé me coucher tristement, en me disant : Voilà ce réduit vide, la place de mon adorable petite

femme...... Viens-tu? Ta grossesse, comment va-t-elle?...... Ah! ma belle amie, aie bien soin de toi; sois gaie, prends souvent du mouvement, ne t'afflige de rien; n'aie aucune inquiétude sur ton voyage; va à bien petites journées. Je me figure sans cesse te voir avec ton petit ventre : cela doit être charmant. — Mais ce vilain mal de cœur, est-ce que tu en as encore?......

Adieu, belle amie; pense quelquefois à celui qui pense sans cesse à toi.

BONAPARTE.

A la Citoyenne BONAPARTE,
rue Chantereine, n° 6,
à Paris.

Nice, le 10 germinal.

Je n'ai pas passé un jour sans t'aimer; je n'ai pas passé une nuit sans te serrer entre mes bras; je n'ai pas pris une tasse de thé sans maudire la gloire et l'ambition qui me tiennent éloigné de l'âme de ma vie. Au milieu des affaires, à la tête des troupes, en parcourant les camps, mon adorable Joséphine est seule dans mon cœur, occupe mon esprit, absorbe ma pensée. Si je m'éloigne de toi avec la vitesse du torrent du Rhône, c'est pour te revoir plus vite. Si, au milieu de la nuit, je me lève pour travailler encore, c'est que cela peut avancer de quelques jours l'arrivée de ma douce amie, et cependant, dans ta lettre du 23, du 26 ventôse, tu me traites de vous. — Vous toi-même. Ah, mauvaise! comment as-tu pu écrire cette lettre! qu'elle est froide! Et puis du 23 au 26 restent quatre jours; qu'as-tu fait, puisque tu n'as pas écrit à ton mari?.... Ah! mon amie, ce *vous* et ces quatre jours me font regretter mon antique indiffé-

rence. Malheur à celui qui en serait la cause! Puisse-t-il, pour peine et pour supplice, éprouver ce que la conviction et l'évidence qui servit ton ami, me ferait éprouver! — L'enfer n'a pas de supplice, ni les furies de serpent!.... Vous! vous! Ah! que sera-ce dans quinze jours?...... Mon ame est triste; mon cœur est esclave, et mon imagination m'effraie........ Tu m'aimais moins, tu seras consolée. Un jour tu ne m'aimeras plus; dis-moi-le, je saurai au moins mériter le *malheur*.... Adieu, femme, tourment, bonheur, espérance et ame de ma vie, que j'aime, que je crains, qui m'inspire des sentimens tendres qui m'appellent à la nature, à des mouvemens tempestueux aussi volcaniques que le tonnerre. Je ne te demande ni amour éternel, ni fidélité, mais seulement..... *vérité, franchise* sans bornes. Le jour que tu me diras *je t'aime moins*, sera ou le dernier de mon amour ou le dernier de ma vie. Si mon cœur était assez vil pour aimer sans retour, je le hacherais avec les dents. Joséphine! Joséphine! souviens-toi de ce que je t'ai dit quelquefois : la nature m'a fait l'ame forte et décidée; elle t'a bâtie de dentelle et de gaze. As-tu cessé de m'aimer!! Pardon, ame de ma vie, mon ame est tendre sur de vastes

combinaisons. Mon cœur, entièrement occupé par toi, a des craintes qui me rendent malheureux. Je suis ennuyé de ne pas t'appeler par ton nom. J'attends que tu me l'écrives.

Adieu ! Ah ! si tu m'aimes moins, tu ne m'aurais jamais aimé. Je serais alors bien à plaindre.

BONAPARTE.

P. S. La guerre, cette année, n'est plus reconnaissable. J'ai fait donner de la viande, du pain, des fourrages ; ma cavalerie armée marchera bientôt ; mes soldats me montrent une confiance qui ne s'exprime pas : toi seule me chagrines, toi seule, le plaisir et le tourment de ma vie. Un baiser à tes enfans, dont tu ne parles pas. Pardi ! cela allongerait tes lettres de la moitié ; les visiteurs, à dix heures du matin, n'auraient pas le plaisir de te voir. *Femme !!!*

À la Citoyenne BONAPARTE,
chez la citoyenne Beauharnais, rue Chantereine, n° 6.
à Paris.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Au quartier-général, Milan, le 23 prairial, an 4 de la République, une et indivisible.

Joséphine, tu devais partir le 5 de Paris, tu devais partir le 11; tu n'étais pas partie le 12..... Mon âme s'était ouverte à la joie : elle est remplie de douleur. Tous les courriers arrivent sans m'apporter de tes lettres..... Quand tu m'écris le peu de mots, ton style n'est jamais celui d'un sentiment profond. Tu m'as aimé par un léger caprice; tu sens déjà combien il serait ridicule qu'il arrête ton cœur; il me paraît que tu as fait ton choix, et que tu sais à qui t'adresser pour me remplacer. Je te souhaite bonheur... si l'inconstance peut en obtenir, je ne dis pas la perfidie... Tu n'as jamais aimé... J'avais pressé mes opérations, je te calculais le 13 à Milan, et tu es encore à Paris. Je

rentre dans mon âme, j'étouffe un sentiment indigne de moi, et si la gloire ne suffit pas à mon bonheur, elle forme l'élément de la mort et de l'immortalité... Quant à toi, que mon souvenir ne te soit pas odieux... Mon malheur est de t'avoir peu connue; le tien de m'avoir jugé comme les hommes qui t'environnent. Mon cœur ne sentit jamais rien de médiocre... Il s'était défendu de l'amour; tu lui as inspiré une passion sans borne... une ivresse qui le dégrade. Ta pensée était dans mon âme avant celle de la nature entière; ton caprice était pour moi une loi sacrée. Pouvoir te voir était mon souverain bonheur; tu es belle, gracieuse; ton âme douce et céleste se peint sur ta physionomie. J'adorais tout en toi; plus naïve, plus jeune, je t'eusse aimée moins. Tout me plaisait, jusqu'au souvenir de tes erreurs, et de la scène affligeante qui précéda de quinze jours notre mariage; la vertu était tout ce que tu faisais; l'honneur, ce qui te plaisait; la gloire n'avait d'attrait dans mon cœur que parce qu'elle t'était agréable et flattait ton amour-propre. Ton portrait était toujours sur mon cœur: jamais une pensée sans le voir, une heure sans le voir et le couvrir de baisers. Toi, tu as laissé six mois mon portrait

sans le retirer : rien ne m'a échappé. Si je continuais, je t'aimerais seul, et de tous les rôles c'est le seul que je ne puis adopter. Joséphine, tu eusses fait le bonheur d'un homme moins bizarre. Tu as fait mon malheur, je t'en préviens; je le sentis lorsque mon âme s'engageait, lorsque la tienne gagnait journellement un empire sans bornes et asservissait tous mes sens. Cruelle! pourquoi m'avoir fait espérer un sentiment que tu n'éprouvais pas!!! Mais le reproche n'est pas digne de moi... Je n'ai jamais cru au bonheur. Tous les jours la mort voltige autour de moi : la vie vaut-elle la peine de faire tant de bruit!!! Adieu, Joséphine; reste à Paris; ne m'écris plus, et respecte au moins mon asile. Mille poignards déchirent mon cœur; ne les enfonce pas davantage. Adieu, mon bonheur, ma vie, tout ce qui existait pour moi sur la terre!!!

BONAPARTE.

A la Citoyenne BONAPARTE,
rue Chantereine, n° 6,
à Paris.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Au quartier-général, Milan, le 23 prairial
an 4 de la république, une et indivisible.

Joséphine, où te remettra-t-on cette lettre? Si c'est à Paris, mon malheur est donc certain; tu ne m'aimes plus. Je n'ai plus qu'à mourir..... Serait-il possible!!! Tous les serpens des furies sont dans mon cœur, et déjà je n'existe qu'à demi. Oh! toi..... Mes larmes coulent, plus de repos ni d'espérance. Je respecte la volonté et la loi immuable du sort; il m'accable de gloire pour me faire sentir mon malheur avec plus d'amertume. Je m'accoutumerai à tout dans ce nouvel état de choses; mais je ne puis pas m'accoutumer à ne plus l'estimer; mais non, ce n'est pas possible, ma Joséphine est en route; elle m'aime, au moins un peu; tant d'a-

mour promis ne peut pas s'être évanoui en deux mois.

Je déteste Paris, les femmes et l'amour..... Cet état est affreux..... et ta conduite..... Mais dois-je l'accuser? Non, ta conduite est celle de ton destin. — Si aimable, si belle, si douce, devrais-tu être l'instrument auteur de mon désespoir?

Celui qui te remettra cette lettre est M. le duc de Lesbeloni, le plus grand seigneur de ce pays-ci, qui va, député à Paris, pour présenter ses hommages au gouvernement.

Adieu, ma Joséphine; ta pensée me rendait heureux; tout a bien changé; embrasse tes aimables enfans; ils m'écrivent des lettres charmantes. Depuis que ne dois plus t'aimer, je les aime davantage! Malgré le destin et l'honneur, je t'aimerai toute ma vie. — J'ai relu cette nuit toutes tes lettres, même celle écrite de ton sang : quels sentimens elles m'ont fait éprouver!

BONAPARTE.

A la Citoyenne BONAPARTE,
rue Chantereine, n° 6,
à Paris.

Chéruble, le 10 floréal.

Murat, qui te remettra cette lettre, t'expliquera, mon adorable amie, ce que j'ai fait, ce que je ferai, ce que je désire. J'ai conclu une suspension d'armes avec le roi de Sardaigne. J'ai, il y a trois jours, expédié Junot avec mon frère; mais ils arriveront après Murat, qui passe par Turin. Je t'écrivais par Junot de partir avec lui pour me venir joindre; je te prie aujourd'hui de partir avec Murat, de passer par Turin; tu abrégeras de quinze jours : il sera donc possible que je te voie ici avant quinze jours. Viens, cette idée me transporte de joie; ton logement est prêt à *Mondovi* et à *Tortone :* tu pourras de Mondovi aller par Tengrada, route à Nice et à Gênes, et de là dans le reste de l'Italie, si cela te fait plaisir. Mon bonheur est que tu sois heureuse, ma joie que tu sois gaie, mon

plaisir que tu en aies. Jamais femme ne fut aimée avec plus de dévouement, de feu et de tendresse. Jamais il n'est possible d'être plus entièrement maître d'un cœur et d'en dicter tous les goûts, les penchans, d'en former tous les désirs : s'il en est autrement de toi, je déplore mon aveuglement, je te livre aux remords de ton ame; et si je n'en meurs pas de douleur, froissé pour la vie, mon cœur ne s'ouvrirait plus au sentiment du plaisir et de la douleur; triste, fier ou froid, ma vie serait toute physique : car j'aimerai, en perdant ton amour, ton cœur, ton adorable personne, perdre tout ce qui rend la vie aimable et chère! Ah! alors je ne regretterai plus de mourir, ou peut-être réussirai-je à la recevoir au champ d'honneur. Comment veux-tu, ma vie, que je ne sois pas triste? Pas de lettres de toi; je n'en reçois que tous les quatre jours, au lieu que si tu m'aimais, tu m'écrirais deux fois par jour; mais il faut jaser avec les petits messieurs visiteurs dès dix heures du matin, et puis écouter les sornettes et les sottises de cent freluquets jusqu'à une heure après minuit. Dans les pays où il y a des mœurs, dès dix heures du soir tout le monde est chez soi; mais dans ces pays-là l'on écrit à son mari, l'on pense à lui,

l'on vit pour lui. Adieu, Joséphine; tu es pour moi un monde que je ne puis expliquer; je t'aime tous les jours davantage. *L'absence guérit les petites passions et accroît les grandes.* Un baiser sur ta bouche, un sur ton cœur. Il n'y a personne que moi, n'est-ce pas? et puis un sur ton sein. Que Murat est heureux... petite main... Ah!... si tu ne viens pas!!!...

Mène avec toi ta femme de chambre, ta cuisinière, ton cocher; j'ai ici des chevaux de carrosse à ton service, et une belle voiture. Ne porte que ce qui t'est personnellement nécessaire. J'ai ici une argenterie et une porcelaine qui te serviront. Adieu, le travail me commande. Je ne puis laisser la plume. Ah! si ce soir je n'ai pas de tes lettres, je suis désespéré. Pense à moi, ou dis-moi avec dédain que tu ne m'aimes pas, et alors peut-être je trouverai dans mon esprit de quoi être moins à plaindre.

Je t'ai écrit par mon frère qu'il avait 50 louis à moi, dont tu pouvais disposer. Je t'envoie par Murat 200 louis dont tu te serviras si tu en as besoin, ou que tu emploîras à meubler l'appartement que tu me destines. Si tu pouvais y mettre partout ton portrait! mais non, il est si beau celui que j'ai dans mon cœur, que quelque

belle que tu sois, et quelque habiles que soient les peintres, tu y perdrais. Écris-moi; viens vite: ce sera un jour bien heureux...... que celui où tu passeras les Alpes : c'est la plus belle récompense de mes peines et des victoires que j'ai remportées.

BONAPARTE.

A la Citoyenne BONAPARTE,
rue Chantereine, n° 6,
chaussée d'Antin, à Paris.

Paris, le 2 floréal an 4 de la république, une et indivisible.

BARRAS, MEMBRE DU DIRECTOIRE EXÉCUTIF,

A LA CITOYENNE BONAPARTE.

RECEVEZ, aimable citoyenne, mon bien sincère compliment sur les succès éclatans obtenus par votre mari : près de quatre mille ennemis sont prisonniers ou tués. Il n'en restera pas là, et bientôt nous recevrons les détails des suites de ce combat. Le général Bonaparte répond parfaitement à la confiance du Directoire, et à l'opinion qu'on a de ses talens, auxquels sont dus les avantages signalés qu'a remportés la bonne armée d'Italie.

Salut, civilité et attachement.

P. BARRAS.

A la Citoyenne BONAPARTE,
rue Chantereine, section du
Mont-Blanc, maison Talma,
Directoire exécutif. à Paris.

Au quartier-général, Lodi, le 24 floréal, an 4 de la république, une et indivisible.

Il est donc vrai que tu es enceinte; Murat me l'écrit, mais il me dit que cela te rend malade, et qu'il ne croit pas prudent que tu entreprennes un aussi grand voyage. Je serai donc encore privé du bonheur de te serrer dans mes bras! Je serai donc encore plusieurs mois loin de tout ce que j'aime! Serait-il possible que je n'aie pas le bonheur de te voir avec ton petit ventre! Cela doit te rendre intéressante! Tu m'écris que tu es bien changée. Ta lettre est courte, triste, et d'une écriture tremblante. Qu'as-tu, mon adorable amie? Qu'est-ce qui peut t'inquiéter? Ah! ne reste pas à la campagne. Sois en ville; cherche à t'amuser, et crois qu'il n'y a point de tourment plus réel pour mon âme que de penser

que tu es souffrante et chagrine. Je croyais être jaloux, mais je te jure qu'il n'en est rien. Plutôt que de te savoir mélancolique, je crois que je te donnerais moi-même un amant. Sois donc gaie, contente, et sache que mon bonheur est attaché au tien. Si Joséphine n'est pas heureuse, si elle abandonne son âme à la tristesse, au découragement, elle ne m'aime donc pas. Bientôt tu vas donner la vie à un autre être qui t'aimera autant que moi. Non, ce n'est pas possible, mais autant que je t'aimerai. Tes enfans et moi nous serons sans cesse autour de toi, pour te convaincre de nos soins et de notre amour. Tu ne seras pas méchante, n'est-ce pas? Pas de hum!!! à moins que ce ne soit pour plaisanter. Alors il faut trois ou quatre grimaces; rien n'est plus joli, et puis un petit baiser raccommode tout.

Comme ta lettre du 18, que le courrier m'a apportée, me rend triste! ne serais-tu pas heureuse, ma chère Joséphine? manquerait-il quelque chose à ta satisfaction? J'attends avec impatience Murat, pour pouvoir connaître dans le plus grand détail tout ce que tu fais, tout ce que tu dis, les personnes que tu vois, les habits que tu mets; tout ce qui touche à mon adorable

amie est cher à mon cœur, empressé à connaître.

Les choses vont bien ici; mais mon cœur est d'une inquiétude qui ne peut pas se peindre. Tu es malade loin de moi. Soie gaie et aie bien soin de toi : toi que dans mon cœur j'évalue plus que l'univers. Hélas! l'idée que tu es malade me rend bien triste.

Je te prie, mon amie, de faire savoir à Fréron que l'intention de ma famille n'est pas qu'il épouse ma sœur, et que je suis résolu à prendre un parti quelconque pour l'empêcher. Je te prie de dire cela à mon frère.

BONAPARTE.

A la Citoyenne BONAPARTE,
rue Chantereine, n° 6,
à Paris.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Au quartier-général, Tortone, 27, à huit heures du soir, an 4 de la république, une et indivisible.

MON AMI,

JE suis au désespoir; ma femme, tout ce que j'aime dans le monde, est malade. Ma tête n'y est plus. Des pressentimens affreux agitent ma pensée. Je te conjure de me dire ce qu'elle a et comment elle se porte. Si, dans notre enfance, nous fûmes unis par le sang et la plus tendre amitié, je t'en prie, prodigue-lui tes soins; fais pour elle ce que je serais glorieux de pouvoir faire moi-même. Tu n'auras pas mon cœur, mais toi seul peux me remplacer. Tu es le seul homme sur la terre pour qui j'aie eu une véritable et constante amitié. Après elle, après ma Joséphine, tu es le seul qui m'inspires encore quelque intérêt. Rassure-moi; parle-moi vrai;

tu connais mon cœur; tu sais comme il est ardent; tu sais que je n'ai jamais aimé, que Joséphine est la première femme que j'adore : sa maladie me met au désespoir. Tout le monde m'abandonne; personne ne m'écrit. Je suis seul livré à mes craintes, à mon malheur : toi non plus, tu ne m'écris pas. Si elle se porte bien, qu'elle puisse faire le voyage, je désire avec ardeur qu'elle vienne. J'ai besoin de la voir, de la presser contre mon cœur. Je l'aime à la fureur, et je ne puis plus rester loin d'elle. Si elle ne m'aimait plus, je n'aurais plus rien à faire sur la terre. Oh! mon bon ami, je me recommande à toi; fais en sorte que mon courrier ne reste pas six heures à Paris, et qu'il revienne me rendre la vie.

Tu diras à ma Joséphine que si elle veut acheter une campagne, comme nous étions convenus, moitié chacun, j'y mettrai 30,000 livres et elle autant. Je prendrai cet argent sur les 40,000 qui me restent de mon bien retiré.

BONAPARTE.

Au citoyen Joseph BONAPARTE,
à Paris.

Au quartier-général, Tortone, 26, à minuit,
an 4 de la république, une et indivisible.

Depuis le 18, ma chère Joséphine, je tardais et je te croyais arrivée à Milan. A peine sorti du champ de bataille à Borghetto, je courus pour t'y chercher : je ne t'y trouvai pas! Quelques jours après, un courrier m'apprit que tu n'étais pas partie, et il ne m'apportait pas de lettres de toi. Mon âme fut brisée de douleur. Je me crus abandonné par tout ce qui m'intéresse sur la terre. Je ne sentis jamais rien faiblement. Noyé dans la douleur, je t'ai écrit peut-être trop fortement. Si mes lettres t'ont affligée, me voilà inconsolable pour la vie... Le Tessin étant débordé, je me suis rendu à Tortone pour t'y at-

tendre. Chaque jour j'attendais à trois lieues inutilement; enfin, il y a quatre heures, j'y étais encore. Je vois arriver la simple lettre qui m'apporte la nouvelle que tu ne viens pas. Un instant après, je n'essaierai pas de te peindre ma profonde inquiétude, lorsque j'apprends que tu es malade, qu'il y a trois médecins chez toi, que tu es en danger, puisque tu ne m'écris pas. Je suis, depuis ce temps-là, dans un état que rien ne peut peindre: il faut avoir mon cœur, t'aimer comme je t'aime! Ah! je ne croyais pas qu'il fût possible d'essuyer de pareils chagrins, de malaises, des tourmens si affreux. Je croyais la douleur limitée et bornée; mais elle est sans bornes dans mon âme; une fièvre brûlante circule encore dans mes veines, mais le désespoir est dans mon cœur... Tu souffres, et je suis loin de toi. Hélas! peut-être déjà n'es-tu plus! La vie est bien méprisable, mais ma triste raison me fait craindre de ne pas te retrouver après la mort, et je ne puis m'accoutumer à l'idée de ne plus te revoir. Le jour où je saurai que Joséphine n'est plus, j'aurai cessé de vivre. Aucun devoir, aucun titre ne me liera plus à la terre. Les hommes sont si méprisables! toi seule

effaçait à mes yeux la honte de la nature humaine.

Toutes les passions me tourmentent; tous les pressentimens m'affligent; rien ne m'arrache à la douloureuse solitude et aux serpens qui me déchirent l'âme. J'ai besoin d'abord que tu me pardonnes les lettres folles, insensées que je t'ai écrites; si tu lis bien, tu y verras que l'amour ardent qui m'anime m'a peut-être égaré. J'ai besoin d'être bien convaincu que tu n'es pas en danger, mon amie. Donne tout à la santé; sacrifie tout à ton repos. Tu es délicate, faible et malade; la saison est chaude, le voyage long. Je t'en prie à genoux, n'expose pas une vie si chère; si courte que soit la vie, trois mois se passeront...... Trois mois encore sans nous voir! Je tremble, mon amie; je n'ose plus lever ma pensée sur l'avenir : tout est horrible, et le seul espoir où je serais sûr de me calmer me manque. Je ne crois pas à l'immortalité de l'âme. Si tu meurs, je mourrai tout aussitôt, mais de la mort du désespoir, de l'anéantissement.

Murat veut me convaincre que ta maladie est légère; mais tu ne m'écris pas : il y a un mois que je n'ai reçu de tes lettres. Tu es tendre, sen-

sible, et tû m'aimes. Tu luttes entre la maladie et les médecins, insensée, loin de celui qui t'arracherait à la maladie et même aux bras de la mort..... Si ta maladie continue, obtiens-moi une permission de venir te voir une heure. Dans cinq jours je suis à Paris, et le douzième je suis à mon armée; sans toi, sans toi, je ne puis plus être utile ici. Aime qui veut la gloire, serve qui peut la patrie; mon âme est suffoquée dans cet exil; et lorsque ma douce amie souffre, est malade, je ne puis froidement calculer la victoire. Je ne sais quelles expressions employer, je ne sais quelle conduite tenir. Cent fois je veux prendre la poste et me rendre à Paris; mais l'honneur, auquel tu es sensible, me retient malgré mon cœur. Par pitié, fais-moi écrire, que je sache le caractère de ta maladie et ce qu'il y a à craindre. Notre sort est bien affreux. A peine mariés, à peine unis, et déjà séparés! Mes pleurs inondent ton portrait; lui seul ne me quitte pas. Mon frère ne m'écrit pas. Ah! sans doute il craint de m'apprendre ce qu'il sait savoir me déchirer sans retour. Adieu, mon amie. Que la vie est dure, et que les maux que l'on souffre sont horribles!! Reçois un million

de baisers, crois que rien n'égale mon amour, qui durera toute la vie! Pense à moi, écris-moi deux fois par jour; arrache-moi promptement à la peine qui me consume. Viens, viens vite, mais aie soin de *ta santé*.

BONAPARTE.

A la Citoyenne BONAPARTE,
rue Chantereine, n° 6,
à Paris.

Castiglione del Stivere, le 4 thermidor, dix heures du soir.

J'expédie un courrier à Paris; il prendra en passant tes dépêches. L'Épinois, qui arrive, m'assure que ta santé est rétablie. Quoique tu me l'aies écrit, les détails qu'il y a joints m'ont rempli de joie. Te voilà bien rétablie, mon adorable Joséphine; je brûle de plaisir de te voir. Il m'a aussi appris que Dubayet et ses aimables aides-de-camp étaient arrivés à Milan!... Tu dois avoir reçu le courrier que je t'ai expédié ce matin. Je compte tous les instans jusqu'au 7; il faut encore trois jours. Je pars dans une heure pour voir différens postes de mon armée; et le 7, je sais bien qui sera le plus exact au rendez-vous! Murat est malade; la déesse du bal, madame Ruga, lui a proprement donné une galanterie. Je l'ai envoyé à Breschia; il est furieux : il veut mettre son aventure dans les gazettes. Je te prie de communiquer cet article à

Joseph, et de lui conseiller de s'en tenir à sa Julie; il en sera plus raisonnable et plus sain. D'autres personnes de l'état-major se plaignent de madame Visconti. Bon Dieu! quelle femme! quelles mœurs! Je te fais mon compliment franchement et sans serrement de cœur : l'on dit que le jeune Caulincourt t'a rendu visite à onze heures du matin, et tu ne te lèves qu'à une heure. Il avait à te parler de sa sœur, de sa maman; il fallait prendre l'heure la plus commode. La chaleur est excessive; *mon âme est brûlée*. Je commence à me convaincre que, pour être sage et se bien porter, il ne faut pas sentir et ne pas se livrer au bonheur de connaître l'adorable Joséphine. Tes lettres sont froides; la chaleur du cœur n'est pas à moi; *pardi*, je suis le mari, un autre doit être l'amant : il faut être comme tout le monde. Malheur à celui qui se présenterait à mes yeux avec le titre d'être aimé de toi!... Mais, tiens, me voilà jaloux. — Bon Dieu! je ne sais pas ce que je suis! Mais, ce que je sais bien, c'est que sans toi il n'est plus ni bonheur ni vie...... Sans toi, *entends-tu?* c'est-à-dire toi tout entière. S'il est un sentiment dans ton cœur qui ne soit pas à moi, s'il en est un seul que je ne puisse connaître, ma vie est empoisonnée,

et le stoïcisme mon seul refuge. Dis-moi que.... aime-moi, reçois les mille baisers de l'imagination, et tous les sentimens de l'amour.

Le 7, à Breschia, n'est-ce pas?

BONAPARTE.

A Madame BONAPARTE,
à Milan.

Alexandrie, 10 thermidor an 7.

MA CHÈRE MAMAN,

Nous arrivons d'Aboukir en ce moment. Le général expédie un courrier, et je n'ai le temps que de t'écrire deux mots. Les Turcs sont descendus le 25 du mois dernier; nous les avons battus complétement le 7 de ce mois; une grande partie de l'armée est noyée, l'autre partie tient encore dans le fort d'Aboukir; nous les bombardons en ce moment; j'espère qu'ils ne tarderont pas à se rendre.

Nous avons encore perdu un camarade. Moi, je me porte très bien. Je pense sans cesse à toi. Je désirerais bien recevoir de tes nouvelles.

Adieu, on cachète les lettres. J'embrasse Hortense; je n'ai pas le temps de lui écrire.

BEAUHARNAIS.

Bourienne et Lavalette me chargent de te faire mille complimens, et de t'assurer de leurs respects.

A la Citoyenne BONAPARTE,
rue de la Victoire, n° 6,
à Paris.

Martigny, le 28 floréal an 8 de la république.

Je suis ici depuis trois jours, au milieu du Valais et des Alpes, dans un couvent de Bernardins. L'on n'y voit jamais le soleil : juge si l'on y est agréablement! J'aime bien de te voir gronder, toi qui es à Paris au milieu des plaisirs et de la bonne compagnie. L'armée file en Italie; nous sommes à Aoste, mais le Saint-Bernard offre bien des difficultés à vaincre.

Je t'ai écrit souvent. Quant à mademoiselle Hortense, quand elle sera grande dame, on lui écrira; aujourd'hui elle est trop petite : l'on n'écrit pas aux enfans.

Cette pauvre madame Lucai est donc morte? Elle a bien souffert. Son mari doit être bien triste. Je le plains. Perdre sa femme, c'est perdre sinon la gloire, au moins le bonheur.

Mille choses aimables à Hortense, et mille douceurs à Joséphine.

BONAPARTE.

A Madame BONAPARTE.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

Pages.

Pages.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

